27e Année N° 3 1er Février 1920

GENERAL LIBRARY
MAR - 8 1920
UNIV.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
François de Curel	*L'Ame en Folie* (Acte deuxième)	449
Arthur Chuquet	*Le Départ de l'Ile d'Elbe.* — I.	493
Pierre Benoit	*Pour Don Carlos* (3e partie)	530
Augustin Cochin	*La Mystique de la Libre Pensée*	571
Odette Keun	*Réflexions d'une Civile sur les Bureaux arabes*	587
Gabriel Tallet	*Poèmes*	600
Camille Bloch	*Bibliothèques et Musées de la Guerre*	608
Jacques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	634
C.-G. Haskins	*L'Histoire de France aux États-Unis*	654

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1920

LIVRES NOUVEAUX

LES OASIS DANS LA MONTAGNE

par **Odette Keun.**

Des voyages à cheval dans l'Aurès, ce massif désertique peuplé de Berbères très misérables, aux confins du Sahara algérien, — puis, dans Tunis musulmane, des visites aux milieux féminins les plus raffinés, si proches déjà de l'Egypte, — tel est la matière du livre. Mais elle a été traitée avec un talent si singulier, que *les Oasis dans la Montagne* méritent une place à part dans notre littérature descriptive pourtant si riche. Car, plus que la puissance verbale, l'originalité du style, la création continue d'une palette nouvelle, d'autres qualités attirent l'attention, et la conduisent toujours fraîche à travers trois cents pages de descriptions : un sens social passionné, l'intuition aiguë, presque mystique, de l'évolution progressive des sociétés humaines et même des sociétés musulmanes, — une âme ardente et moderne qui se dévoile en racontant.

DERNIÈRES PAGES

par **Claude Cochin.**

Ces « notes du front et de l'arrière » recueillent la pensée de Claude Cochin, député et combattant de la guerre. Ce sont des pages rapides, lettres, croquis, projets de discours, où sont sensibles et le goût littéraire et le sens historique de ce jeune écrivain, emporté par la maladie au lendemain de l'armistice, et qui autorisait déjà bien des espoirs.

LES NOUVELLES FRONTIÈRES D'ALLEMAGNE ET LA NOUVELLE CARTE D'EUROPE

par **Charles Benoist.**

M. Charles Benoist a publié dans ce volume le Rapport présenté par lui à la Chambre des députés sur les parties 2 et 3 du Traité de Versailles relatives aux *Frontières d'Allemagne* et des *Clauses politiques européennes.* C'est dire qu'on y trouve une documentation précise, des considérations solides, parce que ne s'écartant pas des données historiques et géographiques. C'est une impression plutôt optimiste qui ressort pour l'auteur de sa minutieuse étude. « Jamais paix n'a fait davantage et peut-être jamais paix n'en avait fait autant. » Une carte donnée d'après celle annexée au texte officiel du Traité permet au lecteur de se faire une idée exacte de la nouvelle configuration de l'Allemagne.

UN PROGRAMME DE POLITIQUE COLONIALE

par **Louis Vignon.**

M. Louis Vignon étudie la meilleure politique à suivre à l'égard de nos indigènes, et tente de la fonder sur une base scientifique. Il montre avec beaucoup de pénétration que les grandes sociétés que nous dominons en Afrique et en Asie, nègres fétichistes, musulmans, annamites, sont fonction de leur milieu physique et de leur passé, et que c'est seulement en adaptant étroitement nos programmes de réforme à ce milieu et à ce passé que nous pouvons espérer les faire progresser. Or seule la politique du protectorat est assez souple pour tenir compte des données de l'observation biologique et sociologique. En des chapitres très fouillés, l'auteur précise ce que doit être la pratique du protectorat : intelligence et amour de l'indigène.

LES CAHIERS DE LA VICTOIRE

Histoire d'une Division de couverture

par **Jean-Marie Carré.**

La Collection des *Cahiers de la Victoire* s'augmente d'une œuvre nouvelle et de premier plan. Le livre de M. Jean-Marie Carré est le journal précis de toutes les opérations effectuées par la « Division des Sangliers », composée de régiments ardennais. C'est la chronique écrite au jour le jour, ne passant sous silence aucun détail d'une vérité implacable et qui, bien souvent, donne de graves démentis aux versions officielles. On y trouvera d'inestimables documents vécus sur les premières hostilités, la bataille de la Marne, et tous les combats qu'illustrent les noms tragiques et glorieux de Maurupt, de Sermaize, de Mangienne et de la Gruerie... pour ne citer que les plus populaires d'entre eux.

LES ROSES REFLEURISSENT

par **Mathilde Alanic.**

Le nouveau livre de madame Mathilde Alanic est d'une observation précise et juste, et d'une philosophie consolante, sans optimisme banal. L'auteur ne dissimule point les tristesses ni les désillusions de la vie, mais il montre aussi toutes les possibilités de bonheur qui s'y trouvent encloses et qu'il dépend souvent de nous-mêmes de faire s'épanouir. C'est ce qui arrive aux héros du roman après mille émouvantes péripéties. Ajoutez que madame Mathilde Alanic écrit fort agréablement, d'un style toujours clair et facile qui donne beaucoup de charme à ses récits.

L'AME EN FOLIE[1]

PIÈCE EN TROIS ACTES

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte; le matin, à l'heure où l'on va servir le café au lait. Sur la table couverte d'une nappe très blanche, les tasses sont préparées avec sucrier, pots de confiture et de miel, grande brioche en forme de couronne, miche de pain, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, JUSTIN.

Blanche est en train de mettre la dernière main à la belle ordonnance du couvert. Entre Justin.

JUSTIN, *haussant les épaules.*

Quelle idée de se lever si tôt !...

BLANCHE.

Hier, je me suis couchée à neuf heures...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier 1920.

JUSTIN, *radouci par cette observation.*

Tu t'es levée à six... (*S'interrompant pour calculer.*) Neuf heures de lit... Oui, c'est déjà quelque chose... As-tu bien dormi, au moins?...

BLANCHE.

Pas mal... Seulement j'ai eu des rêves...

JUSTIN, *riant.*

Parions que ce sacré squelette en était.

BLANCHE.

Tu tombes juste!....

JUSTIN.

Il ne te laissera donc jamais tranquille?

BLANCHE.

J'étais assise dans le cabinet du docteur et le squelette se tenait debout auprès de mon fauteuil. Nous étions très bons amis et nous nous amusions tous les deux à regarder monsieur Dromarre qui recevait ses clients. Il en venait de toutes les conditions, hommes, femmes, enfants, et cela racontait des maladies, tirait la langue, toussait, crachait, montrait des horreurs... Auprès de moi, le squelette faisait des gamineries et me regardait d'un si drôle d'air chaque fois que le docteur disait : « Mon ami, je vois ce que vous avez... » que je pouffais de rire...

JUSTIN.

Hein, comme une santé meilleure change la couleur des idées... Il y a huit jours, ce mort venait pour t'enlever, et le voilà qui t'apprend à te ficher de l'humanité souffrante... Qu'est-ce qui a mis fin à la séance?...

BLANCHE.

Quelqu'un est entré dans le cabinet... Devine qui?...

JUSTIN.

Moi, peut-être?... (*Signe négatif de Blanche.*) Rosa?...

BLANCHE.

Monsieur Fleutet...

JUSTIN, *riant.*

Pour quelle maladie venait-il?

BLANCHE.

A peine était-il entré que le docteur lui a crié : « Mon ami, je vois ce que vous avez !... » Alors le squelette m'a entraînée si brutalement que je me suis réveillée... pas trop contente.

JUSTIN.

Ton rêve prouve deux choses : la première c'est que tu as trop mangé hier soir... Je t'avais avertie pendant le dîner... Une digestion laborieuse rend le sommeil agité... La seconde c'est que notre hôte a fait sur ton esprit une grande impression, puisque tu le vois en songe.

BLANCHE.

Je ne dis pas non... Un pareil homme, on ne le rencontre pas tous les jours... Et si tu crois que Rosa n'est pas de mon avis...

JUSTIN.

Il plaît tellement à Rosa que celle-ci, ne se sentant plus de force à lui résister, s'est sauvée... Oui, sauvée... mais en laissant son adresse.

BLANCHE.

Exprès?...

JUSTIN.

Un poète latin, décrivant la fuite d'une nymphe assiégée par un dieu, a dit : « Elle fuit vers les saules avec l'ardent désir d'être aperçue... » C'est l'histoire de notre nièce.

BLANCHE.

As-tu remarqué les airs dédaigneux qu'elle prend pour lui parler?... Mais dès qu'elle se figure qu'on ne fait pas attention, elle le dévore des yeux.

JUSTIN.

Toutes vous agissez de même, femmes dissimulées !

BLANCHE.

Avec ça que vous autres hommes vous fermez les yeux devant une belle fille !... Cette Rosa, il n'y a pas à dire, elle a pris des façons de grande dame !

JUSTIN.

Elle et monsieur Fleutet font vraiment un couple superbe ! Impossible d'être mieux assortis d'âme et de corps.

BLANCHE.

Le plus étonnant, c'est qu'auprès d'eux tu tiens joliment ta place !... Et pourtant voilà des gens qui sont ce qu'il y a de plus épatant à Paris !...

JUSTIN, *avec une nonchalante ironie.*

Il est certain qu'à la campagne je leur donne agréablement la réplique.

BLANCHE.

A la campagne, à la ville et partout ils seront toujours des écoliers devant toi, je l'ai senti en t'écoutant bavarder avec eux.

JUSTIN.

Tu assistais pour la première fois à ce qui s'appelle une vraie conversation, entre gens capables de se renvoyer la balle, et cela m'a fait briller outre mesure à tes yeux.

BLANCHE.

Oh ! non !... Tu sais bien des choses dont je ne me doutais pas, Justin, et quand je pense combien j'ai été ridicule hier, en te traitant à peu près d'imbécile !...

JUSTIN, *souriant.*

Tu m'as placé au même niveau que toi, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

BLANCHE.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de m'apprendre à être un peu moins nulle?

JUSTIN.

Tu avais pris le bon parti en te comparant aux personnes de ton entourage. Continue à le faire en toute sincérité, avec cette bonne grâce que tu viens de montrer en rendant justice aux qualités éminentes de Rosa et de monsieur Fleutet...

BLANCHE.

Et aux tiennes...

JUSTIN.

En te cherchant dans les autres, tu ne tarderas pas être ramenée à toi-même pour y soulever un coin du voile qui te dérobe le mystère de ton être.

BLANCHE.

Tu mets du mystère là où il n'y en a pas... Quand on veut visiter mon âme, le tour est vite fait... Beaucoup de linge et de vaisselle, soigner les provisions et les conserves, grogner après les bonnes et après toi, la messe le dimanche, communier aux grandes fêtes, et c'est tout !...

JUSTIN.

Tout !... Ne serait-ce que l'inquiétude qui pousse ton âme, affinée par la souffrance, à se plaindre de son apparente indigence, tu vois bien qu'il y a autre chose.

BLANCHE.

Cet autre chose, si je me mettais à le chercher et que tu me dises : « Tu brûles ! » chaque fois que je m'en approcherais, comme on le dit aux enfants qui jouent à la cachette?...

JUSTIN, *riant.*

Mais tu brûles tout le temps, puisque la cachette c'est toi-même !... Et moi aussi, je brûle !... Et tous les penseurs qui ont soupiré après la suprême cachette, ont brûlé tantôt plus, tantôt moins, sans parvenir à la dénicher.

BLANCHE.

Alors moi, pauvre, à quoi bon m'en préoccuper?...

JUSTIN.

A voir un peu plus clair dans l'ordonnance de ta personne et c'est à ta portée... Je ne t'impose pas de profondes méditations, tâche seulement de ne rien observer, rien entendre, sans noter tes impressions avec la plus entière bonne foi. Nous avons, en ce moment, des visiteurs de marque et nos existences, ordinairement si calmes, vont, pendant quelques jours, prendre un relief inusité. Profites-en pour confronter ta manière d'être avec celle de nos hôtes : ton attention étant ainsi fixée sur ta propre destinée, tu obtiendras des révélations surprenantes.

BLANCHE.

Ah! tiens, justement...

D'un signe de tête elle indique Michel qui entre suivi de Mélanie portant, sur un plateau, le café et le lait qu'elle dépose sur la table.

SCÈNE II

BLANCHE, JUSTIN, MICHEL, MÉLANIE.

MICHEL, *serrant la main de Blanche.*

Comment allez-vous, madame?

BLANCHE.

Encore un peu les nerfs qui me tracassent, mais après avoir été presque à l'agonie, un si petit bobo n'est rien.

JUSTIN, *serrant la main de Michel.*

Vous devez maudire les campagnards qui vous font lever si tôt!

MICHEL.

Nullement. Je me suis senti le cœur en fête, lorsque, dès l'aurore, j'ai été réveillé par un joyeux concert d'oiseaux et

par la lumière, cette lumière triomphante, qui transperce volets et rideaux, et qu'on ne connaît pas à Paris.

JUSTIN, *riant.*

C'est pourtant la ville-lumière... (*A Blanche.*) Rosa? Tu ne la fais pas prévenir que le déjeuner l'attend?

MÉLANIE, *achevant de disposer la table.*

Je lui ai porté le café dans son lit, Monsieur.

JUSTIN.

Alors, à notre tour !... (*On s'installe, Mélanie sort.*)

MICHEL, *avec un regard amical vers la cafetière.*

L'air de ce pays-ci creuse terriblement.

BLANCHE, *s'apprêtant à le servir.*

Voici le café !... Vous auriez peut-être préféré du chocolat?... Il est encore temps...

JUSTIN.

Ne tourmente pas monsieur avec ton chocolat... Hier, en montant nous coucher, je lui ai demandé ce qu'il prenait le matin ; il m'a dit : du café. (*Pendant qu'il parle, Blanche distribue le liquide dans les tasses.*)

MICHEL, *à Blanche.*

Madame, il me semble vous avoir vue mettre du sucre dans ma tasse?

BLANCHE.

Oui, deux bouts.

MICHEL, *pris au dépourvu par ce terme insolite.*

Hein?... Ah ! oui !... Encore un, s'il vous plaît. (*On déjeune.*)

JUSTIN, *à Michel.*

A propos, je me suis prodigieusement diverti en lisant, avant de me coucher, une pièce de vous : *Le Demi-viol.* Pour moi une nouveauté à tous les points de vue, car dans nos bois, jusqu'à ce jour, on l'avait pratiqué complet.

MICHEL.

C'est Rosa, je parie, qui vous a donné ma brochure ?...

JUSTIN.

Je la lui ai arrachée des mains pendant qu'elle déballait sa malle, et je m'en félicite !... Quel merveilleux style de théâtre !...

MICHEL.

Il me tardait également de vous dire que j'ai passé ce matin trois heures exquises en relisant *l'Ame en folie.*

JUSTIN.

Comment mon livre s'était-il égaré dans votre chambre?

BLANCHE.

C'est moi qui en ai fait cadeau à monsieur.

MICHEL.

Et vous allez ratifier cet acte de générosité. (*Tirant le volume de sa poche et le présentant à Justin.*) Allons, s'il vous plaît, une belle dédicace.

JUSTIN.

S'il ne faut qu'une signature pour vous obliger... (*Allant à son bureau et écrivant sur la feuille de garde du volume.*) Voilà ! (*Il rend le volume à Michel.*)

MICHEL, *lisant les lignes que vient de tracer Justin.*

« *A Michel Fleutet, auteur de drames si parfaits, j'offre ce livre qui n'est qu'une tentative avortée.* » Oh ! monsieur, comment pouvez-vous formuler un pareil blasphème ?

JUSTIN.

A l'époque où j'écrivais cela j'étais jeune, libre, et je vivais dans une studieuse oisiveté, sans rencontrer d'opposition chez mes parents dont j'étais l'enfant gâté. Je passais l'hiver et le printemps à Paris, mais dès le milieu de l'été, et pendant tout l'automne j'habitais chez mon père qui dirigeait une scierie au pied des Vosges. Sa maison était à la lisière d'une

immense forêt qui commençait par des chênes et des hêtres pour n'être bientôt plus que des sapins hérissés dans l'épaisse toison de la montagne. Représentez-vous maintenant que je quittais Paris pour débarquer chez mon père avec un cœur de trente ans, bouillant de passion...

BLANCHE.

Justin, tu ne t'en étais jamais vanté !... Tu as donc aimé une femme avant moi?...

JUSTIN.

Donc représentez-vous cet homme qui vient de laisser au loin sa maîtresse du moment, et promène le long des sentiers son embrasement du cœur et des sens... On est en septembre... le soleil couchant dore la flèche des sapins... Tout à coup, dans le fourré, éclate un mugissement sourd auquel répondent d'autres mugissements. Le rut des cerfs est commencé. Pendant quinze jours notre homme, errant dans la montagne, entendra les furieux défis, épiera les combats quelquefois mortels, sera témoin des ardeurs brutales du puissant seigneur à la ramure géante, au milieu de son sérail de biches... Et lorsque les cerfs auront fini de bramer, ce sera le tour des sangliers dont les ranglements sourds de porcs rageurs traîneront le soir sous les forts épineux... Puis l'inévitable fièvre gagnera d'autres espèces... toutes y passeront. Oui, lorsqu'on sait écouter et voir, une forêt n'est pas la paisible retraite qu'on imagine. C'est le pays de la violence et de l'assassinat... La patrie des fauves déchaînés... C'est la forêt tragique et c'est là que j'entrais pour être assailli par l'émouvant spectacle de l'amour des bêtes, moi, tout palpitant d'amour humain...

MICHEL.

Bientôt vous en sortiez pour nous décrire, dans un livre étonnant, ce pittoresque contraste.

JUSTIN.

Mais malheureux ! si j'avais simplement voulu décrire, mon but serait atteint. J'ai été beaucoup plus ambitieux et c'est ce qui m'a perdu. Mon idée première était de suivre

l'instinct de la reproduction depuis l'époque où il n'était, dans une goutte de protoplasme, qu'une aveugle attraction, voisine de l'affinité chimique, jusqu'au point où, dans nos âmes, il déchaîne les magnifiques orages de la passion. Mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que l'entreprise était au-dessus de mes forces et je me suis borné à essayer de construire l'amour humain sur la furie sensuelle de nos cousins les grands mammifères.

MICHEL.

Si je me suis servi d'une expression qui rapetissait votre sujet, je n'en avais pas moins discerné toute l'ampleur. Votre œuvre se rattache à la plus pure tradition française, puisque, à l'exemple de Descartes, mais par un procédé nouveau, vous faites table rase avant de reconstituer l'âme humaine.

JUSTIN, *modestement.*

Oh! rien qu'un petit compartiment de cette âme.

MICHEL.

Vous exposez dans la préface qu'en appliquant votre méthode à quelques autres compartiments, on parviendrait à reconstituer l'âme entière.

JUSTIN, *souriant.*

Oui, mais je ne l'ai pas fait. Pour un cerveau qui n'est pas celui de Descartes, transformer en sensibilité délicate de brutales ardeurs est une besogne largement suffisante. Pas le moindre détail qui n'ait son importance. Ainsi, comprenez-vous pourquoi je m'attache avec tant de soin à démontrer que l'intelligence, aussitôt qu'elle se manifeste par quelques lueurs dans une espèce animale, devient immédiatement la servante attentive des besoins sexuels?

MICHEL.

Parbleu !... La complicité imprévue qui unit la cervelle et le sexe, ces deux pôles de l'individu, est pour votre esprit paradoxal un excellent prétexte à fines railleries...

JUSTIN.

Ah! pour le coup, vous ne me rendez pas justice en faisant de moi un plaisantin alors que je parle en philosophe !... C'est l'intelligence qui dirige les batailles des mâles, règle l'escrime de leurs bois, gouverne l'étau de leurs mâchoires, la herse de leurs griffes... elle qui, pour décupler l'enivrement du vainqueur, suggère à la timide femelle l'idée de simuler une fuite dont elle est la première à désirer l'échec.

BLANCHE.

Elle part en laissant son adresse.

JUSTIN.

C'est encore l'intelligence qui enseigne aux bêtes enflammées les piaffements, les chants, les étalages de plumes chatoyantes ; elle enfin qui réveille le désir assoupi en lui présentant des images plus attrayantes que la réalité. Grâce à ces jeux variés, l'intelligence acquiert peu à peu la notion de beauté, si bien qu'il est permis d'affirmer que les sublimes envolées du génie ont pour origine, dans le recul des âges, les ardeurs de l'animal en rut.

MICHEL.

Oui, mais à vos yeux, l'éveil du génie c'est l'accessoire... Ce qui vous intéresse, c'est que l'intelligence humaine, héritière des obligations de l'intelligence animale, reste la fidèle associée du sexe. Le sexe a aiguisé l'esprit, à son tour l'esprit habitue le sexe à prendre du plaisir en tous mois, comme il habitue le fraisier à donner sa fraise en tous mois.

JUSTIN.

Tant pis pour l'esprit !... La perpétuelle folie des organes remonte jusqu'à lui sous forme de l'étrange maladie que nous nommons amour.

MICHEL.

Et qui ne serait autre chose que le rut de l'âme, à en croire ce joli titre : *l'Ame en folie.*

JUSTIN.

Fichu titre, plutôt, qui égare le lecteur... J'ai l'air d'annoncer que le phénomène amoureux se déroule avec un parallélisme parfait dans l'âme et dans le corps, et le diable m'emporte si telle est ma pensée! J'admets, oui, que le premier sauvage qui a aimé avec son âme, a traversé un ouragan de passion calqué sur la tourmente de ses sens. Mais le jour où un civilisé a compris que sa passion le prosternait devant une carcasse animale dont il sollicitait un acte de brute, l'affaire s'est compliquée terriblement. Avoir conquis la raison et courber le front sous le même joug que le plus vil bétail !... Représentez-vous César rentrant à Rome après avoir conquis les Gaules et tout à coup, en plein triomphe, s'apercevant qu'il caracole sur un... humble baudet.

BLANCHE.

Tu allais dire : sur un cochon... mais devant monsieur...

JUSTIN, *imperturbablement.*

Pour persuader à la foule et à lui-même qu'il chevauche un noble coursier, César fera de la haute école sur son cochon. La poétique exaltation des amants, leurs sentiments mignons et délicats, leurs grâces idylliques, la préférence qu'ils accordent à la beauté morale sur la splendeur des formes, les mille subterfuges qui masquent l'objet tout matériel de leurs désirs, sont de la voltige à dos de porc. — Et si ma comparaison prête à rire, je n'en suis pas moins pénétré d'admiration devant cet orgueilleux manège de l'amoureuse humanité. Seulement les combinaisons habituelles de la nature en sortent faussées et du même coup mon livre qui a la prétention de les décrire. Aussi, lorsque j'ai tenté de raccorder au plan général notre liberté de répondre par oui ou par non à une amoureuse requête, je me suis mis à patauger.

MICHEL.

Vous trouvez exorbitant le droit sacré que possède toute créature humaine de donner ou de refuser sa personne?

JUSTIN, *riant.*

Choisir son conjoint !... Mais c'est une énormité que la nature semble n'avoir permise que pour me condamner à rater mon livre !

MICHEL, *très amusé.*

Pas possible !

JUSTIN, *se tournant vers une gravure pendue au mur.*

Mon cher hôte, voici une gravure qui représente un combat de cerfs... Voyez les deux rivaux l'œil en feu, les naseaux fumants, heurtant leurs bois dans un choc effroyable... Que pensez-vous de ces biches?... Ce sont elles, en somme, que se disputent les lutteurs... Ne sont-elles pas pittoresquement groupées pour assister au duel?

MICHEL.

Si !... Rien qu'à leur attitude on les devine anxieuses de savoir auquel des deux elles appartiendront.

JUSTIN.

Eh bien, soyez certain que le barbouilleur qui a composé ce tableau n'avait jamais assisté à un combat de cerfs... Moi, qui, plus de vingt fois, ai eu cette chance, je puis vous affirmer que, pendant la bataille, les biches broutent le petit trèfle blanc de la prairie, parfaitement indifférentes aux péripéties de la lutte. Le plus fort les aura : c'est réglé d'avance. La nature s'est réservé le soin de choisir à leur place... Elles ne sont ni curieuses ni préoccupées d'une décision qui, fatalement, satisfera leur instinct. Le premier étudiant venu vous expliquera le mécanisme merveilleux qui assure la victoire au plus digne de perpétuer dans la race ses qualités de vigueur et d'énergie.

MICHEL.

La sélection naturelle?... Il me semble pourtant que c'est une théorie démodée...

JUSTIN.

Dites calomniée, monsieur, parce qu'on a prétendu tirer d'elle plus qu'elle ne comportait, mais pour expliquer com-

ment se maintiennent florissantes nos belles espèces de mammifères sauvages, on ne trouvera pas mieux, un simple coup d'œil sur les espèces domestiques suffit à le prouver... Voyez le chien, celui qui garde nos maisons et fait en quelque sorte partie de la famille... Sa reproduction est livrée au hasard... Tantôt la femelle file par la porte entr'ouverte et rejoint le cabot qui passe; tantôt l'union est décidée par le caprice du maître, la fantaisie des servantes, la curiosité des enfants, la sentimentalité d'une vieille fille... Tout cela remplace exactement l'étourderie de nos cœurs amoureux... Qu'en résulte-t-il ? L'affreux roquet des rues, lâche, obscène, criard, querelleur, inutile...

MICHEL.

On voit pourtant de si belles meutes...

JUSTIN.

Oui, grâce aux éleveurs qui prennent la peine de copier la nature et remplacent par des sélections intelligentes celles qu'ils observent dans la vie libre. Tenez, moi qui fréquente les animaux des forêts, je vous assure que jamais on ne les soustrait sans de graves inconvénients à votre loi démodée.

BLANCHE.

Monsieur, c'est la vérité... Les chasses des environs appartiennent au duc de Chantemelle qui défendait de détruire les biches et les jeunes mâles, et se contentait de tuer les grands mâles. Eh bien, la maladie a fait périr presque tous les animaux. Justin disait que charger les jeunes cerfs de fabriquer les faons c'était aussi criminel que d'enfermer des collégiens avec des femmes de mon âge...

MICHEL, *riant.*

Merci, madame, de votre lumineuse intervention ! Pour moi l'efficacité de la sélection naturelle sera désormais hors de discussion !...

JUSTIN.

Oui, mais cette règle d'une incomparable beauté, que devient-elle lorsque au lieu d'une biche entre un dix-cors et

un daguet nous observons une femme entre deux hommes qui la convoitent?... Vont-ils se battre?... Non !... Ils savent que le vainqueur risquerait d'avoir fait un carnage inutile... Voyez dans quelle humble posture ils abordent la belle... Loin de s'imposer par la force, ils implorent... Adorateurs et soupirants : c'est ainsi qu'on les nomme... Et à qui s'adressent leurs supplications?... Précisément à une âme que dévore l'éternelle fièvre, à une âme en folie, à l'amour ! Hé quoi ! ce n'est plus la nature qui désigne le fougueux possesseur de la belle?... Non, monsieur, c'est l'amour !... La nature est donc assurée de remettre en bonnes mains les destinées de l'espèce?... L'âme, lorsqu'elle sera folle, aura le don suprême de discerner le plus méritant?... Non, monsieur, c'est exactement le contraire... Il n'existe pas d'aveuglement plus complet que celui d'une âme en folie... Ses décisions ne connaissent aucune mesure... La femme, entre deux rivaux, est parfaitement capable de s'éprendre du moins bien doué... Avec un sourire et un baiser, elle sabote la postérité...

MICHEL, *riant.*

Les jeunes filles devraient donc, pour avoir de beaux enfants, se laisser violer comme de simples biches?...

BLANCHE, *à Michel.*

Ah ! vous commencez à le connaître !... Des biches à deux pattes, oui, voilà son affaire !...

JUSTIN, *montrant Blanche.*

L'innocente !... Dans son esprit, la biche symbolise tous les dévergondages, alors qu'elle est, en réalité, prisonnière d'une austère discipline qui ne vise qu'à tirer d'elle de vigoureux produits... (*A Blanche.*) Vois-tu, ma bonne, plus on a d'âme, plus on a le pouvoir d'être insensé, et, sous ce rapport, tu surpasseras toujours la biche la plus évaporée.

MICHEL, *riant.*

Madame Riolle ouvre de grands yeux, comme si l'intégrité de sa conduite était en jeu !... Rassurez-vous, madame,

votre mari veut tout bonnement dire que l'humanité est mise en péril par l'anarchie des passions.

JUSTIN.

Mais l'humanité me donne un démenti, car elle n'a jamais été plus intelligente, plus inventive, plus entreprenante, que de nos jours... Qu'est-ce qui la protège et la développe?... Comment corrige-t-elle l'incohérence de ses choix amoureux?... Pourquoi prospère-t-elle dans un désordre qui anéantirait une race animale?... Autant de questions qui constituent l'impasse au fond de laquelle est venu s'aplatir mon livre... Et dire qu'il m'était si facile de le terminer logiquement.

MICHEL.

Comment, vous avez trouvé la réponse aux troublants problèmes qu'il agite?

JUSTIN.

Oui, mais par malheur, cinq ans après l'avoir publié. Je me trouvais à Dieppe, et, couché sur les galets, je regardais défiler devant moi la foule des baigneurs qui allaient offrir aux vagues leurs anatomies grotesques... Bon Dieu, qu'ils étaient mal bâtis !... O formes harmonieuses des fauves qui, le soir, vous ébattez sur nos clairières, combien je vous regrettais en contemplant ces fantoches !... Alors, subitement, la vérité m'est apparue. L'homme reste soumis, aussi bien que les fauves, aux lois de la sélection, seulement, chez lui, au lieu de s'opérer par la seule supériorité physique, elle tend à s'exercer par l'intensité des revendications passionnées. Les faveurs des femmes sont, pour beaucoup d'amoureux, des prix d'éloquence. Les animaux récoltent la beauté parce qu'ils sèment la vigueur corporelle, les humains sont laids parce que l'infirme beau parleur, souvent admis à les fabriquer, sème sa disgrâce... Ce qui répare tout, c'est qu'il sème en même temps son esprit...

MICHEL.

Croyez-vous que cela suffise pour armer notre espèce de la santé dont nous la voyons pourvue?

JUSTIN.

Vous êtes-vous parfois demandé pourquoi l'homme, moins robuste que les animaux, vivait plus longtemps qu'eux?

MICHEL.

En effet... Pourquoi?...

JUSTIN.

Parce qu'il pense !... La pensée fait vivre... Une statistique m'apprenait dernièrement que les membres de l'Institut vivent en moyenne soixante-dix ans. Chez les paveurs on relève un chiffre beaucoup plus modeste. Vous verrez des savants presque centenaires, écrasés sous le poids des ans, mais au milieu de leur décrépitude brillent des yeux qu'un feu intérieur illumine : l'intensité de leurs pensées les retient ici-bas... Sans monter aussi haut, voilà moi... Je suis entouré de forestiers, dont le régime est identique au mien ; une seule différence : je réfléchis plus qu'eux... Eh bien, je vieillis incontestablement moins vite... Comparés à moi, ils sont lourds, éteints... Ma vitalité est supérieure à la leur...

BLANCHE, *avec une fureur amicale, lui montrant le poing.*

C'est donc parce que tu as plus d'esprit que moi, mécréant, que tu m'enterreras?...

JUSTIN, *la remerciant d'un sourire.*

L'énergie spirituelle qui rend les penseurs plus dispos que les imbéciles, toute l'humanité en est plus ou moins pourvue, et voilà pourquoi elle se porte si bien... Les combats des mâles préparent aux bêtes une postérité bien musclée, les intercessions amoureuses qui déterminent les consentements féminins donnent aux enfants des hommes le privilège de se permettre tous les raffinements de la luxure, les caprices de la volonté, les fantaisies de l'imagination, les tentatives de l'intelligence, sans que le progrès de l'espèce en pâtisse outre mesure...

MICHEL.

Bah! consolez-vous d'avoir découvert cela un peu tard... Vous tentiez de reconstituer notre âme par un procédé bien aventureux et il ne s'agissait pas d'établir un dogme définitif. Précisément ce qui constitue l'attrait de votre ouvrage, c'est que vous y offrez le spectacle délicieux du génie noyant sous un déluge de surprenantes hypothèses les difficultés qu'il ne peut résoudre. Et tenez, il semble bien qu'un moment vous ayez entrevu la conclusion à laquelle vous deviez finalement aboutir, puisque vous consacrez un long chapitre à étudier de quelle hérédité nous tenons l'énergie spirituelle dont vous célébrez la toute-puissante intervention.

JUSTIN.

A force de frapper à toutes les portes, le hasard peut faire qu'on frappe à celle qu'on cherche, mais comme on n'insiste pas, elle ne s'ouvre pas...

MICHEL.

Vous insistiez tout de même un peu... Ce matin même je relisais le passage en question... Pourquoi, dites-vous, chercher toujours en bas les lointains ancêtres de l'homme? N'a-t-il pas pu, tout aussi bien, recevoir d'en haut ses facultés les plus précieuses?... Le premier mot d'un amour qui se déclare n'est-il pas pour se flatter d'être éternel?... Voilà un mot révélateur... une piste qu'il faut suivre... Et vous la suivez si loin, si haut, que vous parvenez, d'un puissant coup d'aile, jusqu'aux anges...

JUSTIN, *excessivement vexé.*

Laissez donc!...

MICHEL.

... qui auraient eu, avec les filles de l'homme-singe, un commerce dont l'humanité, aussi animale que divine, serait sortie...

JUSTIN, *tout à fait fâché.*

Mon entreprise de raccorder la psychologie humaine à la psychologie animale était en détresse. La soudure ne se fai-

sait pas, et pour masquer ma déception, je plaisantais !... Là-dessus, vous voilà prêt à me traiter d'écrivain mystique.

MICHEL.

Ce serait en somme un compliment... Les livres des mystiques où s'expriment les rêves qui bercent notre éternelle fièvre de l'inconnu sont souvent immortels pendant que ceux des savants moisissent.

JUSTIN.

Mystique !... Moi, vieux paysan réaliste !... Tenez, au moment même où je me livrais à ces divagations angéliques, j'instituais une expérience dont vous êtes libre de sourire, car elle dénote une certaine dose de naïveté, mais elle prouve aussi combien j'étais soucieux de puiser mes arguments dans la contemplation de la vie... Peut-être avez-vous été surpris d'apprendre que, pendant des années, j'avais servi de bonne à ma nièce. Certainement qu'à la longue j'ai agi de la sorte parce que je m'étais sincèrement attaché à la petite, mais quand nous l'avons recueillie elle était à peine âgée de trois mois. Cependant je veillais sur elle mieux que la plus attentive des nourrices. J'avais l'occasion d'observer dans ce bébé l'éclosion de ce qui constitue le caractère humain, et qui sait?... de remonter peut-être jusqu'aux sources de l'esprit.

BLANCHE.

Monsieur, il s'est amusé à élever des renardeaux, des louveteaux, des marcassins... Un beau jour il a élevé une petite fille... Voilà toute l'histoire !...

MICHEL, *souriant.*

Le petit animal vous a-t-il livré son secret?

JUSTIN.

Un petit animal vient au monde armé d'instincts qui le rendent aussi débrouillard que l'adulte ; au lieu que Rosa n'était, dans les bras de sa nourrice, qu'une larve inerte. Mais dans son regard ne tardait pas à s'éveiller une curiosité : elle

découvrait l'univers et devant elle s'ouvraient les perspectives infinies qui sont le domaine de l'être pensant. Comme j'admets que chacun de nous, au cours de la vie, refait en abrégé le chemin parcouru par notre espèce, j'ai cherché, parmi les jours de la fillette, quel était celui où l'instinct borné de l'animal avait cédé la place à l'intelligence. Oui, j'ai cherché, mais je n'ai pas trouvé. La petite Rosa, dès qu'elle a pu manifester un sentiment, avait une âme. J'imagine qu'elle a vécu la période vouée à l'instinct dans le sein de sa mère et qu'au moment où elle est arrivée parmi nous elle a brusquement gravi l'échelon sur lequel elle nous rejoignit.

MICHEL.

N'ayant pu découvrir à quel olympe le feu divin était descendu sur le front de Rosa, il vous restait à observer l'usage qu'elle en ferait. L'auteur de *l'Ame en folie* n'a-t-il pas eu tort de se séparer d'elle au moment où elle se précipitait en aveugle dans le champ de ses études? Un homme comme vous, sûr de lui-même, pouvait, sans imprudence, approcher d'une personne qui n'avait pas conscience d'être sous le charme.

JUSTIN.

De même que les chirurgiens refusent d'opérer leurs proches, de même le philosophe doit s'abstenir de trop bien observer ceux qui le tiennent au cœur. J'étais profondément attaché à Rosa et lorsqu'en elle ont commencé à se déclarer les premiers symptômes, au lieu de prendre ma loupe et d'étudier, j'ai éprouvé comme un mouvement de pudeur et me suis éloigné... Je vous parle comme à un homme éminent auquel on peut tout dire...

MICHEL.

Vous m'accordez presque le droit de vous poser une question... Pour que vous vous soyez détourné par un mouvement de pudeur, il faut que vous ayez constaté des phénomènes bien caractérisés?...

JUSTIN.

Naturellement.

MICHEL.

Et... pardonnez-moi si je suis indiscret, c'est ce mot de pudeur qui me trotte par la tête... cette éclosion à la vie passionnelle s'est-elle manifestée... comment dirai-je?... dans le domaine des sens?...

JUSTIN, *souriant.*

Cher monsieur, ne vous ai-je pas averti que je n'avais pas eu le courage de prendre ma loupe? Le seul renseignement digne d'être noté, est que je surprenais dans le jeune cœur de Rosa une inclination que, logiquement, rien ne pouvait expliquer... Elle avait fait un choix qui, au point de vue de la doctrine évolutionniste, était simplement idiot et qui venait se loger dans sa cervelle sans avoir le moindre ancêtre parmi les penchants des mammifères dont est sortie l'humanité, bref un choix capable de démolir un livre qui se proposait de montrer comment n'importe quelle manifestation amoureuse de nos âmes se relie par un fil solide au rut initial.

MICHEL.

Vous visez un but scientifique et vous passez à côté, mais avec la nonchalante ironie d'un Montaigne vous écrivez un chef-d'œuvre et vous vous plaignez !...

JUSTIN, *d'un ton bourru.*

Annoncez à une femme qu'elle perd un amant chéri, mais qu'un passant va le remplacer... Votre éloge me cause exactement le plaisir qu'elle éprouvera.

BLANCHE.

L'impoli !... Il dit cela d'un ton !...

MICHEL.

N'avez-vous plus rien publié depuis *l'Ame en folie*?

JUSTIN.

Non, rien...

MICHEL.

Je n'arrive pas à comprendre qu'une intelligence comme la vôtre se résigne à l'anéantissement.

JUSTIN.

Vous ne savez pas quel poison mortel nous verse la rêverie. Pendant que je contemple la bûche qui se consume dans la cheminée, ma vie se dissout comme un charbon ardent et chaque tourbillon de fumée que je suis du regard emporte un peu de moi-même. Et si je quitte le foyer pour vagabonder dans la campagne, ce sont encore des lambeaux de ma vie qui restent aux buissons comme la laine des brebis. Encore la comparaison n'est-elle pas juste !... La laine que retiennent les épines n'est pas perdue, elle va garnir le nid des oiseaux... Tandis que mes longues randonnées ne laissent rien...

MICHEL.

Rien?... Et votre nièce? N'a-t-elle pas dit avec quelle émotion elle se rappelait ses promenades à vos côtés?... Elle ramassait alors brin à brin, non pas une laine grossière, mais les fils d'or et de soie arrachés à vos rêveries et dont son génie est tissé.

JUSTIN, *riant.*

Mes efforts pour être intelligent ont réussi à créer une femme de génie !... Décidément je suis maître dans l'art de frapper à côté de la cible !... Enfin, puisque mes promenades sont si fécondes, permettez-moi d'aller en faire une... Je ne vous offre pas de m'accompagner... Il est tombé pendant la nuit une légère ondée et avec vos chaussures de ville vous n'êtes pas équipé contre les herbes mouillées... Je ne serai pas longtemps absent. (*Il sort.*)

SCÈNE III

BLANCHE, MICHEL.

MICHEL, *le regardant s'éloigner dans le jardin.*

Homme admirable !... Votre nièce avait eu beau me le dépeindre, je ne l'imaginais pas aussi complet...

BLANCHE.

Vous le trouvez savant?

MICHEL, *riant.*

C'est sa façon de ne pas l'être qui me charme au plus haut point.

BLANCHE, *interdite.*

Oh !

MICHEL.

Il est fervent adepte d'une doctrine merveilleuse qui n'a pas encore atteint sa forme définitive. Il en profite pour y introduire, en toute bonne foi, les fantaisies de sa brillante imagination. Il fonce dans l'inconnu avec une fougue irrésistible !... Il secoue, comme un prunier, l'arbre de la science pour en faire tomber des vérités...

BLANCHE.

Des prunes véreuses...

MICHEL, *riant.*

Des prunes d'une saveur exquise dont quelques-unes, je l'accorde, légèrement suspectes... Vous avez entendu avec quelle désinvolture il confie aux anges la besogne que les animaux n'accomplissent pas à son gré... Pourtant, ne vous avisez pas de l'appeler mystique; il se fâche tout rouge...

BLANCHE.

Oui... Pourquoi?...

MICHEL.

Parce qu'il est trop intelligent pour ne pas sentir que jamais qualificatif ne fut mieux mérité. Il avait pris pour de l'esprit scientifique l'art de fonder de troublantes hypothèses sur une connaissance approfondie de la nature. S'étant jeté à corps perdu dans les bras de la science, il revient à soi dans ceux de la littérature... Voilà pourquoi il est sans pitié pour le livre où éclate sa fécondité métaphysique... Ah! madame, un auteur qui sacrifie sa vanité à ses convictions, quel spectacle unique !... Depuis que je pénètre le caractère de monsieur Riolle, je lui voue un véritable culte : c'est un grand homme !...

BLANCHE.

Par exemple vous m'avez fait rire en lui demandant s'il voulait que les filles se marient à la manière des biches !...

MICHEL.

La question n'a pas eu l'air de lui causer grand embarras.

BLANCHE.

Plus que vous ne pensez ; mais ce sont nos affaires de ménage... J'aurais pu vous mettre également sur le gril en ajoutant que vous et Rosa êtes, dans la maison, un cerf et une biche à deux pattes.

MICHEL.

C'était la meilleure manière de nous concilier la bienveillance de monsieur Riolle... Cerfs et biches sont dociles aux lois de l'instinct, ce qui, à ses yeux, excuse tout.

BLANCHE.

Pas tant que cela, puisqu'il prétendait se détourner de Rosa avec pudeur... Que lui reproche-t-il?

MICHEL.

D'être trop sensible aux dons de l'esprit et pas assez aux avantages physiques. Tenez, pour me faire mieux comprendre,

permettez-moi une supposition bien audacieuse... Votre mari, si, par aventure, vous le trompiez avec un galant plus jeune que lui, serait homme à réprimer son juste courroux pour vous féliciter d'être d'accord avec la nature.

BLANCHE, *riant aux éclats et se bouchant les oreilles.*

Taisez-vous ! A force de dire des drôleries vous m'en feriez faire... Voilà donc pourquoi Justin soutenait qu'une femme se donnait aussi volontiers à un infirme qu'à un beau mâle... Je me tenais à quatre pour ne pas lui rire au nez... Vous aussi, je parie... Vous avez de bonnes raisons pour savoir qu'un gaillard de votre espèce a toutes les femmes qu'il veut et quant à moi, si je vous disais mon idée sur les hommes, vous seriez capable d'imaginer je ne sais quoi.

MICHEL, *avec une bonhomie rassurante.*

Mais non... Je crois ce que j'entends et rien d'autre.

BLANCHE.

Eh bien, j'aime très fort mon mari et si je le perdais je ne me consolerais pas; seulement, pour mon goût, il ne sort pas assez de l'ordinaire... Qu'il aille n'importe où, on ne le remarquera pas... Parlez-moi d'un homme qui serait ce qui s'appelle beau !...

MICHEL.

Monsieur Riolle est loin d'être laid... Il porte, gravée sur son front, la splendeur de ses pensées et on comprend fort bien qu'une très jeune fille se soit laissé éblouir par ce rayonnement d'intelligence...

BLANCHE.

C'est de mon mariage que vous parlez?...

MICHEL, *brusquement détourné du passé de Rosa.*

Heu !... Oui, bien entendu...

BLANCHE.

En effet, je n'avais guère que dix-huit ans quand je l'ai épousé, et je le trouvais très beau... (*Soupirant.*) Enfin, j'ai

plus que mon compte, puisque je me découvre femme d'un grand homme. (*Un temps.*) Croyez-vous qu'il soit heureux avec moi?...

MICHEL.

Si le bonheur consiste dans le complet développement de nos facultés, non certes, il n'est pas heureux. Mais si l'homme heureux est celui qui se crée une existence confortable et tranquille, monsieur Riolle possède le bonheur.

BLANCHE.

Ce n'est pas du tout ça !... Croyez-vous qu'une femme comme moi, toute simplette, lui convenait?

MICHEL.

Admirablement !... Votre simplicité est précisément la qualité qui cadre le mieux avec son caractère... Auprès de vous ses théories s'épanouissent sans se heurter à la moindre contradiction.

BLANCHE.

C'est bien vrai !... Pourvu qu'il ne mette pas le désordre dans la maison, je le laisse dire... (*Un temps.*) Notre petite fortune vient, en entier, de mon côté, parce que la scierie du beau-père ne joignait pas les deux bouts lorsque Justin a demandé ma main. Malgré cela, je suis sûre qu'il ne m'a pas épousée pour mon argent...

MICHEL.

Il a choisi la personne qui s'adaptait le mieux à la vie qu'il voulait mener...

BLANCHE, *soupirant.*

Rêver en regardant se consumer une bûche... (*Entre Rosa.*)

SCÈNE IV

BLANCHE, MICHEL, ROSA.

Rosa est fraîche, pimpante, reposée. Un lumineux sourire éclaire son visage. Avec elle pénètre dans l'appartement une atmosphère de bonne humeur.

ROSA, *tendant la joue à Blanche.*

Bonjour, tante...

BLANCHE, *l'embrassant.*

Bonjour, paresseuse !...

ROSA.

Dame !... le lendemain d'une nuit passée en wagon, on a du sommeil à rattraper ! (*Se plantant devant Michel.*) Alors, quoi !... On ne me dit rien?... Est-ce qu'on va se bouder encore...

MICHEL.

« Se bouder » est charmant!... après avoir passé toute la soirée d'hier sans m'adresser la parole.

ROSA.

J'ai parlé à vous comme aux autres. La conversation était générale.

MICHEL.

Je la voulais particulière...

ROSA.

Vous l'avez... Dites tout ce qui vous passera par la tête...

MICHEL.

Ce sera bientôt dit... Je compte partir après le déjeuner...

ROSA.

Pour Paris?...

MICHEL.

Pour Paris.

ROSA, *ironiquement.*

Que vous êtes changeant !... Hier, vous adoriez la campagne... Vous étiez décidé à y passer des mois, des années peut-être, entre mon oncle et ma tante.

MICHEL.

Eux, je les quitte à regret...

ROSA.

Mais le théâtre vous réclame... Allez, mon ami !... Compliments à l'administrateur, et tendresses aux camarades...

MICHEL.

... Oui, les centaines de kilomètres que j'ai parcourus pour vous rejoindre m'ont été largement payés par l'honneur de causer avec votre oncle et par le gracieux accueil de madame votre tante...

ROSA, *souriant.*

Je ne puis plus me le dissimuler : c'est ma personne qui vous est odieuse...

MICHEL, *rectifiant.*

Intolérable... Exaspérante...

ROSA.

Voilà de bien gros mots !...

MICHEL, *mélancoliquement.*

Lorsque le cœur est gros, les mots s'en ressentent.

ROSA.

Allons, ne faites pas le sot, et venez m'embrasser...

MICHEL.

Belle consolation qu'un baiser sans mystère !...

ROSA.

Un baiser devant ma tante n'est pas public...

BLANCHE, *souriante et un peu piquée.*

Les moineaux n'ont pas peur d'une vieille guenille...

ROSA, *à Blanche.*

Excusez... Une femme entre deux hommes et qui ne sait auquel entendre, ne choisit pas ses expressions.

BLANCHE.

Ainsi, tu aimes deux hommes?...

ROSA.

Non. Je n'en aime qu'un : il est à Paris... et j'ai envie d'un autre : le voici... (*Elle montre Michel.*)

BLANCHE, *très émue, à elle-même.*

Ah ! pour le coup, je brûle !...

ROSA.

Hein?...

BLANCHE.

Rien... continue...

ROSA.

Je me suis sauvée parce que je n'avais plus la force de résister à celui que je n'aime pas.

BLANCHE.

Est-ce possible qu'on en vienne là?...

ROSA, *riant,*

L'oncle vous répondrait qu'une kyrielle de très anciennes hérédités a enfermé dans mon sein tout un régiment de brutes qui sont conjurées contre ma volonté.

BLANCHE.

Je crois, en effet, que le bon Dieu nous a mis des bêtes

dans le corps... Lorsque tu étais gamine on t'appelait la petite touche-à-tout, et celui qui te voyait sauter sur les tables en faisant des grimaces et culbutant les verres pensait tout de suite à un petit singe.

ROSA, *riant.*

Si le respect ne paralysait pas ma langue, il me serait facile de vous gratifier d'un animal en échange de mon singe.

BLANCHE.

Va, ne te gêne pas !... Chacun de nous a son ange gardien, pourquoi n'aurait-il pas sa bête?...

ROSA.

Eh bien, je suppose qu'un porc-épic hérissait parfois ses piquants au fond de votre esprit... Avec mon oncle, surtout lorsque vous soupçonniez la moindre atteinte à vos droits conjugaux, il n'y avait pas, excusez-moi de le dire, de créature plus insupportable que vous.

BLANCHE.

Voyez-vous la morveuse que tu étais se mêlant de mes droits conjugaux ! C'est à mourir de rire !... D'ailleurs où as-tu pris que j'aie jamais eu à me plaindre de ton oncle?

ROSA.

Je n'ai aucune raison de penser que vous aviez réellement à vous plaindre... Vos accès de mauvaise humeur n'en étaient que plus comiques... Vous sortiez contre votre époux, des accusations que leur prodigieuse injustice rendait touchantes. Je vous ai entendue soutenir que, dès le premier mois de votre mariage, il avait cherché à vous faire mourir en vous obligeant, pendant une partie de pêche, à tremper vos bras dans l'eau glacée de l'étang, à une époque où de petites misères féminines vous imposaient l'usage de l'eau tiède...

BLANCHE, *avec un sourire d'incrédulité méprisante.*

Moi, j'ai parlé de petites misères féminines?

ROSA, *riant.*

Vous usiez d'un terme moins voilé, je le reconnais... Cela venait à propos d'une servante rousse, franchement laide, mais avec une figure de papier mâché qui allumait les hommes...

BLANCHE.

Augustine... Elle buvait notre eau-de-vie et mettait mes chemises. Il a fallu la renvoyer.

ROSA.

Si je ne craignais de vous fâcher, je raconterais son départ.

BLANCHE.

Au lieu de me fâcher, tu m'obligeras... Ton oncle veut que je t'écoute pour apprendre à me connaître.

ROSA.

Augustine avait eu le malheur de répondre en badinant à quelques plaisanteries de l'oncle, et voilà vos soupçons déchaînés... C'étaient des scènes perpétuelles qui nous rendaient la vie dure... Enfin, au milieu d'une belle nuit, vous avez fait irruption dans la chambre de l'oncle où se produisait un remue-ménage suspect... Il n'y avait personne : pas de servante rousse, pas même d'oncle, mais seulement quatre ou cinq bestioles, de la taille d'un chat, qui s'échappaient au clair de lune par la fenêtre ouverte. C'était une nichée de fouines que l'oncle avait habituées à venir voler des pruneaux sur sa table de travail. Ce qu'il a été furieux, le cher homme, qui les guettait à travers la porte vitrée de son cabinet de toilette en voyant effaroucher ses visiteuses nocturnes !... Toute la maison a été réveillée par la magnifique attrapade qu'il vous a servie.... Le lendemain vous flanquiez à la porte la servante rousse, et la paix rentrait dans la maison. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'à la même époque une autre femme était amoureuse de votre mari, et vous n'avez pas eu le moindre soupçon...

BLANCHE.

Qui donc?...

ROSA.

Moi...

BLANCHE.

Ah ! c'est donc cela qui a décidé ton oncle à t'envoyer à Paris?

ROSA.

Parfaitement.

BLANCHE.

Et moi qui n'ai pas osé demander ce que tu avais fait, tant il en parlait avec des gros mots... Se détourner de toi avec pudeur... (*A Michel.*) N'est-ce pas quelque chose de ce genre-là qu'il a dit?...

MICHEL, *à Rosa.*

Il achevait d'énumérer les défauts de son livre auquel il estimait que le phénomène extravagant dont vous avez été le siège en l'aimant, portait un coup funeste.

ROSA, *d'une voix plus émue que ne l'exigent les paroles.*

Le bouquet printanier de mes tendresses virginales tombait sur son œuvre comme une tuile...

BLANCHE.

Ne te chagrine donc pas pour si peu... (*Avec un aimable sourire du côté de Michel.*) Tu as de quoi te consoler....

ROSA.

Qu'entends-je?... Nous avons aimé le même homme et vous me prodiguez de bonnes paroles !... Décidément on m'a changé ma tante !...

BLANCHE.

Auras-tu bientôt fini?... Monsieur va croire que mon mari est un souffre-douleur...

MICHEL.

Pas du tout, madame... Il suffit de vous voir tous les deux ensemble, pour juger qu'il n'y a pas de ménage plus uni que le vôtre.

ROSA.

L'oncle lui-même, à la suite de je ne sais quelle algarade me disait : « Remarque, mon enfant, que la Providence a toujours placé à côté des hommes enclins à méditer, des femmes qui les faisaient enrager... Socrate a eu Xantippe, n'est-ce pas?... Ceux qui parviennent à se créer une vie intérieure mèneraient une existence vraiment trop heureuse, s'ils n'avaient pas à supporter une tyrannie familière... Cela n'empêche pas ta tante d'être une excellente femme que j'aime de tout mon cœur. »

BLANCHE, *sur le même ton.*

« Mais elle a un fichu caractère !... »

ROSA, *riant.*

Ah çà !... vous écoutiez donc derrière la porte?

BLANCHE.

Enfin, du moment qu'il avoue qu'il m'aime bien, je peux reconnaître que, moi aussi, je l'aime beaucoup... Si je le persécute de temps en temps, mon Dieu, c'est bon signe pour lui...

ROSA.

Pardi !... La jalousie est l'enseigne de l'amour !...

MICHEL, *à Rosa.*

Ce n'est pas la seule...

ROSA.

Oh ! non !... Moi, lorsque j'aime, on le reconnaît à ce que je deviens coquette... (*Un silence.*) Si nous laissions tante se reposer un peu... Je vais faire le tour du jardin... un jardin qui n'est pas public...

MICHEL, *prêt à marcher.*

Allons ...

ROSA, *moqueuse.*

A quoi pensez-vous?... On va déjeuner et vous partez au dessert... Votre valise n'est pas faite... Votre chauffeur pas prévenu. Vite, courez l'avertir !...

MICHEL.

Pas avant d'avoir pris ce que vous avez offert...

ROSA.

Il fallait m'embrasser quand je voulais bien... Bonjour !... (*Elle se sauve en courant à travers le jardin.*)

MICHEL.

Ah ! c'est comme ça !... (*Il se précipite à sa poursuite.*)

BLANCHE, *riant.*

Les toqués !...

SCÈNE V

BLANCHE, MÉLANIE.

BLANCHE, *après avoir longtemps observé le jeune couple qui s'ébat dans le jardin, quitte la fenêtre, va ouvrir la porte de sa chambre et appelle.*

Mélanie !... (*Mais en même temps son regard vigilant l'a renseignée sur l'occupation actuelle de la jeune fille.*) Ah ! c'est comme ça que tu travailles à regarder le monsieur qui caracole dans le jardin !... Eh bien, rince-toi l'œil, ma fille, et brosse-toi le ventre !...

MÉLANIE, *faisant son entrée et riant.*

Bah !... Avec les hommes, on ne sait jamais...

BLANCHE.

Veux-tu te taire, effrontée !... Si je pensais une chose pareille je ne la dirais pas !... Je t'appelais pour te demander ce qu'est devenue la clef de la cave... Je l'ai cherchée ce matin sans la trouver... Je suppose que Monsieur s'en est emparé pendant que j'étais malade?

MÉLANIE.

Oui, c'est Monsieur qui allait à la cave.

BLANCHE.

Et le voilà en promenade !... On aurait besoin de vin blanc pour le court-bouillon de brochet... Ah! il s'en fiche pas mal!... Il rentrera au moment de se mettre à table et grognera si le déjeuner n'est pas prêt...

MÉLANIE.

S'il ne s'agit que d'avoir la clef, rien de plus facile... Monsieur la laisse toujours au fond du tiroir de sa table de nuit... Voulez-vous que j'aille la chercher?...

BLANCHE, *soupçonneuse.*

Alors, c'est toi qui descendais à la cave avec Monsieur?...

MÉLANIE.

Tantôt moi, tantôt la cuisinière.

BLANCHE, *avec l'insistance désobligeante d'un juge d'instruction.*

Oui, mais toi le plus souvent?...

MÉLANIE.

Est-ce que j'ai compté, moi, Madame?...

BLANCHE.

Et cette clef, voyons, quand iras-tu la chercher?...

MÉLANIE.

A l'instant, Madame. (*Elle sort. Blanche va s'asseoir près de la fenêtre d'où elle surveille le jardin. Ce qu'elle y aperçoit, c'est Justin qui vient la rejoindre.*)

SCÈNE VI

BLANCHE, JUSTIN, *puis* MÉLANIE.

BLANCHE, *qui s'est levée et attend Justin.*

Te voilà !... Ce n'est pas malheureux !... Je commençais à m'inquiéter... On attend du vin blanc à la cuisine et tu avais caché la clef de la cave.

JUSTIN.

Elle est chez moi... Je vais te la donner...

BLANCHE, *perfidement.*

Est-elle bien enfermée, au moins?

JUSTIN.

Cette question !... Me crois-tu absolument privé d'ordre et de discernement?... (*S'en allant.*) Je reviens...

BLANCHE, *qui a son plan.*

Prends au moins le temps de respirer... ce n'est pas si pressé... (*Arrive Mélanie tenant à la main une grosse clef qu'elle offre à Blanche.*)

MÉLANIE.

La clef, Madame...

BLANCHE, *avec un éclair de malice dans les yeux et son ton le plus modéré.*

Donne la clef à Monsieur et tiens-toi prête à l'accompagner à la cave...

MÉLANIE, *déçue par ce calme étonnant.*

Bien, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

BLANCHE, JUSTIN.

BLANCHE, *justement très fière de se montrer si magnanime.*

Pour une femme qui a un fichu caractère, n'est-ce pas que je prends bien les choses?...

JUSTIN.

Méfie-toi... Le faire observer risque de tout gâter...

BLANCHE.

Si je ne t'en parlais pas, insouciant comme tu l'es, tu ne t'en apercevrais même pas !... Ainsi, pendant que j'ai gardé le lit, tu as laissé traîner cette clef et les bonnes ont pu boire mon vin tant qu'elles ont voulu...

JUSTIN, *très convaincu.*

Pas du tout ! Chaque fois qu'il te fallait une nouvelle bouteille je ne manquais pas de les accompagner à la cave...

BLANCHE.

Qu'est-ce qui les empêchait d'y descendre pour leur propre compte dès que tu avais le dos tourné?...

JUSTIN, *avec un bon rire.*

Tiens, c'est vrai !... Je prenais une peine inutile.

BLANCHE, *avec une ironie sévère.*

Était-ce bien une peine? Rappelle-toi pourquoi, avant de tomber malade, je m'étais chargée de gouverner la cave... Il me semble qu'alors c'était plutôt pour ton plaisir que pour ta peine que tu y emmenais nos bonnes.

JUSTIN.

Laisse donc ces vieilles histoires qui n'ont existé que dans ta cervelle !... Pendant que tu étais souffrante, si j'avais eu

envie de jouer au vieillard libidineux avec Mélanie, quel besoin avais-je de la conduire à la cave, puisque toute la maison échappait à ta surveillance?

BLANCHE.

Tu dois bien voir que je ne te cherche pas une mauvaise querelle, puisque je viens de prévenir Mélanie qu'elle t'accompagnait.

JUSTIN.

Ah! pardon!... Je n'avais pas saisi l'intention!... Je te sais gré de cette prévenance dont je n'abuserai d'ailleurs pas... Et nos jeunes gens?... Est-ce qu'ils t'ont un peu tenu compagnie?

BLANCHE.

Ils viennent seulement de me quitter après avoir réglé devant moi leurs petites affaires de cœur. C'était même très amusant! Je pensais en les écoutant se dire de si gentilles douceurs, que l'amour des gens est tout de même autre chose que l'amour des bêtes.

JUSTIN.

En présence de ces amoureux qui faisaient un peu plus de façons que les animaux de ta basse-cour, tu m'as donné tort?...

BLANCHE.

Lorsqu'il est question d'animaux, mon opinion vaut la tienne, je suppose?...

JUSTIN.

Incontestablement... Mais dans le cas présent où il s'agit de comparer les animaux à des personnes très civilisées, j'ai moins confiance dans ton jugement. Et la preuve que tu accordes aux raffinements du jeune couple une valeur qu'ils n'ont pas, je vais te la donner sur-le-champ. Il y a cinq minutes, comme je rentrais, j'ai, par hasard, levé les yeux vers la chambre de Rosa. Notre nièce venait de pousser la fenêtre et tirait les rideaux, mais j'ai parfaitement vu que monsieur Fleutet l'embrassait sur la nuque. Vois-tu, ma vieille, en ce moment même, lui et Rosa sont deux bêtes qui font l'amour...

Et par quoi ont-ils préludé à ce geste brutal?... Par les élégants propos qui t'ont émerveillée... J'avais donc raison de ranger ces discours au nombre des préliminaires amoureux dont l'origine est en bas, car il n'est pas téméraire de prétendre que ce qui ramène aux animaux vient des animaux.

BLANCHE, *qui, naturellement, n'a écouté que le récit des faits sans prêter aux commentaires la moindre attention.*

Tu crois que, vraiment, sous notre toit, ils se permettent?...

JUSTIN, *avec une savante simplicité.*

Ils sont en train...

BLANCHE, *exaspérée.*

Et cela te laisse aussi tranquille que s'il s'agissait de deux lièvres bouquinant sur la prairie... Ta nièce !... Chez toi !...

JUSTIN.

Si ce n'était pas chez moi, ce serait ailleurs...

BLANCHE.

Tiens, tu ne cherches qu'un prétexte pour ne pas te fâcher... Ces gens-là te font peur !... Poule mouillée, va !...

JUSTIN.

Pardon ! La poule, c'est toi, et je la plains, étant si valeureuse, d'avoir un si triste coq.

BLANCHE, *amèrement.*

C'est cela ! Moque-toi de moi, comme Rosa s'en moquait tantôt.

JUSTIN.

Cette pécore s'est moquée de toi?

BLANCHE.

A mon nez, elle a raconté que je suis jalouse de nos bonnes... Elle a été jusqu'à me jeter en pleine figure, — et de ta part encore ! — que j'avais un fichu caractère !...

JUSTIN, *souriant.*

Quelle audace !...

BLANCHE.

C'est dur d'avoir à supporter les insolences d'une créature que les gens du village appelleraient tout bonnement une ... s'ils regardaient dans sa chambre par le trou de la serrure !

JUSTIN.

Tu as raison, cela ne doit pas être et je vais prier le sieur Fleutet de décamper au plus vite.

BLANCHE.

Comment, je me plains de Rosa et tu veux mettre à la porte un homme qui m'a comblée de politesses et d'attentions !... C'est à Rosa que tu devrais dire son fait !... Mais il n'y a pas de danger !... Cette fille a toujours été ton enfant gâtée... Et pour ta récompense, sais-tu ce que tu récolteras?... De l'ingratitude, pas autre chose !... Rappelle-toi qu'elle n'avait pas douze ans quand elle a essayé de m'assassiner en cachant une aiguille dans un gâteau.

JUSTIN.

Rosa n'avait, en effet, guère que six ans lorsque tu t'es cassé une dent sur un bouton de chemise égaré dans une madeleine que j'avais rapportée de Commercy.

BLANCHE.

Admettons que ce soit un bouton ; je pouvais l'avaler de travers et mourir étouffée...

JUSTIN.

Halte-là, ma femme !... Je fais une constatation : tu es amoureuse de monsieur Fleutet...

BLANCHE.

Es-tu fou, Justin?

JUSTIN.

Je te connais... Chaque fois que tu accuses quelqu'un

d'avoir voulu t'assassiner, c'est que la jalousie te travaille, et, par conséquent, aussi, l'amour.

BLANCHE.

Que tu es sot avec tes suppositions !...

JUSTIN.

Tout à l'heure tu m'as accueilli avec une mansuétude exemplaire. J'avais commis plusieurs fautes : cette clef laissée à la disposition des servantes, Mélanie convaincue de m'avoir accompagné à la cave sans nécessité... Tout cela criait vengeance... Je me demandais quelle protection miraculeuse me préservait de la foudre.... Je le sais à présent... Je ne suis plus celui auquel tu t'intéresses...

BLANCHE.

C'était bien le moment de penser à une clef !... Je venais d'être insultée par Rosa !...

JUSTIN.

Tu lui en voulais si peu que tu ne dissimulais pas à quel point sa façon de régler ses affaires de cœur te paraissait amusante et distinguée... C'est moi qui, d'un mot, ai transformé ta bonne humeur en noire colère. Ce mot était : « Ils sont en train ! » Tu l'avais à peine entendu que Rosa n'était plus qu'insolente, ... et meurtrière. Allons, ma femme, avoue que notre hôte a fait sur toi une impression extraordinaire.

BLANCHE.

Justin, c'est vrai !... Il me plaît beaucoup trop...

JUSTIN, *riant.*

Dame ! Il est fort beau garçon !...

BLANCHE.

Comment, voilà tout le chagrin que cela te fait?

JUSTIN.

Rosa l'occupe trop pour que ta vertu coure le moindre risque...

BLANCHE.

T'imagines-tu que si Rosa n'y était pas... Mais c'est toi que j'aime, mon Justin, et pas lui !... Tu es toute ma vie, tandis que ce monsieur disparaîtrait sans que j'aie même envie de pleurer... Tu n'as pas oublié notre réveil, le matin de notre nuit de noces... J'étais si intimidée de me montrer dans l'état où tu m'avais mise, mais j'ai bien vite relevé la tête lorsque tu m'as dit que je n'avais jamais appartenu à un autre, que je n'appartiendrais jamais à un autre, et que c'était signé de mon sang !... Crois-tu que je sois capable de manquer à un engagement pareil?...

JUSTIN.

Tu attaches une importance exagérée à un événement très ordinaire... Le monde est rempli de femmes qui ont été tentées de se jeter dans les bras d'un robuste mâle entrevu par hasard.

BLANCHE.

S'il m'arrivait de me jeter dans les bras de monsieur Fleutet ce serait malgré moi, puisque je t'appartiens de tout mon cœur... Trouves-tu cela naturel, qu'on tourne à gauche lorsqu'on voudrait aller à droite?...

JUSTIN.

Trouves-tu naturel qu'ayant entrepris d'écrire un livre profond, j'ai composé un tissu de balivernes?

BLANCHE.

C'est vrai !... Toi aussi ! Quel ménage nous faisons !...

JUSTIN.

Ménage de gens semblables à tout le monde... Un être humain qui se gouvernerait avec précision serait un phénomène... Regarde-toi dans la glace... Tu as le haut du visage de ton père, le nez de ta mère, et le menton de tante Maria,

preuve que dans nos personnes les hérédités ne sont pas uniformément réparties. Imagine-toi, d'après cela, le fourmillement de tendances adverses qui doit encombrer nos cerveaux pour peu qu'il s'y trouve un certain nombre de cellules incarnant des ancêtres indécrottables et compromettants. Ce cerveau panaché doit transmettre à la machine humaine des ordres parfois joliment contradictoires... Tes bras se tendront vers celui que repoussera ton sein, et tes lèvres baiseront une joue avec délices alors que peut-être ton nez fera la grimace en la frôlant.

BLANCHE.

Pourquoi me troubles-tu l'esprit avec ces idées de païen?... Après tout ce que j'ai entendu depuis ce matin, j'en arrive à me figurer qu'au lieu d'être Blanche Riolle je ne suis plus qu'une ménagerie de singes, de porcs-épics et de biches... Tu m'avais promis des découvertes merveilleuses...

JUSTIN, *riant.*

Sacré nom d'un chien, qu'est-ce qu'il te faut?... Ton amour, n'en est-il pas une?...

BLANCHE.

Eh! mon Dieu, oui... Je ne l'avais pas remarqué!... Tout arrive comme tu le prévoyais en disant : « Observe bien les autres et tu ne tarderas pas à être ramenée en toi-même pour y soulever le coin d'un voile... » Je regarde Rosa et c'est comme si je me voyais, car elle a aussi un homme qu'elle aime plus que monsieur Fleutet... Vraiment, pour deviner les choses, tu n'as pas ton pareil!...

JUSTIN.

Les manifestations amoureuses dont la description remplit des milliards de volumes sont, au fond, peu variées et il n'est pas surprenant que deux personnes les présentent de manière identique.

BLANCHE.

Va, tu as beau faire le modeste, tu ne m'empêcheras pas

de t'admirer !... (*Se jetant dans ses bras.*) Viens dans ma chambre !...

JUSTIN, *se dégageant doucement.*

Eh ! Là ! Là !... Qu'est-ce qui te prend?... Gare au cœur qui bat !...

BLANCHE.

Au moins est-ce bien sûr que tu n'es pas fâché?...

JUSTIN.

Ne viens-tu pas d'entendre avec quelle modération j'appréciais ta conduite?... A ton tour, sois juste... D'abord envers moi lorsque la vue d'une fille me fera sourire... Une femme un peu blette et un garçon très vert, un bonhomme fourbu et une fraîche adolescente, c'est la contredanse classique... Sois également indulgente pour ta nièce qui admire celui que tu trouves beau...

BLANCHE.

Je te promets d'être aimable avec Rosa.

JUSTIN.

Parfait !... Remets-toi... Le déjeuner est prêt et il faut accueillir la bouche en cœur nos deux lapins qui nous apporteront un appétit d'enfer... (*Allant ouvrir la porte de la chambre voisine.*) Mélanie, allumez la bougie ! Nous allons à la cave !...

(La fin prochainement.)

FRANÇOIS DE CUREL

LE DÉPART DE L'ÎLE D'ELBE

NAPOLÉONISME

Les Bourbons rétablis au mois d'avril 1814 n'avaient su gagner le peuple et l'armée, ces deux forces, que Napoléon, relégué à l'île d'Elbe, comptait entraîner s'il revenait en France. Dès le mois de mai, Gneisenau écrit à Clausewitz que l'armée française se voit méprisée, avilie et sur le point d'être dissoute, que nombre de pamphlets cherchent à justifier Napoléon, que les ouvriers s'attroupent en criant *du travail ou l'Empereur!* « Quelle accumulation de matières inflammables ! »

« Il reviendra », répètent les bonapartistes, c'est-à-dire les ouvriers, les soldats, les officiers en demi-solde et la plupart de ceux qui n'ont pas quitté l'armée. « Il ne reviendra pas », répètent tous ceux qui ne veulent plus de guerres et qui ne voient plus de salut qu'en Louis XVIII, bourgeois, nobles, officiers entrés au service après le retour des Bourbons. Le Paris de la première Restauration ne parle que de l'Empereur déchu : Napoléon règne encore, pèse encore sur les esprits. Les uns l'aiment et le rappellent de leurs vœux ; les autres le haïssent et le maudissent. Son souvenir s'impose à tous.

Que lisons-nous durant le mois de juin dans les bulletins de la police parisienne? L'armée était tout — ainsi s'expriment les agents — et ne saurait se résoudre à n'être plus que quelque

chose ; ses chefs disent hautement qu'elle ne peut rien espérer d'un gouvernement de capucins ; les maréchaux se servent toujours du mot *pékin* pour désigner tout ce qui n'est pas militaire, et le moindre caporal nomme *pékin* le chancelier de France ; les militaires ont toujours leur ton tranchant et leur jactance ; les officiers blâment les Bourbons dans les lieux publics sans mesure ni justice ; les soldats crient *Vive l'Empereur* dans les casernes, chantent des couplets hostiles au roi et à la famille royale, prétendent que Bonaparte a quitté l'île d'Elbe, qu'il est en route pour se mettre à la tête des troupes de l'empereur d'Autriche, son beau-père.

Le 26 juillet, dans les groupes d'ouvriers et de soldats congédiés qui se forment sur le quai de Gesvres, la police entend ces mots : « Bonaparte pourrait revenir », et plusieurs jours auparavant, le 4, dans la salle d'attente du ministère de la Guerre, on débite que Bonaparte ne tardera pas à se montrer, qu'il est déjà caché dans Paris.

Le 17 décembre, à la Bourse, les uns disent qu'il est généralissime des armées autrichiennes, les autres, qu'il est mort d'une fluxion de poitrine, et le lendemain Paris apprend soudain qu'il a été victime d'un assassinat, qu'il a reçu quatre ou cinq coups de poignard dans le dos, mais qu'il respire encore.

Le 19 janvier 1815, on raconte dans les rues qu'il arrivera sous deux jours avec une armée de 150 000 hommes.

Au mois de février, les troupes de la garnison assurent qu'elles reverront bientôt leur papa, et, le 8, la nouvelle court dans Paris que Bonaparte est sorti de l'île d'Elbe pour rejoindre Murat à Naples ou sous les murs de Rome.

Le 3 mars, même faux bruit parmi les militaires qui ne cachent pas leur satisfaction : Bonaparte s'est éloigné dans un canot, comme s'il allait se promener, pour accoster un bâtiment napolitain qui l'attendait.

Un curieux propos fait alors la joie des bonapartistes de la capitale. Dans un bouchon de la barrière, trois soldats demandent une bouteille. La cabaretière apporte trois verres. « Madame, un autre verre. — Messieurs, vous n'êtes que trois. — C'est égal, apportez toujours ; le quatrième va venir ; *à sa santé*, camarades ! » Et là-dessus les trois hommes choquent

leurs verres en l'honneur du quatrième personnage dont il est facile de deviner le nom.

Un autre mot de soldat eut grand succès dans les salons de l'opposition. « L'armée doit être contente, disait un émigré à un grognard, elle touche exactement le prêt ; au temps de Bonaparte, tout était arriéré, même la solde. — Eh ! répond le grognard, si nous aimions à lui faire crédit ! »

On citait aussi ce mot d'un officier entrant dans un bureau de loterie : « Quel numéro voulez-vous? — Donnez-moi le 18; il sortira bientôt ; je mets un napoléon dessus. »

D'un bout à l'autre du territoire les régiments, à très peu d'exceptions près, sont bonapartistes.

Au mois de septembre, un royaliste gémit de l'aspect des soldats. « Partout, écrit-il, ils montrent un front hargneux et rechigné ; des mouvements d'humeur et des signes d'infidélité leur échappent ; on lit sur leur visage la contrainte qu'ils éprouvent, et leur désir de revenir au culte de Bonaparte. »

Lorsqu'on force les troupes à crier *Vive le roi*, elles ajoutent à voix basse, *le roi de Rome*. Elles avaient déjà surnommé Napoléon le petit caporal ; elles l'appellent aujourd'hui le père la Violette, parce qu'elles s'attendent à le voir, comme la violette, refleurir au printemps. Elles conservent la cocarde tricolore, vieille et usée, cousue sous la coiffe des shakos ou cachée soit sous la cocarde blanche, soit au fond des sacs. Il y a des chambrées qui ne nomment jamais Louis XVIII et aux appels on saute le nombre 18.

Dans les lettres qu'ils envoient de leurs garnisons au Gros-Caillou, à leurs maîtresses, les soldats de la vieille garde annoncent le prochain retour de Bonaparte.

Ceux qui stationnent à Metz ont une sagesse inquiétante ; ils ne fréquentent pas les salles de danse et de jeu ; ils se promènent silencieusement ; pas un n'est puni, et un officier supérieur disait au préfet : « J'aimerais mieux qu'ils fissent des fautes et qu'il y eût entre eux des dissentiments d'opinion ; mais ils ne forment qu'une âme et n'ont qu'un même esprit, entretenu par une mystérieuse et puissante influence. »

Lorsqu'un régiment d'infanterie brûle secrètement ses

aigles, chaque soldat avale une pincée des cendres en vidant un verre de vin à la santé de l'Empereur.

Lisons la proclamation adressée de Grenoble le 8 mars par le 3e régiment du génie à l'armée française : les regrets des militaires, dit ce régiment, avaient suivi Napoléon ; leurs regards ne cessaient pas de se tourner vers l'île d'Elbe, cette île à jamais célèbre qui « possédait le maître de la victoire et le père des soldats » ; l'esprit de l'Empereur les soutenait ; ses batailles étaient l'unique objet de leurs conversations, et ses récompenses, ses paroles, le plus doux et le plus honorable de leurs souvenirs.

Mêmes dispositions et mêmes frémissements dans la population civile de l'Est et du Sud-Est.

Le 29 juin, à Saint-Étienne, sur le bruit que Napoléon est rentré à Paris à la tête de 300 000 Turcs, les ouvriers s'assemblent pour tirer des feux d'artifice en signe de réjouissance.

Le 24 juillet, un délégué de la direction générale de la police écrit de Nancy que « l'opinion s'agite parmi les gens du peuple et les militaires »; que, dans ces deux classes, personne n'accuse Bonaparte ; que tous le plaignent, le regardent comme un homme qui fut trompé et trahi ; que tous ont en lui une confiance aveugle ; qu'ils ne conspirent pas précisément pour lui ; mais que leur engouement est une sorte de conspiration, et de conspiration dangereuse, parce qu'il peut penser à en profiter.

Au mois d'août, on ne sait comment, la nouvelle du retour de Napoléon se répand sur les rives du Rhône. Dans les environs de Lyon, des paysans obligent les passants à crier *Vive l'Empereur*, et à Lyon, le 14 août, des bourgeois envahissent la caserne des dragons, les exhortent à célébrer la Saint-Napoléon, leur donnent des fusées et des pétards.

Au mois de septembre, sur les routes de la Haute-Saône, des enfants de dix à quinze ans courent après les voitures en criant *Vive l'empereur Napoléon*, et la plupart des habitants de ces départements regrettent le régime impérial, assurent que l'affaire des biens nationaux n'est pas finie

En octobre, à Tournus, en Saône-et-Loire, les trompettes du 2e régiment d'artillerie légère sonnent l'air d'une chanson

dont le refrain est « Il reviendra », et aussitôt les jeunes gens de la ville, garçons et filles, répètent ce refrain en criant *Vive Napoléon, Vive l'Empereur.*

Dans la Meurthe, au mois de décembre, les bonapartistes remuent. On affiche à Blamont un placard ainsi conçu : « Napoléon s'éveille ! Tous ces fameux royalistes vont être culbutés ! » Un soir, une voiture à quatre chevaux traverse Nancy sans que bouge la police; cinq hommes la montaient et ils criaient à tue-tête : « Vive Bonaparte, à bas la famille des Bourbons ! »

Il y avait donc — et c'est le mot des contemporains — quelque chose dans l'air. On sentait que tout n'était que provisoire. « Ayez patience, disaient les paysans à Savary qui vivait exilé dans sa terre de Nainville, ayez patience, cela ne peut pas durer. » Il n'était question que de l'Empereur, des pèlerinages que les touristes anglais faisaient à l'île d'Elbe, des laitues que Napoléon plantait comme Dioclétien à Salone, mais qu'il ne planterait pas toujours. Ah ! il n'était pas loin, et ce mort ne tarderait pas à ressusciter !

Un Français, alors en Cochinchine, se préparait à regagner sa patrie et il racontait avant son départ au souverain du pays les événements qui s'étaient passés en Europe : la chute de Napoléon, son séjour à l'île d'Elbe, la restauration des Bourbons qui maintenaient l'armée, les généraux et les fonctionnaires de l'Empire : « Sûrement, dit l'Asiatique à l'Européen, vous retrouverez en France, à votre arrivée, Napoléon et la guerre. »

II

A L'ILE D'ELBE

Sans Marmont et le tsar Alexandre de Russie, Napoléon n'aurait pas été souverain de l'île d'Elbe, et il eût peut-être accepté l'asile que Castlereagh lui proposait en Angleterre. Mais le maréchal Marmont avait, lorsqu'il négocia sa défection, prié Schwarzenberg de garantir à l'Empereur prisonnier la vie et la liberté dans un espace de terrain et dans un pays

circonscrit au choix des puissances alliées et du gouvernement français. Schwarzenberg avait répondu qu'il appréciait la délicatesse de Marmont et accepté, sans toutefois la signer, la condition relative à l'Empereur. Le tsar Alexandre consentit à la signer, et ce fut sur sa proposition que les alliés offrirent à Napoléon soit la Corse soit l'île d'Elbe. L'Empereur choisit l'île d'Elbe. Aussi, au mois de mars 1815, lorsque Alexandre dit avec colère à Wellington : « Pourquoi avez-vous laissé échapper Bonaparte? », l'Anglais lui répondit avec autant de raison que de flegme : « Pourquoi l'y avez-vous placé? »

Par le traité de Fontaineblau, du 11 avril, Napoléon devait avoir à l'île d'Elbe 400 hommes de sa garde, grenadiers et chasseurs. Mais ils arrivèrent, officiers compris, au nombre de 607. Ce fut le bataillon Napoléon, réparti en six compagnies. A sa tête étaient le général de brigade Cambronne, homme vif, inflammable comme le salpêtre, parfois violent à faire peur, et le colonel Mallet.

La cavalerie comprenait 80 hommes destinés à l'île d'Elbe et 40 hommes qui devaient former à Parme la garde de l'Impératrice. Mais Marie-Louise ne vint pas à Parme, et les 40 cavaliers se rendirent, eux aussi, à l'île d'Elbe. Ces 120 hommes, quelques-uns mamelouks ou chasseurs à cheval, la plupart chevau-légers polonais, composèrent l'escadron Napoléon, commandé par le major Jermanowski.

Une compagnie d'artillerie — 43 canonniers de la garde et 4 canons — avait pour chefs le capitaine Cornuel et le Vosgien Raoul qui devait être précepteur de Louis-Napoléon, passer ensuite dans l'Amérique du Sud, rentrer dans l'armée française sous la monarchie de juillet et mourir, en 1850, général de brigade à Paris où il commandait l'artillerie.

Napoléon créa en outre deux bataillons qui lui furent peu utiles, un bataillon dit bataillon franc, formé de 400 miliciens elbois, et un bataillon corse qui tenait garnison à Porto-Longone et qui comptait également 400 hommes, exigeants, indisciplinés, enclins à la désertion. Mais il avait avec lui à l'île d'Elbe des hommes de son île natale dont il était sûr : le major Ornano, le chef de bataillon Poli, gendre de la nourrice de l'Empereur, et Xavier Giubega, fils de son parrain.

Il avait même une marine, car il possédait un brick, l'*Inconstant*, qui lui fut cédé par la France, l'espéronade la *Caroline*, le chébec marchand l'*Étoile* et deux felouques, l'*Abeille* et la *Mouche*. Pauvre marine ! Elle n'avait que 300 hommes d'équipage commandés par un médiocre personnage, l'enseigne Taillade, que l'Empereur avait trouvé dans l'île et qu'il fit lieutenant sans le faire homme de mer.

Telles étaient les troupes — 1 600 hommes environ — dont Napoléon disposait. Elles avaient l'uniforme français et portaient la cocarde elboise, semblable au drapeau de l'île. L'Empereur avait choisi ce pavillon d'après un écusson du temps de Cosme de Médicis : fond blanc traversé en diagonale par une bande rouge semée de trois abeilles jaunes. Il voulait d'abord des abeilles bleues ; mais, de la sorte, il aurait eu le drapeau tricolore, et il craignait, comme il a dit, des désagréments.

Les plus fidèles entre les fidèles, Bertrand et Drouot, généraux de division, avaient suivi l'Empereur : l'un, grand maréchal du palais et directeur des affaires civiles, homme correct, froid, un peu timide ; l'autre, gouverneur militaire de l'île et de sa capitale, Porto-Ferrajo, homme ardent sous une apparence de calme, actif, résolu ; tous deux, dit un agent des Bourbons, élevés à l'école de Bonaparte qui leur avait appris à ne pas se laisser deviner.

Ils étaient secondés par Pons, administrateur général des mines de Rio, le seul établissement du pays qui eût des ressources importantes. Pons, républicain de très vieille date, verbeux, emphatique, prudhommesque, mais probe, droit, sensé, subit l'ascendant de Napoléon ; s'il n'hésitait pas à contredire son souverain, il servit sincèrement, passionnément celui qu'il traitait naguère d'usurpateur et de tyran.

Un Anglais, le colonel Campbell, souriant, vif, aussi adroit qu'alerte, toujours aux aguets et aux écoutes, surveillait l'Empereur et son entourage. C'était un des commissaires que les alliés avaient chargés de conduire Napoléon de Fontainebleau à Fréjus. Il alla jusqu'à l'île d'Elbe et y resta, bien qu'il n'eût aucune lettre de son souverain et, comme on dit dans la langue diplomatique, aucun caractère : ses instruc-

tions portaient seulement qu'il résiderait à l'île d'Elbe jusqu'à la fin du Congrès et qu'il aurait ensuite des pouvoirs officiels et ostensibles. Dans les trois premiers mois il cherchait à se rendre utile, agréable, et Napoléon n'était pas trop fâché de sa présence : Campbell garantissait le traité ; il leva certaines difficultés ; il fit reconnaître à Alger le pavillon elbois qui devait, d'après la convention du 11 avril, être respecté tout comme le pavillon français ; il négocia avec Livourne un règlement de navigation ; sa présence interdisait toute insulte et attaque. Mais Campbell fut bientôt importun. Il prétendit que les petits îlots de Pianosa et de Palmajola n'appartenaient pas à l'île d'Elbe et que Napoléon y faisait des armements dont s'alarmait toute la Méditerranée. Grâce aux avis d'un domestique qu'il avait gagné, il était constamment sur les talons de l'Empereur. Il essaya même de débaucher quelques serviteurs ; il flatta Pons et lui conseilla de rentrer en France où le gouvernement anglais le recommanderait et le protégerait ; il engagea des grenadiers de la garde à déserter. Napoléon finit par se dégoûter du personnage : n'était-ce pas un espion, un émissaire chargé de lui nuire? Il le reçut froidement et parfois il ne le reçut pas ; il le fit attendre dans l'antichambre ; il l'exclut de ses réceptions, et lorsqu'il le rencontrait, il le traitait sans façon, selon son humeur, soit aimablement, soit avec rudesse. « L'Angleterre, disait-il, emploie tantôt des hommes recommandables par la générosité de leur caractère, des Cornwallis et des Saint-Helens, tantôt des gens intrigants et vils, des Drake et des Wilson ; Campbell s'est lui-même rangé à côté de ces derniers. » Peu à peu chez Campbell le zèle du policier s'attiédit ; Napoléon l'ennuyait de même qu'il ennuyait Napoléon. Il désira se divertir, s'amuser. Souvent il s'éloignait, non seulement pour s'entretenir avec les agents britanniques et prendre les avis du ministre plénipotentiaire lord Burghersh qui résidait à Florence, mais pour courtiser les belles d'Italie. Une corvette, la *Perdrix*, commandée par le capitaine Adye, était toujours à sa disposition dans la rade de Porto-Ferrajo.

Lætitia et Pauline, la mère et la sœur de l'Empereur, passèrent quelques mois à Porto-Ferrajo, et le peuple, rap-

porte Pons, disait qu'on ne pouvait être ni meilleur fils ni meilleur frère que Napoléon.

Madame Mère, Corse jusque dans la moelle des os et jusqu'au bout des ongles, voulait que ses compatriotes eussent toutes les places lucratives de l'île ; mais aux yeux de Pons, elle était majestueuse et vraiment la mère du roi des rois.

Pauline Borghèse, la sœur favorite de Napoléon, celle que Canova surnommait la Vénus moderne, toujours souffrante ou plutôt croyant l'être, aimant le plaisir, la danse et le théâtre, animant de sa gaîté tout ce qui l'entourait, sut distraire et consoler Napoléon. Elle avait pour lui un réel dévouement et, lorsqu'il la grondait, « laissons-le faire, disait-elle, puisque cela lui est agréable ». Bien qu'elle fût encore, selon le mot de son frère, la reine des colifichets, elle avait dû, malgré elle, s'assagir un peu. Pons a, plus tard, vanté la grâce incomparable de Pauline et son sourire enchanteur ; il assure qu'elle était pour les « fidèles » un ange tutélaire, qu'elle embellissait leur existence, qu'elle savait en toute circonstance leur dire un mot flatteur et joli, que chacun lui avait l'obligation de quelque bienfait.

La princesse Pauline occupait l'appartement destiné à l'Impératrice : Napoléon croyait que sa femme, celle qu'il appelait la bonne Louise, viendrait bientôt le retrouver.

Il se trompait cruellement.

Marie-Louise a sans doute aimé Napoléon ou elle a cru l'aimer. Au mois de septembre 1811, pendant une absence de son mari, elle se dit sa triste, tendre et fidèle amie jusqu'à la mort ; elle parle du chagrin qu'elle essaie de cacher, et qui se lit sur son visage; elle assure que son cœur se serre lorsqu'elle passe devant le cabinet de l'Empereur et voit les volets fermés ; elle voudrait courir après lui, fût-ce à cheval et en costume de page, pour lui dire de vive voix combien elle le chérit. En 1812, durant la campagne, elle écrit que, sans Napoléon, elle ne peut avoir de bonheur, qu'elle se tourmente et s'inquiète sans cesse, que la séparation « l'accable lourdement ». En 1813, pendant sa régence, et lorsque l'Autriche s'est tournée contre la France, elle marque à l'empereur François II, son père, que Napoléon aura l'avantage, et

qu'un des plus heureux jours de sa vie sera celui où Napoléon reviendra victorieux. Ses premiers vœux ne doivent-ils pas être pour son mari et pour son fils? Elle promet même à son père de lui « rendre service », s'il est vaincu !

Le vaincu, ce fut Napoléon, et le 29 mars 1814 Marie-Louise s'enfuit de Paris. Le 2 avril, au soir, elle est à Blois. Elle ne peut croire encore que les alliés renversent Napoléon. « Mon père, dit-elle, est un honnête homme. S'il ne m'écoute guère quand il s'agit d'affaires, il m'a répété vingt fois qu'il me soutiendrait toujours sur le trône de France. » Elle veut rejoindre l'Empereur ; sa place est auprès de lui, puisqu'il est malheureux ; partout elle sera bien pourvu qu'elle soit avec lui.

Mais depuis l'abdication de Napoléon, les alliés avaient disposé de Marie-Louise et du roi de Rome : pendant que Napoléon s'établirait à l'île d'Elbe, Marie-Louise irait se reposer à Vienne et règnerait ensuite sur les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Le 11 avril, le prince Volkonsky, mandant à Bennigsen le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, ajoutait cette phrase nette, décisive : « L'Impératrice ne le suivra pas. »

Elle suivit son père. Le 8 avril, Chouvalov, commissaire des alliés, venait à Blois signifier leur volonté. Sous l'escorte des cosaques, l'Impératrice et son fils se rendaient à Orléans puis à Rambouillet. Ce fut à Rambouillet, le 16 avril, qu'elle vit François II, et le même jour, François écrivait à Napoléon que sa fille avait besoin de calme, qu'elle passerait quelques mois en Autriche, puis qu'elle gagnerait Parme, ce qui la rapprocherait de l'île d'Elbe.

Marie-Louise alla donc à Schœnbrunn où elle resta six semaines. Mais elle s'ennuya, et au mois de juillet, laissant son fils à la gouvernante, madame de Montesquiou, elle partit pour les eaux d'Aix en Savoie.

Elle se rapprochait ainsi, non de l'île d'Elbe, comme on le croyait, mais du duché de Parme, de cette petite souveraineté indépendante qui lui plaisait, et elle revit à Aix la duchesse de Montebello, son intime amie, à qui elle avait donné rendez-vous.

Or, depuis qu'elle avait quitté la France, elle s'était

détachée de l'Empereur. A Blois, à Orléans, à Rambouillet, madame de Montebello, madame de Brignole et le préfet du palais Bausset lui avaient dit fort charitablement que Napoléon ne l'avait jamais aimée et qu'il ne l'avait épousée que par politique ; qu'il avait eu des maîtresses depuis son union avec elle ; que, si elle le rejoignait, elle n'aurait de lui que des plaintes et des reproches. N'avait-on pas appelé à Rambouilllet le valet de chambre Constant et le mamelouk Roustam pour recueillir leur témoignage et pour convaincre Marie-Louise des infidélités de son mari? L'entrevue de l'Impératrice avec son père, écrit Bausset le 14 avril, la « rendra pour jamais à sa famille et mettra une nouvelle barrière entre l'île d'Elbe et Parme. Depuis quelques jours je suis occupé à fortifier les espérances dans le cœur de l'Impératrice et à combattre le retour d'une niaiserie sentimentale, à délier les neuds d'une conjugalité expirée. »

Peu à peu Marie-Louise se détache ainsi de Napoléon. Elle pense qu'il l'a toujours tenue dans sa dépendance et que, lorsqu'elle voyageait, il lui traçait un itinéraire dont elle ne pouvait s'écarter; elle prend goût à sa nouvelle vie libre, exempte d'étiquette et de cérémonial; elle est heureuse d'avoir secoué le joug, heureuse d'aller se promener quand elle veut et autant qu'elle veut, de galoper sans souci sur les grandes routes, de dessiner et de peindre à sa fantaisie, de faire à son gré trois ou quatre toilettes par jour.

Aussi, à Aix, sous les yeux du public, elle s'amuse ; elle assiste aux bals, aux fêtes ; « Marie-Louise, dit alors madame de Brignole, a pris son parti tout de bon, et elle ne partage pas les folles idées de régence dont on parle. »

La cour de Vienne lui avait donné un surveillant, le général comte Adam-Adalbert de Neipperg : si elle voulait rejoindre son mari, Neipperg devait l'en empêcher, devait d'abord lui faire des représentations, puis lui déclarer que l'empereur François lui défendait absolument d'aller à l'île d'Elbe.

Neipperg fit mieux. Il séduisit Marie-Louise. Non que la cour de Vienne ait commandé au général « de plaire à cette femme et d'être son amant ». Mais l'Impératrice ne put résister à l'irrésistible Neipperg. Si un coup de sabre l'avait

rendu borgne, un habile bandeau dissimulait sa blessure. Il avait les cheveux blonds et bouclés, la taille élégante, la voix douce, insinuante ; il chantait avec art et causait avec esprit ; tout en lui annonçait qu'il n'aimerait pas Marie-Louise bourgeoisement, paternellement, comme Napoléon l'aimait : galant, aimable, ardent, il romantisait, dramatisait sa passion.

Elle ne partit d'Aix que pour se donner à Neipperg. Au milieu de juillet, elle fait en sa compagnie une excursion de huit jours dans l'Oberland bernois, et elle a soin de n'emmener avec elle aucun Français. Au retour, elle passe la nuit du 25 au 26 septembre à l'auberge du *Soleil d'or*, au pied du Righi dont elle projette l'ascension pour le lendemain. Mais son secrétaire Méneval remarque que le valet de pied qui couchait toujours en travers de la porte de l'Impératrice, a reçu l'ordre de coucher au rez-de-chaussée et lorsqu'il déplie machinalement une carte de la Suisse que madame de Brignole, avant de la donner à Neipperg, a posée sur une table, il en fait tomber un billet de Marie-Louise au général.

Rentrée à Vienne, l'Impératrice promit de ne plus entretenir aucune correspondancee avec Napoléon sans l'assentiment paternel et de remettre à l'empereur François les lettres qu'elle recevrait de son mari. Tout le monde la trouvait « plus raisonnable ». Elle ne prononçait plus le nom de Napoléon ; elle ne semblait plus se soucier de lui ; « tout son cœur, disait la comtesse Colloredo-Crenneville, le 23 octobre, revient à son père et à sa famille ; le choix du général Neipperg a été heureux ! »

A la fin de novembre, on parle même d'une « séparation formelle », et certaines gazettes annoncent un prochain et « grand divorce ».

« Elle fait mine d'aimer Neipperg, disait la fille du gouverneur de Schœnbrunn, pour pouvoir donner à Napoléon des nouvelles du Congrès », et ce mot est colporté, commenté. Mais il prouvait que Marie-Louise paraissait éprise de Neipperg, et un espion de la police viennoise remarquait : « Il me semble, à moi ainsi qu'à bien d'autres, que la vraie histoire avec Neipperg n'est plus un secret. »

Rien, en effet, ne peut plus arracher Marie-Louise à Neipperg, et dans les salons de Vienne on murmure que le général a

conquis sur elle un tel ascendant qu'elle n'ose faire aucune démarche sans le consulter.

Lorsqu'elle apprend le 8 mars la fuite de Napoléon, elle pleure si fort qu'on l'entend jusque dans l'antichambre. « Je suis bien fâchée, écrit-elle, contre la personne qui expose ainsi le sort futur de mon fils et le mien ; tout ce que je désire, c'est la tranquillité et le repos, et celui de tout le monde. »

Elle proteste qu'elle « n'est pour rien » dans cet événement. Le 12 mars, elle écrit à Metternich, lui recommande de nouveau ses intérêts et ceux de son fils, l'assure qu'elle ne prend et ne prendra jamais la moindre part aux projets et entreprises de Napoléon. Le surlendemain, ses voitures ne portent plus les aigles et armoiries de l'Empire français, et ses gens échangent la livrée aux couleurs de Napoléon contre la livrée de la cour d'Autriche. Son fils n'est plus l'élève de madame de Montesquiou qui se voit remplacée par la comtesse de Mittrowsky, veuve d'un feld-maréchal lieutenant, et elle renonce pour lui à la succession du duché de Parme : il n'aura plus que les fiefs de l'archiduc Ferdinand de Bohême. « Toutes les princesses autrichiennes, dit-elle à Méneval, sont un instrument dans les mains du chef de la maison, et, comme elles, je me soumets absolument à mon père, au tuteur de mon fils. »

Au mois d'avril, elle jure au tsar Alexandre qu'elle ne veut pas, à quelque prix que ce soit, retourner en France, qu'elle aimerait mieux vivre dans un couvent que de rejoindre Napoléon, et elle fait cet aveu à la comtesse Mittrowsky : « Je n'ai jamais aimé Napoléon, je n'ai aimé que sa grandeur, que l'éclat de son trône, et je suis si indignée contre lui que j'ai fait un vœu d'aller faire un pèlerinage à Mariazell si l'on se saisit de sa personne. »

Un jour du mois de mai, elle fond en larmes lorsqu'elle apprend que Neipperg, son Neipperg, comme dit la société viennoise, a commis des fautes dans la campagne d'Italie et reçu du général en chef Frimont une très grave réprimande,

Elle vécut à Parme avec lui et jamais, assurait-elle, elle ne fut plus heureuse : la vie paisible et monotone lui convenait parfaitement ; depuis qu'elle était au monde, elle ne souhaitait pas d'autre existence ; le passé ne lui semblait qu'un mauvais rêve.

Le vaincu, l'exilé de 1814, ne revit donc pas sa femme et son fils. Il s'affigeait à l'île d'Elbe de ne pas les avoir avec lui. Quel regard il jetait sur le colonel Vincent lui racontant que le petit roi de Rome refusait obstinément de quitter les Tuileries ! Ses yeux, rapporte Vincent, semblaient dire : « Je le ramènerai, mon fils, dans ce palais où il voulait rester ! »

Il se plaignit. Il écrivit que personne n'avait de droits sur l'Impératrice et sur son fils. « Il est inhumain, s'écriait-il devant Campbell, de garder ma femme loin de moi. Elle m'avait promis de m'écrire tous les jours et je n'ai pas reçu une seule de ses lettres. Mon fils m'est enlevé comme ces enfants que les conquérants de jadis emmenaient pour parer leurs trophées. L'empereur d'Autriche devrait pourtant se souvenir comment j'agissais envers lui quand il était absolument en mon pouvoir. Je suis entré deux fois à Vienne en vainqueur avant mon mariage avec Marie-Louise. Ah ! ce mariage ! Il m'a été très funeste ; j'aurais bien mieux fait d'épouser une princesse russe, et je le pouvais sans la différence de religions ! »

Pour revoir et ravoir Marie-Louise, il usa de ruse. L'intérêt politique ne commandait-il pas qu'elle fût avec lui? Marie-Louise à ses côtés ne faisait-elle pas croire à l'alliance autrichienne?

Le 20 août, pendant qu'elle est à Aix, il lui envoie un capitaine de sa garde, Hurault de Sorbée, marié à une lectrice de l'Impératrice, à une de ses femmes rouges, mademoiselle Katzener. L'officier doit non seulement informer Marie-Louise que l'Empereur l'attend dans le courant de septembre ; il a ordre de se rendre partout où elle sera et, malgré la surveillance dont elle est l'objet, de l'emmener à l'île d'Elbe.

Hurault conçut un plan hardi. Il avait quitté le service de l'île d'Elbe et, pour rester avec sa femme, accepté dans la maison de Marie-Louise l'emploi de fourrier du palais. Par suite, il accompagnerait l'Impératrice lorsqu'elle quitterait Aix pour aller en Suisse et de là à Vienne. Ne pouvait-il, si elle y consentait, la faire passer pour madame Hurault et la conduire rapidement, secrètement, de Genève à Gênes et de là à Porto-Ferrajo?

Or, il lui fallait un passeport, et il n'obtiendrait cette pièce que du général Songeon qui résidait à Chambéry. Le 31 août

Hurault et sa femme se présentaient au général. Il refusa le passeport. Hurault lui remit une recommandation signée de Neipperg qui n'avait rien deviné du but de son voyage, et madame Hurault pria, supplia, pleura, eut même une pâmoison. Songeon demeura inflexible : il avait autrefois connu le capitaine Hurault et le regardait comme un homme à la tête chaude et au caractère entreprenant ; il déclara que Hurault irait à Paris solliciter son passeport et il avisa non seulement son chef hiérarchique, le général Marchand qui commandait à Grenoble, et le préfet de la Haute-Savoie, mais le ministre de la guerre et le directeur de la police générale. Hurault dut se rendre à Paris, il vit par deux fois le directeur de la police générale, et l'Impératrice n'était plus à Aix lorsqu'il reçut son passeport.

Mais, s'il l'avait eu à temps, aurait-il emmené Marie-Louise? Elle est, disait Méneval, bien peu disposée à le suivre. Au même moment n'écrivait-elle pas à madame de Montebello qu'elle n'avait aucune envie de faire une pareille escapade et qu'elle trouvait cela « un peu fort »? Était-elle femme à prendre le parti que la vieille reine Caroline de Naples lui avait conseillé : « Vous êtes mariée pour la vie, et, si l'on vous enferme, votre devoir est de vous échapper en attachant à votre fenêtre les draps de votre lit »? Lorsque Napoléon lui représentait qu'elle pouvait prendre les eaux de Toscane au lieu de prendre les eaux d'Aix, n'avait-elle pas objecté que la volonté de l'Empereur ne s'accordait pas avec les intentions de son père? N'avait-elle pas gagné à sa cause le médecin Corvisart — ce Corvisart que Napoléon, hélas! félicitait de sa conduite noble et de son caractère — et Corvisart n'avait-il pas sérieusement affirmé que Marie-Louise ne saurait, ainsi que le roi de Rome, vivre sous le climat de l'île d'Elbe, qu'elle devait prendre les eaux d'Aix, et non celles de Toscane?

L'insuccès de la mission de Hurault ne rebuta pas Napoléon. Il compte encore que Marie-Louise viendra à l'île d'Elbe et il s'efforce de lui ôter tout motif, tout prétexte de jalousie.

Lorsqu'il sait la mort de Joséphine, il ne prend pas le deuil.

Quand madame Walewska aborde le 1er septembre à l'île

d'Elbe pour obtenir de lui que Murat ne séquestre pas le majorat du jeune Alexandre Walewski, il use de précautions extrêmes afin que le monde et Marie-Louise ignorent cette démarche. Mais que peuvent les souverains mêmes contre la curiosité et la malignité des hommes? La visite de madame Walewska ne restera pas inconnue ; on saura partout qu'une femme est venue avec un enfant voir Napoléon à Marciana ; les uns diront que c'est Marie-Louise avec son fils, les autres, que c'est une comtesse polonaise, et le 3 octobre, Beugnot, le mieux informé de tous, puisqu'il dirige la police, prononcera le nom de madame Walewska !

Pourtant, Napoléon ne perdit ni courage ni espoir. Il savait qu'un général autrichien accompagnait Marie-Louise, mais il ne soupçonnait pas que Neipperg fût son amant. Tout au plus craignait-il qu'elle ne fît prononcer le divorce afin d'épouser le roi de Prusse qui, disait-on, soupirait pour elle. Le 29 novembre, à Florence, un agent de Napoléon, Colonna, se présentait au ministre Fossombroni. Il lui demandait si les journaux de Gênes et de Milan avaient raison d'annoncer que Marie-Louise allait épouser Frédéric-Guillaume III. La réponse de Fossombroni fut rassurante, et l'Empereur, croyant ce qu'il désirait, s'imaginait volontiers que, lorsqu'il serait monté sur le trône, il reverrait l'impératrice et son fils.

Au commencement de l' « interrègne », il envoya donc message sur message à Marie-Louise et, dans les derniers jours de mars, il la pria de se rendre à Strasbourg vers le 15 avril.

L'Impératrice garda le silence, et, au lieu d'elle ou d'une lettre d'elle, vint une lettre de Méneval. Marie-Louise, disait Méneval, n'envisageait son retour qu'avec terreur, et depuis six mois tous les moyens étaient employés pour l'éloigner de l'Empereur !

A la fin d'avril, autre lettre de Méneval. Elle était adressée à Lavallette. Il ne fallait plus, écrivait Méneval, compter sur l'Impératrice ; elle ne cachait pas sa haine pour l'Empereur et elle approuvait toutes les mesures prises contre lui ; on ne devait plus penser à une « réunion », et lui, Méneval, ne pouvait refouler son indignation ; Marie-Louise s'était livrée à Neipperg qui était maître de son esprit et de sa personne ; elle ne dissimulait plus le goût qu'elle avait pour lui. Lavallette

communiqua la lettre à Napoléon. Était-elle de Méneval? Il ne l'avait pas signée et il avait déguisé son écriture. Caulaincourt affirma que la lettre était de Méneval et il ajouta que les détails qu'elle contenait étaient vrais.

Quelques jours plus tard, Méneval arrivait de Vienne et, dans les jardins de l'Élysée, il confirmait à l'Empereur la triste vérité.

III

BOURBONS ET CONGRÈS

Napoléon disait plus tard que, s'il avait eu de l'argent, il aurait à l'île d'Elbe mené la vie la plus belle et la plus heureuse, la vie de château; il aurait, dans un palais construit exprès, reçu les grands savants et les plus célèbres artistes de l'Europe.

Mais il n'avait pas d'argent.

Le traité du 11 avril lui conservait le titre d'empereur et lui concédait l'île d'Elbe en toute souveraineté et propriété. C'est pourquoi les décrets commençaient ainsi : « Napoléon, empereur et souverain de l'île d'Elbe... » Un revenu de deux millions sur le grand livre de France lui était assigné et Talleyrand avait signé le traité au nom de Louis XVIII.

Or l'Empereur attendit vainement les deux millions, les millions de Paris, comme il disait. Lorsqu'il fit demander par Bertrand au ministre des Affaires étrangères le paiement du semestre échu, Talleyrand ne répondit pas. Dès le mois d'avril, dans le trajet de Fontainebleau à Fréjus, les commissaires des alliés, Koller et Chouvalov, ne prévoyaient-ils pas que les Bourbons feraient des difficultés pour exécuter le traité et que Napoléon serait fort embarrassé?

Le tsar fut averti. Il était alors mécontent de la France, et, le 13 février, il dit brusquement à Talleyrand : « Pourquoi n'exécutez-vous pas le traité du 11 avril? — Absent de Paris depuis cinq mois, répondit Talleyrand, j'ignore ce qui a été

fait à cet égard. — Le traité, répliqua le tsar, n'est pas exécuté et nous devons en réclamer l'exécution. C'est pour nous une affaire d'honneur. Nous ne pouvons, d'aucune façon, nous en départir. — Sire, remarqua Talleyrand, dans l'état actuel de l'Italie il est dangereux de fournir des ressources à ceux que nous savons disposés à former des intrigues. »

L'empereur d'Autriche se joignit au tsar. Lorsque Pauline Borghèse faisait demander à Metternich par un voyageur si la France paierait à la famille Bonaparte les sommes stipulées par la convention de Fontainebleau, le ministre répondit affirmativement. « Soyez sûr, disait Alexandre à Talleyrand, que l'empereur François est blessé que vous n'ayez pas exécuté le traité. »

Mais Louis XVIII et Talleyrand ne cherchaient qu'à gagner du temps. Ils comptaient sur une imprudence, sur un éclat de Napoléon, et ils pensaient que moins il aurait d'argent, moins il serait dangereux.

Talleyrand eut même l'idée de faire payer par la Grande-Bretagne les deux millions promis à l'Empereur. Puisque les dédommagements pécuniaires coûtaient si peu à la riche Angleterre, ne pouvait-elle prendre à sa charge la pension du souverain de l'île d'Elbe? En revanche, la France consentirait à l'abolition de la traite des nègres.

L'idée parut bonne à Louis XVIII. Il s'entendit le 27 février avec Castlereagh qui revenait de Vienne et rentrait en Angleterre. Mais il ne parla pas de la traite des noirs, et, Castlereagh pria simplement Louis XVIII d'exécuter le traité de Fontainebleau.

Bertrand n'avait donc pas tort de se plaindre à Campbell : « Notre budget de la guerre et de la marine, disait-il, s'élève à un million et les contributions de l'île ne dépassent pas quatre cent mille francs. » Là-dessus le colonel écrivit à Londres que Napoléon resterait tranquille s'il recevait sa rente, mais que, poussé par la pauvreté, il se porterait peut-être à quelque entreprise extraordinaire.

L'entreprise eut lieu, et lorsque Alexandre l'apprit : « Ma foi, s'écriait-il, Napoléon a raison. Pourquoi veut-on qu'il tienne sa parole puisqu'on ne la tient pas envers lui? On ne le paie pas ! »

Les alliés n'avaient pas, sans de sérieuses appréhensions, donné l'île d'Elbe à Napoléon.

Dès le 7 avril, trois membres du gouvernement provisoire de France, Talleyrand, Dalberg et Jaucourt, remarquaient que « le point de l'île d'Elbe amenait des discussions » et que « la situation morale de l'Italie ne paraissait pas admettre cet établissement ».

Quelques personnes craignaient déjà que Napoléon n'eût un jour l'idée de quitter son nouveau royaume et « d'arriver à Paris comme un trait ».

Le 12 avril, l'empereur d'Autriche souhaitait que son terrible gendre fût « envoyé bien loin », et Napoléon à l'île d'Elbe lui semblait trop près de la France et de l'Europe.

Un diplomate anglais, le frère de Castlereagh, Sir Charles Stewart, qui représentait son pays au Congrès de Vienne, disait qu'un pareil arrangement était un réel malheur; que, de cet endroit, Napoléon pourrait troubler encore le repos du monde; que les coalisés devaient lui chercher une retraite moins dangereuse.

Sydney Smith montrait à un ami la carte de l'Europe et le priait de mesurer l'espace entre l'île d'Elbe et la Provence : « Qu'est-ce que cette distance pour l'homme qui parcourait l'Europe à si grandes et formidables enjambées? Il peut en quelques heures se retrouver au milieu de ses bataillons ! »

Une femme d'esprit assurait que Bonaparte à l'île d'Elbe était comme une épée suspendue sur le trône des Bourbons et que le placer à trente lieues de ses anciens soldats et comme en leur présence, c'était commettre la plus grande faute.

Aussi de mortels ennemis de Napoléon conçurent-ils le dessein de l'enlever par un coup de main et de le faire disparaître à jamais.

Le 10 décembre, un ardent royaliste écrivait de Genève au marquis de Loménie qu'Adrien de Montmorency devait engager le roi d'Espagne — qui n'avait pas signé le traité de Fontainebleau — à envoyer une flottille qui saisirait le « fripon » et le conduirait à Madrid où justice lui serait faite : parti sûr, parti plus expéditif que toutes les délibérations du Congrès !

Quelques semaines auparavant, le consul de France à

Livourne, l'ancien adjudant commandant Mariotti, dressait un plan semblable. C'était un homme déterminé, exempt de scrupules, habile à choisir ses espions, cachant sous sa rondeur militaire la finesse d'un Corse. Le 28 septembre, il proposait à Talleyrand de faire enlever Napoléon. L'Empereur prenait de grandes précautions, changeait souvent de domicile, et il était fort malaisé de rien tenter contre lui. Mais on essaierait de gagner à prix d'or le lieutenant Taillade qui commandait l'*Inconstant* et vivait dans la gêne. Lorsque Napoléon allait à l'île de la Pianosa, il couchait à bord du brick : Taillade, au lieu de le mener à la Pianosa, le conduirait à l'île Sainte-Marguerite. L'idée était ingénieuse ; elle ne put s'exécuter : Taillade ne se laissa pas séduire, et peut-être ne fut-il l'objet d'aucune séduction.

Les Barbaresques ne seraient-ils pas plus heureux? Plus d'un envoyé royaliste croyait alors qu'ils enlèveraient ce maudit Bonaparte pour lui ravir son argent. Le bruit courut au mois d'août qu'ils avaient assailli l'île d'Elbe, que Bonaparte les avait repoussés, mais qu'ils reviendraient à la charge et, cette fois, pour réussir. En réalité, l'*Inconstant* avait pris sous sa sauvegarde un convoi napolitain chassé par les pirates et, loin d'attaquer Napoléon, les Barbaresques subissaient son prestige.

Un chébec de Tunis vint un jour mouiller dans la rade de Longone et, après avoir hissé le drapeau elbois qu'il honora de trois salves d'artillerie et de trois hourras, le capitaine, accompagné de deux renégats, ses interprètes, se rendit à l'intendance sanitaire. Il souhaitait de voir celui qu'il nommait le dieu de la terre. Napoléon, averti, passa sur le port et salua de la main le capitaine qui se prosternait en croisant les bras sur sa poitrine. Pons avait été chargé de s'entretenir avec l'étranger. « Que pensez-vous de l'Empereur ? lui dit-il, — Ses yeux, répondit l'homme, reflètent comme un cristal. » Il ajouta qu'il serait toujours l'ami de l'Empereur et qu'il ne comprenait pas pourquoi les Français s'étaient séparés de leur dieu. « Le peuple français, répliqua Pons, aime encore l'Empereur. — Ce ne sont pas les petits qui trahissent, remarqua le reïs, ce sont les grands. »

A la suite de cet événement, Napoléon fut convaincu qu'il

ne serait pas troublé par la piraterie africaine. « Voilà, dit-il à Pons, une épine de moins dans le pied, et, pour nous, c'est quelque chose. » Les Barbaresques, assurait-il, avaient pris pour la bannière elboise une affection protectrice ; ils la respectaient, lui témoignaient chaque fois qu'ils la rencontraient leur bonne amitié... Et les royalistes, outrés, prétendirent qu'il voulait se servir des navires tunisiens pour venir débarquer en Provence !

Puisque l'enlèvement était impossible, le Congrès ne pouvait-il, de sa propre autorité, déporter Napoléon dans une contrée lointaine? Le Congrès y pensa, et nombre de diplomates l'encouragérent, le poussèrent à prononcer cette déportation.

Beugnot souhaitait le 1er juillet que les puissances, comprenant leur intérêt, missent entre l'Europe et Napoléon la barrière de l'Océan, et les puissances semblèrent comprendre leur intérêt. « Le Congrès, écrit Beugnot le 24 septembre, menace fort Bonaparte et jusque dans son île. »

Les principaux membres du ministère français, Dupont, ministre de la guerre, Montesquiou, ministre de l'intérieur, Talleyrand qui représentait Louis XVIII à Vienne, Jaucourt qui faisait à Paris l'intérim de Talleyrand, étaient d'avis d'envoyer Napoléon sous une autre latitude.

Dupont marquait le 8 octobre à Talleyrand que, si la guerre éclatait de nouveau, Napoléon pourrait à l'île d'Elbe réunir des déserteurs italiens et même français et « agiter quelques points du continent ».

Le 13 octobre, Talleyrand mandait de Vienne à Louis XVIII que les puissances montraient l'intention d'éloigner Bonaparte de l'île d'Elbe et qu'il avait proposé de le mettre dans une des Açores, à cinq cents lieues d'aucune terre. Castlereagh, disait Talleyrand, croyait que les Portugais, qui possédaient les Açores, se prêteraient à cet arrangement et qu'il n'y aurait à régler que la question d'argent. Louis XVIII répondit à son ministre que l'idée était excellente et qu'il dépasserait la stipulation du 11 avril, c'est-à-dire qu'il donnerait aux Portugais plus de deux millions, si l'une des Açores devenait la prison de Bonaparte.

Plusieurs semaines s'écoulèrent, et le 7 décembre, Talleyrand assurait que son opinion « fructifiait ».

Montesquiou et Jaucourt, ses deux collègues, étaient entièrement dans ses vues. Eux aussi pensaient qu'il fallait reléguer Bonaparte ailleurs qu'à l'île d'Elbe. Un des plus fervents bourbonnistes, l'entreprenant et audacieux Hyde de Neuville, était leur émissaire et agent.

Déjà, dans un mémoire du 21 septembre, Hyde avait demandé que le souverain de l'île d'Elbe fût envoyé soit aux États-Unis, soit plutôt dans l'Amérique du Sud ; aux États-Unis l'Empereur jouirait paisiblement de sa renommée ; dans l'Amérique du Sud, il se taillerait un empire. En tout cas, disait Hyde, le Congrès devait — et pouvait facilement — exercer sur l'île d'Elbe la plus rigoureuse surveillance : il n'avait qu'à déclarer que l'Europe voulait en finir avec le brigandage des États barbaresques ; la France, faisant la chasse aux pirates, empêcherait par ses croisières l'évasion de Bonaparte.

Ce mémoire valut à son auteur une mission en Italie. Hyde se rendit à Turin, à Florence, à Livourne. Il représenta, selon ses instructions, au roi de Sardaigne et à l'archiduc Ferdinand d'Autriche l'avantage qu'ils avaient l'un et l'autre à s'unir au roi de France pour réprimer les Barbaresques. Il vit à Livourne Campbell et Mariotti. Il tenta même de s'aboucher à Piombino avec le général Bertrand et lui écrivit — à la fin d'octobre — que le Congrès fixerait bientôt à Napoléon une nouvelle résidence, que l'« illustre exilé » ne trouverait qu'aux États-Unis un asile digne de lui. La lettre de Hyde à Bertrand demeura sans réponse. Il conclut de ce silence que Napoléon craignait d'exciter le soupçon et, lorsqu'il revint à Paris, il déclara, comme auparavant, qu'il fallait « éloigner Bonaparte de l'Italie ».

Au Congrès, la plupart des diplomates pensaient de même. Durant le mois de novembre, on ne parlait à Vienne que de la déportation du souverain de l'île d'Elbe.

Le 7, le roi de Bavière disait que Napoléon allait être conduit à Sainte-Hélène. « Au moment où je parle, ajoutait-il, la chose doit être faite, et, pour mon compte, j'en suis charmé;

je n'étais pas tranquille tant que je savais ce diable d'homme si près du continent. »

Le 17, Vallaise, ministre des affaires étrangères du roi de Sardaigne, insinuait à Metternich qu'il faudrait « éloigner » Napoléon et donner Gênes au Piémont ; que Gênes, indépendante, serait toujours en correspondance avec l'île d'Elbe; qu'une fois les Gênois devenus Sardes et Napoléon ôté de Porto-Ferrajo, la paix régnerait dans l'Italie.

Le 25, Saint-Marsan, l'ambassadeur de Sardaigne, répondait à Vallaise que le Congrès, ne voulant pas de guerre, laisserait Murat sur le trône de Naples, mais « éloignerait » Napoléon.

A la fin de novembre on racontait dans les salons de Vienne que Murat faisait de dangereux préparatifs de guerre, qu'il s'entendait avec son beau-frère, qu'on ne pouvait laisser Napoléon à l'île d'Elbe, que les Anglais devraient le transporter, le transférer, *transportiren, transferiren,* dans une autre île.

Partout couraient ces bruits de déportation. Ils se répétaient à Paris.

Déjà le 26 septembre on avait dit dans Paris que Napoléon n'était plus à l'île d'Elbe et que les Anglais l'avaient interné à Naples. Du 13 au 19 novembre on assurait à la Bourse et on lisait dans la plupart des journaux de la capitale que les alliés, cédant aux vœux de la France comme aux intérêts de l'Europe, avaient résolu de confiner Napoléon dans une île de l'océan Pacifique, sans doute à Sainte-Hélène, et que cette résolution contribuerait grandement à rétablir le calme et la paix.

Mêmes rumeurs en décembre, en janvier, en février.

Le ministre d'Espagne, Pizarro, annonçait de Berlin le 10 décembre au duc de San Carlos que le Congrès déciderait bientôt d'annuler l'inconcevable convention du 11 avril et de déporter Napoléon hors d'Europe.

Trois jours plus tard, le 13 décembre, de Vienne, Gentz mandait que le projet de déposer l'Empereur semblait tombé dans l'oubli, mais que certaines puissances ne l'avaient pas abandonné et qu'elles assigneraient prochainement à Napoléon une autre demeure.

Le 17 décembre, le marquis d'Osmond, notre ambassadeur à Turin, rapportait que, selon le bruit public, Bonaparte avait été « enlevé » et conduit de l'île d'Elbe à Vienne.

Le 20 et le 22 janvier, Adye, le capitaine de la *Perdrix*, écrivait de Porto-Ferrajo, qu'il attendait avec une inquiète impatience la décision du Congrès, que les Bertrand étaient encore plus anxieux que lui, qu'ils craignaient de quitter l'île d'Elbe pour suivre leur maître en un pays lointain où ils vivraient séparés pour toujours de leurs parents et de leurs amis.

Le 27 janvier et le 6 février, Blacas, le favori de Louis XVIII, dans deux entretiens avec le baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche, représentait les périls qu'entraînait le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe.

A Pétersbourg, au mois de février, Joseph de Maistre jugeait que la « transportation » de Napoléon devenait absolument nécessaire, que c'est un homme qu'il « fallait anéantir moralement ». Pourquoi l'île d'Elbe, avait-il dit, et pourquoi pas Botany-Bay « qui est sensiblement plus grand et plus commode ? »

A Vienne, pendant toute la durée du Congrès, Pozzo di Borgo annonçait qu'un grand malheur arriverait si Napoléon n'était au plus vite envoyé dans une contrée moins dangereuse que l'île d'Elbe, et il élevait si haut la voix que, lorsque l'Empereur s'échappa, Metternich déclara que les indiscrètes paroles de Pozzo et ses violentes propositions avaient poussé Napoléon aux dernières extrémités. Pour se défendre, Pozzo dut répliquer que le mal ne pouvait s'éviter, qu'il serait advenu tôt ou tard, et que mieux valait qu'il advînt maintenant parce qu'il était plus facile d'y remédier.

A Londres, comme à Paris, ne convenait-on pas que, si Napoléon regimbait, l'opération serait confiée à Sidney-Smith qui se faisait fort d'enlever le personnage et de le conduire en lieu sûr?

Napoléon savait que le Congrès projetait de l'envoyer dans une île de l'Océan, soit aux Açores, soit à Sainte-Lucie, soit à Sainte-Hélène, à cette Sainte-Hélène qu'il avait dans sa jeunesse qualifiée de petite île, à cette Sainte-Hélène que

Montgaillard, en 1805, lui conseillait de prendre pour ôter aux escadres anglaises un utile refuge. Il savait tout cela et par les journaux, et par la lettre d'Hyde de Neuville à Bertrand, et par deux Anglais qui vinrent exprès de Vienne à l'île d'Elbe, et par un officier étranger, attaché jadis à sa personne et qui se rendit à Porto-Ferrajo pour lui révéler ce qui se tramait contre lui, et par de discrets avis du prince Eugène. « Il avait, a écrit Davout, un correspondant qui puisait ses informations à bonne source et lui donnait connaissance des plus récentes délibérations du Congrès. »

Il éclata d'abord, et il déclara publiquement que, si les alliés voulaient lui mettre la main au collet, il ne se laisserait pas faire. « Ils veulent me déporter ! Qu'ils essaient ! Je leur ferai payer cher leur tentative. J'ai des vivres pour six mois, des canons, des hommes pour me défendre. On aura le spectacle d'une longue et belle résistance à la plus odieuse des violations. Mais je ne crois pas que l'Europe ait envie de se déshonorer en s'armant contre un seul homme qui ne veut pas et qui ne peut pas lui faire de mal. On m'a garanti la souveraineté de l'île d'Elbe par un traité solennel ; je suis ici chez moi et tant que je n'irai pas chercher querelle à mes voisins, on n'a pas le droit de m'inquiéter. »

Durant plusieurs jours, l'île parut être en état de guerre, Les ouvriers des arsenaux réparèrent les affûts et fabriquèrent des caissons. Les artilleurs firent les exercices et la manœuvre du canon. Les forts furent armés et les civils ne purent y entrer. On paya et rasa des maisons trop voisines des remparts. On vendit les pièces et les boulets hors d'usage. On acquit deux bâtiments chargés de blé qui venaient de Civita-Vecchia. Dans les premiers jours de février, le trésorier Peyrusse eut ordre de s'établir au fort de l'Étoile et secrétement, par précaution, il s'approvisionna de farine, de pommes de terre, de bœuf salé et de vivres.

Mais Napoléon n'ignorait pas qu'il devrait bon gré mal gré se soumettre aux conditions du Congrès. La place de Porto-Ferrajo était-elle, comme on disait orgueilleusement, un petit Gibraltar ? Les habitants se défendraient-ils ? La garnison tiendrait-elle contre un bombardement ? Les soldats de la garde n'avouaient-ils pas qu'on n'aurait nulle peine à saisir

Napoléon et à l'emmener? « Toute résistance serait vaine, reconnaissait Napoléon dans une conversation avec Campbell, et je n'aurais qu'à chercher la mort, qu'à tomber les armes à la main. Je me résigne donc à tout, j'irai à Sainte-Hélène ; qu'on me frappe ; voilà ma poitrine . »

Mais, depuis lors, sa santé s'altéra; il eut souvent des accès de mauvaise humeur ; sa parole devint plus brève, plus saccadée, plus tranchante.

Il craignait moins la déportation que l'assassinat.

Les Bourbons et leurs séides ne se contentaient pas de souhaiter sa mort et de dire, comme le duc de Fitz-James, qu'ils ne seraient tranquilles que lorsqu'ils verraient à Bonaparte vingt pieds de terre par-dessus la tête. Un contemporain assure que les artisans de la déchéance et les brouillons avaient formé le projet d'assassiner l'Empereur, qu'ils tenaient déjà le meurtrier prêt, mais qu'ils voulaient avoir l'agrément du roi, que Blacas refusa de leur servir d'intermédiaire, qu'un d'eux réussit pourtant à faire la proposition au roi qui la rejeta, non sans indignation. « Ne pensons, avait dit Louis XVIII, qu'à négocier son enlèvement ; mais je défends qu'on me parle de nouveau d'un assassinat ; ce serait justifier toutes les calomnies dont nous avons été l'objet. » Mais les meneurs persistèrent dans leur résolution. N'avaient-ils pas au mois d'avril chargé Maubreuil de les débarrasser de l'Empereur?

Un homme, qui se proclamait solidement et extrêmement dévoué au roi, avait reçu du comte d'Artois une mission importante, la mission, comme il s'exprime, d'assurer à l'Europe la paix et aux Bourbons la tranquillité. Cet homme, c'était le colonel comte Chauvigny de Blot.

Simple lieutenant, il avait jadis à la Constituante fait appeler Charles de Lameth par un huissier pour le provoquer. « Je veux, lui avait-il dit, me battre avec un député marquant, le tuer ou qu'il me tue ; Mirabeau ne se bat pas ; c'est vous que j'ai choisi. » Les militaires de l'assemblée décidèrent que le duel aurait lieu après la session ; il eut lieu à Londres, et Lameth reçut un coup d'épée.

Depuis, Blot avait eu des aventures. Il fut sous l'Empire proviseur de lycée et inspecteur d'académie ! En 1814, il se

fit adjoindre au lieutenant général Milet-Mureau, commissaire extraordinaire du roi en Corse. Mais, rapporte Napoléon, si Milet-Mureau était un brave homme, Blot était un misérable, un chouan couvert de crimes. Au mois de juin, il demandait au comte d'Artois le gouvernement de l'île. En revanche, il s'engageait à supprimer Bonaparte : « Pour le bien du monde, disait-il, il faut que ce fléau de l'humanité, ce monstre, n'existe plus. » Il se croyait sûr de deux officiers corses qui auraient nourri des intelligences avec leurs camarades restés à l'île d'Elbe et avec des gendarmes mêmes de Bonaparte. En usant de discrétion, de prudence et d'adresse, grâce à quelques sacrifices et surtout à des promesses d'avancement, il comptait venir à bout de son « grand dessein ».

Les Bourbons promurent Blot maréchal de camp et commandant de l'École militaire de la Flèche, mais non gouverneur de la Corse. Il ne leur parut pas sans doute, malgré ses assurances et ses avances, assez énergique et assez capable.

Le gouverneur de la Corse fut Louis Guérin, chevalier de Bruslart, maréchal de camp depuis 1801, ancien chef de chouans, compagnon et ami de Frotté, homme brusque, rude, et toutefois intelligent et fin. On a dit qu'il avait pour instruction d'exécuter le plan ourdi par Blot et de délivrer les Bourbons de celui qu'il nommait « le voisin ». Les preuves manquent.

Si un aide de camp de Bruslart, Pivet de Boessulan, vint à Porto-Ferrajo, il y fut jeté par la tempête au retour d'un voyage à Livourne, et Lanet, autre aide de camp, affirme que Bruslart, apprenant que les Elbois lui reprochaient de vouloir assassiner ou empoisonner Napoléon, fut vivement affligé de cette accusation. Napoléon lui-même raconte que le mauvais temps avait obligé Boessulan de relâcher à l'île d'Elbe et d'y demeurer quelques jours ; que le pauvre chouan voyait chaque matin la garde défiler à la parade aux airs de *la Marseillaise* et de *Veillons au salut de l'Empire*; qu'il s'écriait avec douleur que Porto-Ferrajo était une ville terrible où tout rappelait 1793; que, lorsqu'on le rembarqua, il jura de ne plus revenir.

En outre, si Bruslart fut sous le Consulat un des membres les plus actifs et les plus résolus du royalisme militant, il

n'était pas de ceux qui recourent à l'emploi d'une machine infernale, et, de Paris où il se cachait, il écrivit à Bonaparte, avec autant de franchise que d'imprudence, qu'il n'avait pris aucune part à l'attentat de Saint-Réjant, qu'il attaquerait le premier consul de vive force au milieu de son escorte durant le trajet de Paris à la Malmaison et que, s'il ne pouvait l'enlever, il le tuerait dans le combat.

Mais nous savons qu'en 1814, lorsqu'il prit congé de la famille royale, le duc de Berry lui dit : « Ne trouverez-vous pas le moyen de *lui* faire donner le coup de pouce? »

Quoi qu'il en soit, le vie de Napoléon fut alors menacée par les royalistes.

Le ministre toscan Fossombroni l'avertit du danger. « Priez l'Empereur, disait Fossombroni à Pons, de bien se tenir sur ses gardes ; votre devoir à vous autres est de veiller sur lui, car on veut le tuer. »

Sûrement, il y eut, comme s'expriment dans leur rapport d'avril les présidents du Conseil d'État, plusieurs assassins isolés qui tentèrent de gagner par le meurtre de Napoléon un salaire promis.

Un Corse, nommé Pompeio, fut soupçonné; on l'arrêta et on se contenta de le renvoyer.

Un autre Corse, Thomas Ubaldi, manqua d'assassiner Napoléon, et le bruit courut qu'il était payé par Bruslart ; mais, appréhendé au corps, maltraité par la foule, délivré par la garde impériale, il fut, lui aussi, renvoyé.

Deux émissaires, dit-on, eurent ordre de quitter Paris au mois d'août pour immoler l'Empereur. Mais le général Filangieri qui se rendait alors en Italie, apprit leur prochain départ. Il passa par Coppet et alla voir madame de Staël, madame de Staël qui repêchait volontiers, comme on sait, ceux qu'elle avait noyés, madame de Staël qui s'était reprise de tendresse pour Napoléon et qui, à cet instant, adorait Murat, le nommait un héros et un ami de la liberté. Elle donnait une fête lorsque survint Filangieri. Dès qu'elle sut le projet d'attentat, elle envoya l'un de ses invités, le baron de Prangins, commandant en chef des troupes helvétiques, chez Joseph Bonaparte qui demeurait au château de Prangins, non loin de là, sur les bords du lac de Genève. L'émotion de Joseph fut très vive ;

il l'a depuis exprimée dans un passage du poème qu'il composa sur son frère :

Mais la haine qui veille et se traîne dans l'ombre,
Médite contre lui quelque entreprise sombre ;
Mais la haine, constante en son activité,
Quand il respire encor, ne peut être assouvie ;
On trouble son repos, on menace sa vie,
On voudrait l'effacer du nombre des humains.

Talma, qui déjeunait avec Joseph, voulait partir sur-le-champ pour l'île d'Elbe, et madame de Staël, elle aussi, paraît-il, revendiquait cet honneur. Joseph aima mieux envoyer Boinod, son cher Boinod, le courageux, l'intègre, le stoïque Boinod.

C'était un ancien quartier-maître, trésorier de la légion des Allobroges et commissaire des guerres en 1793 pendant le siège de Toulon. Napoléon le nommait son ami, correspondait avec lui et, de Paris en 1795, lui mandait les événements. Il emmena Boinod en Italie et en Égypte ; il le qualifiait d'administrateur consommé et probe ; il le prêta au prince Eugène qui le fit intendant général de l'armée italienne et inspecteur en chef aux revues. En 1814, après le désastre, Boinod s'était retiré à Aubonne. Il accepta la mission que Joseph lui confiait. « C'en est trop, disait-il à l'aîné des Bonaparte, il y a un Dieu vengeur; avant un an, je vous ramènerai votre frère à Paris où nous nous reverrons. »

Il se rendit à l'ile d'Elbe. Le 12 septembre, il arrivait à Longone où se trouvait l'Empereur. Un Elbois qui l'accompagnait, le devança, l'annonça : « Sire, il vient tout exprès pour vous voir et il est le plus vieux de vos amis, il se nomme Toisot ou Poisot ou Noisot, je ne sais ; mais il est facile à reconnaître; de ma vie, je n'ai vu un homme aussi sourd. — C'est Boinod ! », s'écria Napoléon. Il retint Boinod qui devint commissaire ordonnateur en chef des troupes impériales, puis inspecteur aux revues de la garde.

Les deux émissaires qui venaient de Paris, abordèrent-ils à l'île d'Elbe? On l'ignore. Mais Napoléon prétendit que Bruslart voulait le faire assiéger dans sa villa de San Martino et par des hommes du bataillon corse et par d'autres Corses qui

débarqueraient nuitamment sur une plage de l'île d'Elbe. Il accusa Bruslart d'avoir projeté de l'assassiner : « Nommer Bruslart gouverneur de Corse, disait-il à Campbell, c'est attenter à ma vie ; cet homme n'a pas de relations avec la Corse ; il fut toujours employé dans la conspiration des Bourbons et évidemment il n'a été choisi que pour me nuire ; il a récemment quitté Ajaccio pour Bastia afin d'être plus près de l'île d'Elbe. » Il accablait Bruslart d'invectives, l'appelait un sicaire de Georges Cadoudal, un misérable, un assassin, un buveur de sang. « Que Bruslart prenne garde, s'écriait-il un jour, s'il me manque, je ne le manquerai pas ; je l'enverrai chercher par mes grenadiers et je le ferai fusiller pour qu'il serve d'exemple aux autres ! »

Il ordonna que cinq cavaliers de service suivraient désormais sa voiture, fusils et pistolets chargés ; que son premier officier d'ordonnance, Roul, muni de deux pistolets, l'accompagnerait constamment à cheval ; que Roul commanderait ses escortes et, de concert avec le commandant de gendarmerie, placerait des gendarmes sur son passage.

Les mesures de sûreté que Napoléon avait prises, furent bientôt connues. Bruslart mandait à Paris que la surveillance exercée à Porto-Ferrajo était très active, que tout annonçait l'inquiétude, qu'on faisait des rondes nuit et jour, et Bory, dans le *Nain jaune*, écrivait à la fin de janvier, non sans exagération, que Bonaparte, à qui l'on avait inspiré quelques craintes, ne laissait débarquer aucun étranger.

IV

L'ITALIE ET MURAT

Tout le monde croyait alors que Napoléon passerait en Italie, s'il s'échappait de son île.

Le peuple italien, disait-on, était exaspéré contre les Autrichiens et prêt à suivre le premier qui lèverait le drapeau de l'indépendance. Napoléon verrait donc les mécontents et les officiers réformés accourir en foule autour de lui. Il aurait plus de partisans que le prince Eugène qui passait pour

faible, dédaigneux et avare ; il rallierait même plus de monde que Murat qui ne comptait d'adhérents que dans le royaume de Naples, et d'ailleurs Murat lui céderait volontiers le commandement suprême. N'était-il pas le héros de 1796, le vainqueur de Lodi, l'homme prédestiné qui devait délivrer les Italiens du joug étranger et faire d'eux une nation?

Que de dévouement lui témoignaient Gênes et la Rivière de Gênes ! Tous les équipages génois s'annonçaient par des cris de joie et des vivats lorsqu'ils abordaient à l'île d'Elbe. Pas un bateau de la Rivière qui ne consentît à prendre à son bord quiconque voulait aller à l'île d'Elbe même sans papiers et sans permission des autorités locales. Pas un navire elbois à qui les habitants ne fissent fête pendant sa relâche sur un point de la Rivière.

Au mois d'août, des bandes armées parcouraient l'Italie septentrionale en prenant pour mot d'ordre *Vive Napoléon.*

Au mois de septembre, à Porto-Ferrajo, la garde disait qu'elle partirait avant l'hiver pour Milan ou Florence et que Napoléon serait roi d'Italie.

Deux émissaires, Ettori et Louis Cevoni, arrivés de l'île d'Elbe le 13 novembre à Livourne, assuraient le lendemain soir, à souper, dans un faubourg, que Napoléon paraîtrait bientôt en Italie à la tête de ses gardes, que plus de 50 000 Italiens étaient prêts à le suivre, que des milliers de militaires français se joindraient à lui.

La conspiration dont l'avocat Lattuada était l'âme et que le général Gifflenga dénonça le 6 novembre, n'avait-elle pas pour but d'offrir la couronne d'Italie soit à Murat soit plutôt à « celui qui viendrait du dehors », c'est-à-dire à Napoléon?

Un ancien lieutenant dans les troupes du vice-roi, Antonio Litta, n'affirmait-il pas le 2 décembre, dans une conversation avec l'Empereur, que Milan ne pensait qu'à Napoléon, que la plupart des Italiens étaient dévoués de cœur et d'âme à la cause bonapartiste?

Comme Litta, des Milanais — dont l'avocat Casatti — ne se rendaient-ils pas à l'île d'Elbe pour faire à l'Empereur des propositions au nom des patriotes italiens et lui déclarer qu'ils paieraient tous les frais de l'expédition?

Des députés de Bologne ne venaient-ils pas demander les ordres de celui qui, à leurs yeux, était encore roi d'Italie, et l'assurer que, s'ils secouaient le joug autrichien, ils n'agiraient que pour lui?

Les Elbois annonçaient que Napoléon se ferait proclamer roi d'Italie ; les officiers de la garde impériale disaient dans les rues de Porto-Ferrajo : « quand nous serons à Milan », et, dans les premiers jours de février, l'un d'eux marquait au commandant de Gaëte que l'*Inconstant* partirait pour Naples dans quelques jours et qu'il porterait des troupes : « Je serai de cette brigade, ajoutait l'officier, et peut-être aurai-je le bonheur de revoir Gaëte et nos amis. »

Jusqu'au dernier moment, la plupart des gens de Porto-Ferrajo, Elbois et Français, crurent que la garde joindrait l'armée de Murat et, au mois de février, le trésorier de l'Empereur, voyant certains préparatifs, voyant des voiles napolitaines qui se montraient dans le canal de Piombino et des signaux qui s'échangeaient, pensait que Napoléon irait s'unir au roi Joachim.

De même les Anglais, Burghersh, sir Charles Stewart, Wellington.

Burghersh écrivait que les officiers autrichiens et les ministres du grand-duc de Toscane étaient convaincus du danger que le voisinage de Napoléon faisait courir au repos de l'Italie.

Sir Charles Stewart remarquait dès le 7 avril que l'Italie était près de l'île d'Elbe; que l'Italie, où Bonaparte avait exercé l'influence et le pouvoir, aimerait mieux vivre unie sous la main d'un glorieux despote que dans la division et le morcellement ; que Napoléon serait aidé par les amis d'Eugène Beauharnais et par Murat.

Wellington croyait dans les premiers jours de 1815 que Napoléon ne quitterait l'île d'Elbe — s'il la quittait — que pour régner sur la péninsule d'Italie et régner seul sans partage avec Murat.

De même les Français.

Beugnot exprimait l'avis — le 31 juillet — que Bonaparte

chercherait d'abord à nouer des intrigues en Italie pour les étendre ensuite au delà des Alpes.

Hyde de Neuville disait au mois de novembre que Napoléon débarquerait, non en Provence, mais à Gênes ou dans les environs de Gênes ; qu'il ne parlait que de Gênes ; que son brick l'*Inconstant* allait et venait entre Gênes et Porto-Ferrajo ; de Gênes, Napoléon irait évidemment s'unir à Murat et s'emparer du royaume d'Italie qui servirait aux nouvelles combinaisons de sa politique.

Blacas déclarait à la fin de décembre au commissaire autrichien, comte de Bombelles, que l'Italie ne serait jamais sujette de l'Autriche, ni Louis XVIII tranquille sur son trône, tant que Murat offrirait un asile à tous les mécontents et pourrait en quarante-huit heures mettre Napoléon à leur tête.

Jules de Polignac, envoyé à Rome en mission confidentielle, notait au mois de janvier que Napoléon ne pensait pas à rentrer en France, qu'il tournait toutes ses vues vers la péninsule, qu'une révolution éclaterait au mois de mars en Italie et commencerait par l'envahissement des États pontificaux et l'occupation de Rome.

Dans les derniers jours de décembre et les premiers jours de janvier, Bruslart marquait au ministre de la guerre que c'était une imprudence de s'endormir, que Bonaparte avait des projets, qu'il tâchait d'augmenter le nombre de ses partisans en Italie pour y exciter quelque mouvement, qu'il y envoyait des émissaires, que, s'il s'échappait, il « débuterait par ce pays », qu'il « réunirait ses intérêts avec ceux de Murat ».

A la fin de février, d'André — qui remplaçait Beugnot à la police — n'assurait-il pas à Louis XVIII que Napoléon pouvait d'un moment à l'autre aborder en Italie, que nulle croisière ne l'arrêterait dans l'étroit canal de Piombino, et que, descendant de nuit sans être aperçu ni courir de risque sur les côtes plates et accessibles de la Toscane, il se jetterait facilement dans les Maremmes où il n'y avait pas de troupes?

Aussi, le 1er janvier au soir, disait-on à Paris que Napoléon allait se mettre à la tête de l'armée napolitaine ; aussi, du 20 au 24 février, tandis qu'il préparait son départ, disait-on

dans les cercles de Vienne qu'il avait quitté furtivement l'île d'Elbe et qu'il venait d'arriver à Naples !

Or, Napoléon ne pensait pas du tout à jouer un rôle en Italie.

Il n'ignorait pas l'attachement que les Piémontais, les Milanais, les Gênois lui témoignaient, et il assurait une fois que, s'il paraissait en Italie, la guerre civile ne serait pas à craindre, parce que la péninsule ne formait qu'un parti, le parti napoléonien, et « ce parti, ajoutait-il fièrement, est pour moi ».

Mais il avait nettement refusé de diriger ce parti. Il conseillait aux Bolonais de rester tranquilles et d'amasser des fusils jusqu'à ce que vînt l'occasion. Il dissuadait même les Italiens de toute entreprise : l'Autriche, disait-il avec raison, les écraserait puisqu'ils n'avaient ni armée, ni armes, ni place forte; leurs conspirations ne feraient que river leur chaîne et ruiner leur cause ; ils ne pourraient jamais rien sans l'appui de la France et ils devaient attendre que le gouvernement de la France eût changé.

Au fond, il jugeait sévèrement les Italiens, les nommait intrigants, faux, doubles, brouillons, mauvais sujets, toujours mécontents. « J'en sais plus dans mon petit doigt, s'écriait-il, qu'ils n'en savent dans toutes leurs têtes réunies. » Il ne croyait même pas que les Italiens fussent amis des Français, et, dans une lettre de 1810 à Eugène, il écrivait que les Français passaient avant tout, que, s'il perdait une grande bataille, deux millions d'hommes de la vieille France accourraient sous ses drapeaux, mais que l'Italie, son royaume d'Italie, lâcherait pied.

S'il regardait l'Italie comme « le plus beau pays de la terre », ne disait-il pas, dans le trajet de Fontainebleau à Fréjus, au général Koller, qu'elle n'avait ni argent ni soldats? Il était d'avis que, lorsqu'on a régné sur la France, on ne doit pas régner ailleurs, et il a prononcé ce mot qu'on ne connaît pas assez : « J'aime les Italiens; mais j'aime encore plus la France, ma patrie. »

Il laisse donc l'Italie à Murat : « A vous, roi de Naples ! », avait-il dit le soir du 5 décembre 1812 à son beau-frère

lorsqu'il lui remettait le commandement de l'armée. En 1815, c'est au roi de Naples à prendre en main la cause de l'Italie. Quant à lui, s'il rentre en scène, comme il s'exprime, ce sera, et ce ne sera que pour l'intérêt et avec le levier de la France.

Il a dit plus tard qu'il gardait un vif ressentiment de la conduite de Murat en 1814 et qu'il avait refusé toute communication avec le roi de Naples pendant son séjour à l'île d'Elbe.

Sur ce point comme sur tant d'autres points, il a déguisé la vérité. Un rapprochement eut lieu entre les deux souverains, et il fut ménagé sans nul doute par Pauline Borghèse, par celle que Beugnot nomme la plus souple et la plus conciliante de toutes les Bonaparte.

Dans les premiers jours de septembre, Murat écrivait à Napoléon une lettre très aimable : « Elle est fort tendre, jugea Napoléon, et il paraît que les affaires de France et d'Italie montent la tête au roi de Naples. »

Une correspondance s'engagea. Les lettres de l'île d'Elbe étaient portées par des barques particulières à Piombino et de là à Livourne chez un chaud bonapartiste, Bartolucci, qui les adressait à Rome au banquier Torlonia qui les adressait à Naples.

Murat fit mille protestations de dévouement. Le 26 décembre, il marquait à Pauline qu'il savait l'Empereur toujours irrité et souvent injuste, mais qu'il avait été et qu'il serait constamment l'ami et le plus reconnaissant élève de Napoléon; et le lendemain — 27 décembre — dans une lettre personnelle à Napoléon, il lui donnait des nouvelles de la santé de l'Impératrice et du roi de Rome, lui jurait que son attachement était invariable, que Naples respectait fort le pavillon elbois et le recevrait avec plaisir.

Les deux hommes finirent par faire assaut d'amitiés et de coquetteries. A l'île d'Elbe, lorsqu'un officier se présentait pour offrir ses services, Drouot lui répondait : « Allez à Naples ; qui sert le roi de Naples, sert l'Empereur. » Les émissaires qui venaient de Porto-Ferrajo ou, comme on disait volontiers en Italie, de *chez l'autre*, se rendaient à Naples avec un passeport qui les qualifiait de négociants, et à Naples, comme s'ils partaient de cette ville, le ministère

leur donnait un nouveau passeport à leur nom. Les officiers de l'île d'Elbe recevaient de Murat l'accueil le plus flatteur. Il les questionnait sur la santé de Napoléon, sur ses occupations, sur le nombre et la qualité de ses troupes. Le lieutenant Taillade remarquait un jour que l'Empereur n'avait au plus que 1 500 hommes. « Eh bien, répondait Murat, c'est le noyau de 500 000. »

On a même prétendu qu'un traité d'alliance offensive et défensive existait entre les deux frères : Napoléon, remonté sur son trône, aurait cédé l'île d'Elbe à Joachim, et Pons rapporte qu'il eut entre les mains une lettre où le roi de Naples exposait les clauses de cet arrangement.

Ce qu'on sait de certain, c'est que Colonna, chambellan et cavalier d'honneur de Madame Mère, fut au mois de février envoyé à Naples. Il devait dire de vive voix à Murat que Napoléon, résolu d'aller à Paris et de chasser les Bourbons, oubliait les torts de Murat et l'assurait de sa protection. Sitôt que Joachim aurait appris le débarquement de l'Empereur, il affirmerait à l'ambassadeur d'Autriche ses intentions pacifiques. Il placerait toutefois son armée sur ses frontières pour obliger l'Autriche par une diversion importante à se tourner coutre les Napolitains si elle voulait envahir la France. Colonna était, en outre, autorisé à signer un traité de garantie qui tirerait Joachim d'inquiétude, et même un traité d'alliance offensive et défensive qui s'exécuterait dans le cas où les puissances étrangères refuseraient de maintenir la paix.

Tous ces manèges n'échappaient pas aux alliés.

« Je sais, disait Metternich à la fin de novembre, que Bonaparte se remue. »

Le cardinal Pacca accusait Murat d' « emboîter le pas à l'archimandrite de l'île d'Elbe » et le comparait au louveteau que son tempérament pousse à marcher sur les traces du vieux loup.

Les journaux royalistes de Paris, comme le *Journal des Débats* et la *Quotidienne*, annonçaient que la correspondance entre Naples et l'île d'Elbe était très active.

Aussi peu à peu la France et l'Angleterre s'affermissaient

dans la résolution de se défaire à la fois de Napoléon et de Murat.

Louis XVIII écrivait le 10 décembre à Talleyrand que Bonaparte n'avait guère d'autre ressource qu'en Italie par le moyen de Murat et que, par suite, il fallait détruire Carthage, détruire Murat.

Blacas s'écriait le 6 février, dans un entretien avec le baron de Vincent, qu'il fallait en finir avec Murat, qu'autrement l'homme de l'île d'Elbe paraîtrait en Italie pour y provoquer une « dangereuse explosion ».

Wellington disait que, Murat délogé, Bonaparte ne serait pas redoutable dans son île d'Elbe.

(A suivre.)

ARTHUR CHUQUET

POUR DON CARLOS[1]

OLIVIER

I

LES PROPOS DU BRIGADIER GAMUNDI

Le capitaine Charles de Barraute, du 3e bataillon guipuzcoan, chargé du mess de l'état-major de la brigade Gamundi, était en train de procéder à l'installation de la table pour le repas du soir. Il y avait deux invités, et on fêtait en outre l'heureuse issue de la retraite de l'armée Pérula à laquelle appartenait la brigade Gamundi.

Le capitaine surveillait son ordonnance, qui disposait les couverts.

— Ici, le brigadier, à sa place habituelle. En face de lui, mon frère, le commandant Xavier de Barraute. Ici, le lieutenant de Mondragon. Là, le capitaine Narvaëz. Là, le capitaine Tristan de Barraute. Là, le lieutenant de Sabradiel. Moi, ici, à la droite du général. Ici, monsieur Olivier de Préneste...

Il jeta un coup d'œil satisfait sur la nappe blanche parée de bruyères roses.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 janvier 1920

Un bruit joyeux de rires. Le commandant de Barraute, aide de camp de Charles VII, pénétra dans la salle, en compagnie des capitaines Narvaëz et Tristan de Barraute et du lieutenant de Mondragon. Xavier de Barraute venait d'arriver du Quartier royal de Durango, avec mission de voir dans quelles conditions l'armée Pérula, dont la brigade Gamundi formait l'aile marchante de droite, avait effectué sa retraite à travers le Baztan. Tristan de Barraute commandait les deux escadrons de hussards qui composaient la cavalerie de la brigade, Narvaëz son artillerie, Alphonse de Mondragon assurait la liaison entre les différentes armes. Le plus âgé n'avait pas trente ans. Ils étaient tous heureux de ces heures de répit, devant une bonne table, avant les combats du lendemain.

Ils écoutaient avec joie Xavier de Barraute, qui leur racontait comment avait été montée la farce énorme de la sous-préfecture de Villeléon, grâce à laquelle Pérula avait pu accomplir son escapade à la barbe de l'armée de Martinez Campos et du cordon de troupes du maréchal de Mac-Mahon. Eux-mêmes venaient de lui apprendre que la victime de cette mystification, arrêtée vers quatre heures par un petit poste carliste, se trouvait à Elizondo.

— Il paraît que c'est toi qui l'as interrogé? — dit Xavier à son frère Charles. — Pauvre garçon, comment est-il?

— Vous allez le voir, — répondit avec une certaine gravité Charles de Barraute. — Le brigadier m'a donné l'ordre de l'inviter à dîner.

Au même instant, le général Gamundi entrait.

Il était très grand. Une moustache raide et blanche barrait sa face de vieux compagnon de Zumalacarreguy. Ses bottes crottées décelaient une récente visite aux avant-postes. Il portait, avec la boïna bleue à houppe d'or, la tunique sombre des brigadiers généraux, sans décorations, sans autre insigne que, brodé sur la poitrine, à gauche, le scapulaire au cœur enflammé, entouré de la devise : « *Arrête, le cœur de Jésus est avec moi.* »

— Bonsoir, messieurs, — dit-il.

Et, s'approchant de la cheminée, il présenta à la flamme ses mains rêches.

— Commandant de Barraute, bonsoir ! Vous arrivez de Durango?

— A la minute, mon général. Et je suis heureux de vous apporter toutes les félicitations de Sa Majesté pour le beau mouvement que vous venez de réussir.

— Don Carlos est sans doute trop occupé pour venir lui-même complimenter ses braves troupes, — laissa tomber Gamundi.

Xavier de Barraute rougit.

— Sa Majesté a en effet, tous ces temps-ci, des sujets de préoccupations assez graves.

— L'organisation d'un nouveau bal, je présume, — dit le brigadier.

Xavier ne répondit pas. Le vieillard lui prit la main.

— Il reste entendu que j'ai le plus grand plaisir à vous voir ici, commandant de Barraute, — dit-il.

Il se retourna vers Charles de Barraute.

— Et notre invité?

— Il est avec le lieutenant de Sabradiel, mon général. Les habits du pauvre garçon étaient dans un état lamentable. Sabradiel, qui est de sa taille, lui a offert une tenue de rechange. Il doit être en train de la revêtir.

— J'ai pensé, messieurs, — dit lentement Gamundi, — que, puisque le hasard nous a envoyé ce monsieur, il était bon de l'accueillir avec toute la courtoisie désirable. Notre succès a fait son infortune, et, entre nous, il est fondé à dire qu'on n'a peut-être pas agi avec lui fort correctement. J'ajoute qu'il appartient, paraît-il, à une des meilleures familles françaises, et je présume — ajouta le vieux plébéien avec une nuance d'ironie — qu'une telle considération n'est pas pour vous laisser indifférents.

Les jeunes officiers étaient devenus graves. Peut-être entrevoyaient-ils le côté pile d'une plaisanterie dont le côté face les avait tant divertis tout à l'heure.

— Monsieur de Préneste a-t-il de la fortune? — demanda le brigadier.

— Je l'ignore, mon général, — dit Charles de Barraute. — Mais vous allez le voir : ce n'est pas quelqu'un à qui on puisse, d'emblée, poser une question de ce genre.

— D'ailleurs, tout ceci vous regarde, commandant, — dit Gamundi à Xavier de Barraute. — Nous n'y sommes pour rien. C'est à Durango que s'est combinée cette histoire. Vous repartez demain pour le Quartier royal, je pense. Nous verrez à emmener monsieur de Préneste à Durango, et à tout arranger au mieux de ses intérêts et de l'honneur de l'armée royale.

Olivier de Préneste entra sur ces entrefaites, précédé par le lieutenant de Sabradiel. Il portait avec amusement le dolman bleu foncé à brandebourgs noirs, la culotte azur à bandes d'or des hussards de Charles VII. Sa charmante désinvolture lui conquit toute l'assistance. Jean de Sabradiel semblait être sa réplique, en blond. Les deux jeunes gens paraissaient ravis de cette identité de mise et de cette ressemblance.

Il y eut un murmure.

— Qu'ils sont beaux, tous les deux !

Le général Gamundi était allé à leur rencontre. Sabradiel restait au garde-à-vous. Le brigadier lui serra la main. Puis il salua M. de Préneste, qui répondit par une légère inclination.

— Monsieur, — dit Gamundi, — je vous dirais que je suis heureux de vous voir parmi nous, n'étaient les circonstances dans lesquelles vous vous y trouvez. Je vous le dis, néanmoins, en mon nom et au nom de ces messieurs.

Et il lui présenta ses officiers. Quand il arriva à Xavier de Barraute.

— Le commandant, — dit-il, — est aide de camp de Sa Majesté Charles VII. Il regagne demain le Quartier royal. Je me plais à espérer que vous ne refuserez pas de l'y suivre. Je ne crois pas dépasser la pensée du Roi en vous disant qu'il sera heureux de vous connaître et de réparer le dommage dont vous avez été victime.

— Mon général, — dit avec un sourire Olivier de Préneste, — ne parlons pas de cela. Je suivrai monsieur où il voudra. Mais depuis quinze jours, j'ai été trop malheureux dans mes projets. J'ai juré de ne plus vivre que pour l'heure présente. Or, celle qui s'offre à moi est pleine d'agrément. Mon général, messieurs, j'ai fait cinq lieues, en souliers vernis, dans la montagne, et je n'ai pas mangé depuis hier soir.

Jamais repas ne fut aussi plein d'entrain. Deux des frères

Barraute, ainsi que le lieutenant de Mondragon, avaient combattu pour la France cinq ans auparavant. Olivier découvrit qu'à plusieurs reprises, lors des marches et contremarches sur la Loire, il ne s'était pas trouvé loin d'eux. Pas une seconde, il ne fut question de l'affaire de Villeléon. Les vins, dont Charles de Barraute avait pris un soin méticuleux, répandaient leurs trésors de sympathie. Olivier se faisait donner par Xavier de Barraute des détails sur la cour de Durango, par les autres des renseignements sur la cavalerie carliste, sur la possibilité de se mettre en quête, pendant les accalmies, de chamois ou de bartavelles. Le général Gamundi se laissa lui-même aller jusqu'à conter quelques épisodes de chasse à Cuba, où il avait combattu l'insurrection, avant de se ranger de nouveau sous la bannière carliste.

— Ah ! — termina-t-il, séduit par l'attention déférente avec laquelle Olivier l'avait écouté, — que ne restez-vous parmi nous ! Le commandant de Barraute aurait vite fait de vous envoyer de Durango un brevet de capitaine dans mes hussards... Cela liquiderait tout.

— Mon général, — dit Olivier en souriant, — croyez que je suis très flatté de l'honneur que vous me faites, et je ne dis pas que je ne serai pas un jour des vôtres. Mais reconnaissez qu'il y aurait de ma part un certain manque de dignité à accepter aussi vite une carte forcée. Je ne suis pas fâché, d'autre part, pour des raisons personnelles, de me rendre à l'invitation du commandant de Barraute, et de le suivre à Durango.

— Je comprends votre point de vue, — dit le général. — Je me suis borné à vous exprimer un vœu, qui est celui de tous ceux qui m'entourent.

Les ordonnances avaient apporté le champagne. Gamundi en remplit une coupe, qu'il présenta à Olivier. Tous les officiers s'étaient levés en même temps que leur chef.

— Vous voudrez bien, en attendant, — dit le général à M. de Préneste, — nous donner la preuve que vous êtes désormais sans rancune à l'égard de l'armée royale, et accepter de porter avec nous la santé de Celui qui symbolise ses luttes et ses espoirs.

Olivier prit la coupe en s'inclinant.

— J'ai l'honneur, messieurs, — dit Gamundi, — de boire à Don Carlos de Bourbon, notre Roi bien-aimé, Charles VII, ainsi qu'à la Reine Marguerite.

Tous répétèrent en chœur :

— A Don Carlos, à Doña Marguerite!

Ils se rassirent. Olivier de Préneste, ayant rempli son verre, se leva de nouveau :

— Mon général, messieurs, j'éprouve à être parmi vous un réel plaisir. Vous me permettrez d'en témoigner en portant, à mon tour, un toast à la santé de la personne à qui je dois cette joie. Buvons, si vous le voulez bien, à mademoiselle Allegria Detchart.

Un silence accueillit ces paroles. Les assistants, le verre tendu, restaient immobiles.

— Eh bien, messieurs? — dit M. de Préneste.

La voix grave du général Gamundi s'éleva.

— Vous connaissez Allegria Detchart, monsieur?

— Je la connais, mon général, pour l'avoir vue, à Villeléon, dans mon uniforme de sous-préfet, qu'elle portait d'ailleurs avec beaucoup de charme, et pour avoir été son prisonnier. Mais d'elle, je ne sais que ce que m'a révélé, tout à l'heure, le capitaine Charles de Barraute, quand vos soldats m'ont conduit à lui : fort peu de choses.

— Et vous désireriez sans doute en savoir davantage?

— C'est peut-être mon droit, mon général, — fit Olivier de Préneste.

Il regarda les convives avec un sourire. Tous baissaient la tête. Un grand malaise venait d'entrer dans la salle.

— Il y a, — dit lentement le brigadier, — deux femmes dont pas un carliste n'ignore le nom. Je ne parle pas de la Reine Marguerite. Sa Majesté fait son devoir d'épouse et de souveraine. Elle soigne nos blessés avec le dévouement le plus inlassable. Mais elle n'a pas, ce n'est pas lui faire tort que de le reconnaître, cette sorte de folie sublime des héros.

» La première des deux femmes auxquelles je fais allusion est l'épouse de Don Alphonse, frère du Roi, Son Altesse Doña Marie de Las Nieves. Toute l'armée de Catalogne tremble d'amour pour ce miracle de pureté et de grâce blonde. Les

hommes se feraient tuer pour suivre sa boïna blanche. Elle est leur lys.

» La seconde, sauf qu'elle est aussi belle, est juste l'opposé de la première. Toute l'armée de Navarre tressaille d'une terreur presque sacrée quand elle passe, dans son amazone noire, sous sa boïna noire à houppe d'argent. Sa légende attire les cœurs et les repousse. Si vous désirez savoir pourquoi, j'essaierai de vous le dire. Mais est-ce bien utile, jeune homme? Vous qui avez vécu près d'elle, plus près que je n'y ai vécu, n'avez-vous pas déjà subi sa fascination?

— Mon général, — repartit Olivier avec une gaîté affectée, — je croyais vous avoir dit que, jusqu'au moment où j'ai été détrompé par monsieur de Barraute, j'avais cru que mademoiselle Detchart appartenait à notre sexe. Il est assez normal, dans ces conditions, que j'aie échappé à son charme. Le contraire m'eût, je l'avoue, un peu inquiété.

Cette ironie sonna faux dans le malaise général.

— Allegria Detchart ! — dit le brigadier après un silence. — Je me rappelle ! La première fois que je l'ai vue, elle sortait du Quartier royal, ici même, à Elizondo. Elle venait de mettre aux pieds de Don Carlos sa formidable fortune. Elle avait encore son énorme chevelure noire. Huit jours plus tard, elle galopait sur le front de l'armée en marche vers Estella, secouant avec une joie frénétique ses petites boucles courtes. Moins de deux ans après, Dorregaray, dans un dîner où il y avait Valdespina, Mendiri et moi, nous disait à son propos la phrase célèbre... Oui, oui, messieurs, je sais, vous la connaissez, tout le monde la connaît ici, mais notre hôte l'ignore...

— Quelle est cette phrase? — demanda Olivier.

— Eh bien, parlant d'Allegria, Dorregaray disait : « Je me fais fort de forcer les lignes de Sommorostro avec une colonne formée uniquement des carlistes dont elle a été la maîtresse. » Voilà ce que disait Dorregaray, il y a deux ans de cela. Et si à mon tour, je vous la répète, cette phrase, jeune homme, ce n'est pas pour vous donner le droit de mépriser Allegria, au contraire...

— Au contraire, — dit amèrement Olivier.

— Au contraire, jeune homme, — fit le général avec une extraordinaire hauteur. J'ai bien dit. Il faut comprendre cer-

taines choses. Regardez les têtes courbées de ces officiers qui viennent de se battre, qui se battront demain. Pas un sourire équivoque, pas une de ces ignobles railleries d'hommes. Il faut comprendre...

— Que faut-il comprendre? — murmura M. de Préneste.

— Il faut comprendre que celle à qui tout souriait, et qui a fait l'admirable sacrifice de sa fortune, a été plus admirable encore en faisant un autre sacrifice, un sacrifice que vous commencez peut-être à deviner.

Olivier essuya ses tempes.

— Elle était belle, de la beauté que vous savez. Elle a mis au service du Roi, outre sa richesse, cette autre force de propagande. Combien lui a-t-elle ainsi amené de vaillants? Personne ne s'aviserait de donner le chiffre de ceux que, dans l'armée carliste, on appelle, et sans intention blessante, je le jure, « les recrues d'Allegria », moi, moins que quiconque. Cependant, je n'ai pas l'impression de trahir un secret en vous disant qu'à la table où ce soir nous sommes réunis, sur sept officiers de Sa Majesté, il y a deux recrues d'Allegria...

M. de Préneste parcourut du regard le cercle silencieux des convives. Il vit le capitaine Narvaëz, très rouge, la tête basse. Le petit lieutenant de Sabradiel était raidi sur son siège, pâle, les yeux fixes.

— Deux recrues d'Allegria, — poursuivit le brigadier Gamundi. — Le capitaine Narvaëz était un bon lieutenant dans l'artillerie de Serrano. Il tomba entre nos mains, à Abarzuza. C'est alors qu'il vit pour la première fois Allegria, Quinze jours plus tard, il était des nôtres. Eh bien, celle qui nous a donné un tel officier, peut-être je ne lui confierais pas l'éducation de ma fille, mais libre à moi de la révérer plus que les belles dames qui viennent, à Durango, faire les mijaurées aux thés de Sa Majesté. N'est-ce pas, commandant de Barraute?

— Mon général, — murmura d'une voix atterrée l'aide de camp, en désignant Jean de Sabradiel.

— C'est vrai, j'allais l'oublier, — reprit le terrible vieillard. — Il y a deux ans, Jean de Sabradiel n'était qu'un petit rien du tout, regrettant que les jeux de Saint-Sébastien fussent fermés, et s'en dédommageant à Biarritz. Il a vu

Allegria... Et maintenant, il est le lieutenant de Sabradiel, le plus brave hussard de la cavalerie carliste, dont j'ai fait partir aujourd'hui la proposition pour le grade de capitaine...

Un sanglot interrompit Gamundi. Jean de Sabradiel pleurait. Un éclair de joie haineuse traversa l'œil, d'ordinaire si indifférent, d'Olivier de Préneste.

Le brigadier s'était levé. Contournant la table, passant entre ses officiers qui s'écartaient en silence, il alla vers le petit hussard effondré sur la nappe. Il posa lentement ses deux mains sur les pauvres épaules frémissantes.

— Tu m'en veux, petit, — dit-il avec une rudesse tendre. — Je sais, oui, cela dure encore. Cela finira, tout finit ! J'ai bien fait, crois-moi, de te parler ainsi, devant les autres. J'ai bien fait. Il ne faut pas, surtout, à elle, lui en vouloir. Sa tâche fut pénible. Elle t'a aimé, peut-être. Ne dis pas non ! Qu'en sais-tu ? Il ne faut pas lui en vouloir...

Il caressait maintenant le front de l'enfant, mouillant ses rudes mains aux larmes tièdes.

Les autres officiers considéraient cette scène avec une prodigieuse émotion. Seul, Olivier de Préneste, un mauvais pli au coin de la lèvre, continuait à sourire.

— C'est fini, — dit Gamundi, — c'est fini. Pense à demain : nous allons recommencer, c'est une dure chose que de charger en montagne. Il nous faudra toute ta force, mon petit hussard, mon petit capitaine.

Jean de Sabradiel releva la tête, un pâle sourire brillait sous les larmes, entre les mèches de ses cheveux blonds.

Il saisit la main du général et voulut la baiser. Gamundi la retira brusquement. Il était redevenu le rude soldat du début de la soirée.

— Debout, — ordonna-t-il, — lieutenant de Sabradiel ! Debout ! vous tous ! Et faisons honneur à la proposition de notre hôte, remplissez les verres.

Il prit le sien, l'éleva et dit d'une voix forte :

— A la santé d'Allegria Detchart !

— A la santé d'Allegria Detchart ! — répétèrent les assistants.

M. de Préneste s'était approché du brigadier.

— Je vous remercie, mon général, d'avoir exaucé mon vœu. Mais n'y aurait-il pas lieu de porter une troisième santé? Jamais deux sans trois...

— Laquelle, monsieur?

— La santé de celui qui a ouvert une si belle carrière, la santé du privilégié qui, le premier, a reçu les faveurs de la bien-aimée de ce pauvre monsieur de Sabradiel. On doit le connaître...

— Monsieur, — répondit sèchement le général Gamundi, — c'est en son honneur que nous avons d'abord élevé nos verres.

II

JOURNAL DU MARQUIS DE LLOBREGAT

Durango, jeudi, 6 janvier 1876.

Rien.

Samedi, 8 janvier.

Soirée des plus agréables. On a pris le thé chez la duchesse du Tech. La vieille madame de Lahirrigoyen s'est mise au piano. J'ai valsé avec la duchesse qui m'a dit que je dansais comme un jeune homme. C'est une femme supérieure. Je ne crois pas un mot des histoires qu'on débite sur son compte et comme quoi, avec Barraute, et Gurowsky... De l'envie et de la méchanceté !

Sa Majesté n'a fait qu'entrer et sortir. Je lui ai vu l'air soucieux. Dame ! Pérula est obligé à un nouveau regroupement de ses forces, toujours plus à l'ouest. Si cela continue, on arrivera à entendre le canon d'ici. Comme c'est amusant ! Ces militaires sont réellement au-dessous de tout.

Il y a aussi l'affaire du nonce qui ne contribue pas à mettre Don Carlos de bonne humeur. Le pape continue d'hésiter à se faire représenter auprès de notre gouvernement. Aussi Pie IX n'a-t-il pas ici une très bonne presse. Moi, je pense que ces affaires sont plus complexes qu'on ne le croit.

Pie IX est parrain d'Alphonse XII. Quoi qu'il fasse, il mécontentera son monde. On a tôt fait de lui jeter la pierre... Il faut se mettre à la place de cet homme, que diable !

Dimanche, 9 janvier.

Très gracieuse attention de Louis de Joantho. J'ai reçu ce matin de Biarritz un splendide portefeuille de maroquin havane. Il porte, sur sa face interne, gravé en or :

MARQUIS ANTONIO DE LLOBREGAT
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS
ET DES CULTES
DE S. M. CHARLES VII
D. P. R.

J'ai eu une joie d'enfant à y enfermer diverses affaires contentieuses, ainsi qu'un projet accordant aux casinos la personnalité civile. Trop fatigué pour travailler ce soir. A demain les affaires sérieuses.

Mardi, 11 janvier.

Journée très absorbante. J'ai accompagné le Roi à l'Université d'Oñate. Don Carlos tient à interroger les étudiants. J'ai dû passer ma nuit à préparer les questions qu'il leur poserait. Une par chaire. Comme il y a déjà quatre chaires à l'Université d'Oñate, une de théologie, une de jurisprudence, une de droit canon et une de philosophie, on voit que l'élaboration d'un pareil voyage n'est pas précisément une sinécure. Heureusement que j'ai des livres. En philosophie, les *universaux* ont toujours bon dos. Pour la jurisprudence, Don Carlos interroge sur la *Pragmatique sanction* de 1832. C'est une question qu'il a de bonnes raisons pour connaître, puisque c'est cet acte infâme qui l'a écarté du trône. Pour la théologie, le *Syllabus* et l'encyclique *Quanta Cura* ont fait les frais. Mais, pour le droit canon, je n'ai rien pu trouver, rien. Don Carlos m'a fort aimablement excusé. Il a dit qu'il poserait des questions tirées de son propre fonds. C'est ce qu'il a fait.

Pendant le voyage de retour, après lui avoir présenté mes

très humbles félicitations, j'ai exposé à Sa Majesté mes idées relativement à l'enseignement supérieur. Sur quatre chaires que compte l'Université d'Oñate, il y a quatre professeurs ecclésiastiques. C'est, à mon avis, une proportion trop élevée. Je suis le dernier à méconnaître les bénéfices que nous devons à l'Église, mais il est des courants qu'on ne remonte pas. C'est ce que j'exposais à Don Carlos, avec toute la persuasion dont je suis capable. Le Roi m'écoutait d'un air lointain, en hochant la tête. Visiblement, il avait d'autres sujets de préoccupation. Cette maudite guerre, sans doute...

Jeudi, 13 janvier.

Je peux me rendre cette justice. Avant-hier, en voyant le Roi si absorbé, je me doutais de quelque chose. Mais pouvais-je soupçonner l'objet véritable des soucis de Sa Majesté ! Réellement, les rois ne sont pas faits d'une autre pâte que le commun des mortels. Il y a là, je crois, matière à réflexions profondes et d'une mine encore peu exploitée.

Ce matin, Don Carlos m'a fait appeler. Dans l'antichambre, j'ai rencontré Corazon, son petit serviteur nègre. Corazon était vêtu de noir et or. Quand Corazon est vêtu de noir et or, c'est que son maître est triste. Je suis entré en me composant une mine de circonstance.

Don Carlos était à sa table de toilette. Il passait dans sa belle barbe un petit peigne d'écaille, en poussant de profonds soupirs. Son loup familier était couché à ses pieds. Je n'aime pas cet animal : quand on parle au Roi, il rôde autour de vous. On a beau savoir qu'il est apprivoisé, on ne peut s'empêcher de le surveiller. Et l'on a l'ennui de voir le Roi rire sous cape de votre embarras.

Mais aujourd'hui, Don Carlos ne semblait pas disposé à s'amuser de ce petit manège.

— Est-ce toi, Antonio? — m'a-t-il dit, quand la porte s'est ouverte. — Assieds-toi, mon ami.

J'ai obéi. Nous sommes restés ainsi cinq bonnes minutes, lui, le dos tourné, continuant à peigner sa barbe avec de gros soupirs, moi, immobile, prenant bien garde à ne pas troubler ses méditations.

Il s'est levé, est venu à moi.

— Antonio, a-t-il dit en me prenant les mains, — les Llobregat, je le sais, sont fidèles. Depuis Sanche IV le Brave et Henri III le Malade, ils se sont, corps et âmes, dévoués à la dynastie catholique. Jure que tu es prêt à mettre tes pas dans les pas de tes ancêtres.

Les larmes aux yeux, j'ai juré. En cette minute, Charles VII m'eût demandé d'aller prendre Bilbao que j'aurais juré. Dans ces moments de grande émotion, on jure toujours, d'enthousiasme. L'ennui vient après, avec la réflexion.

— Brave Antonio ! Antonio de mon cœur ! — a dit Sa Majesté.

Et elle m'a embrassé.

— Ordonnez, Sire, ordonnez ! — ai-je dit.

Il a répété.

—Brave Antonio, Antonio de mon cœur.

Et moi, pleurant d'émotion, je comprenais combien il y a peu de mérite d'être un héros.

Fixement alors, le Roi m'a regardé. Son regard languissant s'est fait scrutateur et dur.

— Tu me jures le secret, Antonio?

— Je le jure, Sire, — ai-je dit, un genou en terre.

Il m'a relevé avec une grande bonté.

— Eh bien, écoute, alors.

Il s'est écroulé dans son fauteuil, a caché ses yeux de ses belles mains.

— Antonio, c'en est fait ! Ton maître est amoureux.

— Vous, Sire? — ai-je dit, surpris.

— Depuis peu de temps, mais pour toute ma vie. J'aime, que dis-je? aimer, j'idolâtre mademoiselle de Mercœur.

» Mademoiselle de Mercœur est cette jeune Française qu'Allegria Detchart a conduite ici, il y a un mois environ, après l'affaire de la sous-préfecture de Villeléon. Je ne l'ai vue qu'une fois, un dimanche, à la grand'messe. Elle m'a paru effectivement d'une beauté parfaite.

— Eh bien, Sire ! — ai-je fait, d'un petit air égrillard.

— Idiot ! — a-t-il dit, mais sans nulle intention de me froisser, — tu ne comprends donc ni l'importance de ma flamme, ni tout ce qui vient à sa traverse.

— Vous êtes le Roi !

— Je suis le Roi, je suis le Roi, c'est entendu, — a-t-il répondu nerveusement. — Ah ! pauvre Antonio, comme je t'envie! On voit bien que tu n'as jamais aimé.

Dans mon for intérieur, j'ai souri. On voit bien que le Roi ignore tout de la liaison que j'eus, en 1849, à l'époque du ministère Cléonard, avec Luisita, cette charmante ballerine. Don Carlos était bien jeune alors, mais, depuis, il aurait pu en entendre parler. La chose, en son temps, a fait assez de bruit, à Madrid et ailleurs.

Je me suis borné à dire :

— Puis-je demander à Votre Majesté quel est l'obstacle auquel elle fait allusion?

— Il n'y en a pas un. Il y en a vingt, — a-t-il fait avec un grand geste de lassitude. — D'abord, la duchesse de Torrès-Vedras. Tu ne peux pas ne pas savoir que Doña Juana m'a honoré de ses faveurs...

— On pourrait charger le duc d'une mission auprès d'une cour chrétienne, — ai-je murmuré.

— Pour que, passant à Pau, Doña Juana demande une audience à la Reine Marguerite, — a répondu Don Carlos en haussant les épaules, — et qu'elle lui remette mes lettres.

— Votre Majesté a écrit?

— J'ai écrit. Naturellement. J'ai écrit. Ah ! pauvre Antonio ! On voit que tu n'as jamais aimé.

— Qu'y a-t-il encore?

— Il y a... il y a Allegria.

— Elle est toute dévouée à Votre Majesté.

— Je le sais parbleu bien. Mais elle est ce que tu sais. Lucile... mademoiselle de Mercœur habite avec elle à Durango. Cette jeune fille s'est, de ce fait, irrémédiablement compromise. Après cela, malgré l'ancienneté de sa noblesse (elle est un peu ma parente, Antonio), comment veux-tu l'admettre à la Cour?

— Cet argument est des plus sérieux, — ai-je fait, méditatif.

— Ce n'est pas tout. Mademoiselle de Mercœur est fiancée. Elle est fiancée à ce monsieur de Préneste, à qui on a joué la mauvaise farce de Villeléon, et envers qui je me sens assez gêné. Il est venu s'établir ici, je ne sais pourquoi, puisqu'il

s'est refusé à toutes les invitations que je lui ai fait tenir, dans l'espoir de me l'attacher, et que, d'autre part, il ne met pas les pieds, — ma police est bien faite, — dans la maison d'Allegria. Ce garçon est une énigme.

— Et puis, Sire?

— Et puis, et puis, il y a Valdespina, il y a Calderon, il y a Dorregaray, il y a l'armée. Ces gens-là ne peuvent pas admettre que je ne sois pas tout le temps au milieu d'eux. Ils sont braves, certes, mais inintelligents à certaines choses. Ils ne savent pas quelle force on retire d'être aimé de celle que l'on aime, et que la guerre et la politique ont tout à y gagner. Mon aïeul, Henri IV, du camp de la Fère, écrivait ses lettres d'amour qui le consolaient de ses vicissitudes, et lui ont permis de vaincre.

— Vous vaincrez, Sire.

— Je vaincrai plus vite et plus sûrement si mademoiselle de Mercœur m'aime, — a-t-il dit, taciturne.

— Ah! que ne puis-je, en cette occurrence, être d'une aide quelconque à Votre Majesté!

— Tu le peux, Antonio, tu le peux.

— Moi, Sire?

— Toi, et c'est pour cela que je t'ai fait appeler. N'es-tu pas mon ministre des Beaux-Arts?

— Je ne vois pas...

— Et comme tel chargé de l'organisation des fêtes?

— Eh bien, Sire?

— Vieil enfant! Tu ne comprends donc pas? Je n'ai qu'un vœu, voir mademoiselle de Mercœur à la Cour. Mais je ne peux l'inviter à nos réceptions ordinaires. Toutes les pimbêches qui y font florès crieraient au scandale, et, bien que représentant le principe absolutiste, je ne suis pas maître encore d'imposer sans frein ma volonté. Pour que la présence de Lucile ne soulève pas de commentaires, il faut une fête quasi publique, une fête où mademoiselle de Mercœur ne puisse pas ne pas être invitée. As-tu saisi?

— J'ai saisi, Sire. Mais si Votre Majesté m'autorise une objection...

— Dis...

— Comment justifierons-nous cette solennité? Les jours

qui viennent de s'écouler n'ont pas été particulièrement favorables à nos armes.

— On peut fêter un anniversaire. Notre histoire est remplie de dates illustres, et que je trouve, pour ma part, qu'on n'a jamais assez songé à commémorer. Cherche.

— Il y aura, le 12 février, un an que Votre Majesté a reçu les félicitations publiques de sa grandeur l'évêque d'Urgel. Peut-être que...

— C'est un peu mince. Et puis cette date est trop éloignée pour mon impatience. Nous sommes le 13? Je ne veux pas attendre au delà du 31. Cherche. Cherche. Tu es aussi ministre de l'Instruction publique, il me semble.

Vendredi, 14 janvier.

Le Roi est allé aujourd'hui visiter les nouvelles lignes de Pérula, en compagnie du général Planas, ministre de la Guerre, et du baron de Magnoac. J'en ai profité pour chercher la date qui pourra servir d'anniversaire à cette maudite fête. Je n'ai encore rien trouvé. Je suis furieux. Et pendant ce temps, les affaires traînent, traînent...

Dimanche, 16 janvier.

Il paraît que ce que Sa Majesté m'a confié dans le plus grand des mystères serait le secret de Polichinelle. C'est Gurowsky, le propre cousin de Don Carlos, qui me l'a révélé ce matin, à la grand'messe. Il m'a poussé le coude au moment où mademoiselle de Mercœur est entrée, en compagnie d'Allegria Detchart. Elles sont, entre parenthèses, bien belles toutes deux.

— Il n'y a que vous, mon cher marquis, et la duchesse de Torrès-Védras qui ne soyez pas encore au courant, — a pouffé Gurowsky.

Je n'ai pas insisté, car je trouve que, décemment, il est d'autres endroits qu'une cathédrale pour une conversation de ce genre. Et puis, je pensais que Sa Majesté n'avait pas besoin de faire un appel aussi pressant à ma discrétion et à mon honneur pour me confier, en fin de compte, une histoire qui court les rues.

Mardi, 18 janvier.

Je suis fait commandeur de l'Ordre de Charles III. C'est Sa Majesté elle-même qui a tenu ce matin à m'en remettre les insignes. Je lui avais annoncé hier soir que j'avais enfin découvert une date susceptible d'être commémorée en grande pompe, celle du 30 janvier. C'est en effet le 30 janvier 1834 que Zumalacarreguy fit déterrer sur la côte de Biscaye un canon de douze pouces qu'on y avait enfoui pendant la guerre de l'Indépendance. Ce fait, si on le considère du point de vue symbolique, a son importance : « C'est en somme la fête de l'artillerie carliste que nous célébrerons dans quinze jours », ai-je dit au Roi. Il a vivement applaudi à mon initiative, et vient de me donner aujourd'hui, avec la haute distinction sus-mentionnée, la marque palpable de son contentement. Il n'y a pas, au fond, de maître qu'on ait plus de joie à servir que Don Carlos.

Un crédit de huit mille pesetas m'est ouvert pour l'organisation de la fête. J'ai en tête une décoration lumineuse du plus charmant effet. Pourvu qu'il ne pleuve pas le 30 janvier, mon Dieu !

Mercredi, 19 janvier.

Rien !

Vendredi, 21 janvier.

Gros incident ce matin, au Conseil des ministres, et toujours à propos de l'affaire en question. Je ne m'étais pas trop avancé en prononçant à son sujet le mot de secret de Polichinelle.

Le Roi, qui nous avait convoqués pour dix heures, comme d'habitude, s'est fait attendre jusqu'à onze heures. Il nous a alors dépêché Gurowsky pour nous dire qu'il ne pouvait venir, sans autre explication. Il y a eu un moment de silence, pendant lequel je suis resté immobile, très gêné, l'œil fixé sur mon beau portefeuille neuf.

Ce silence, Viñalet, le premier, l'a rompu.

— Cela ne peut durer ainsi, — a dit le ministre des Affaires étrangères. — Il faut avoir avec Don Carlos une explication

loyale. Qu'il renvoie cette femme. S'il n'y consent pas, nous aviserons, nous-mêmes, discrètement, à lui faire quitter Durango, puis le royaume. Il y a des circonstances où il faut prendre le parti d'un souverain contre lui-même.

— Cette jeune fille est noble, — a dit le duc de la Rocca. — Il ne faut pas la soumettre à un traitement indigne d'elle et de nous.

— Cela, — a riposté Viñalet, — c'est une question d'application. Sur le principe, je pense que nous sommes tous d'accord. C'est votre avis, n'est-ce pas, Don Antonio?

— Absolument, — ai-je répondu. — Croyez-vous que cette jeune fille ait été la maîtresse de Sa Majesté?

— Je ne crois pas, — a dit le général Planas. — Nous le saurions déjà.

— Je n'en sais rien, et j'ajoute que je m'en moque, — a repris Viñalet, qui de son ancien métier de marin, a conservé une certaine rudesse de langage. — Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il faut que Don Carlos se ressaisisse, ou tout est perdu. Tenez, lisez ceci, le dernier numéro du *Cuartel-Real*, le journal de Tolosa : « Que notre Roi monte à cheval, qu'il veuille bien se montrer à la tête de ses troupes, et du même coup l'ennemi sera balayé ! » Quand on a, messieurs, une armée composée uniquement de volontaires, de telles adjurations sont moins des prières que des ordres. Général Planas, oseriez-vous répéter à nos collègues ce que vous a dit hier monsieur de Magnoac, sur l'état d'esprit de l'armée qui défend Estella?

Le ministre de la Guerre a baissé la tête.

— Je suis absolument de votre avis, — a-t-il dit. — Il faut que cette Française parte.

— La cause est entendue, — a dit Viñalet.

A ce moment, le comte del Pinar, ministre des Finances, qui n'avait encore rien dit, a fait cette brève déclaration.

— Permettez, mes chers collègues. La cause n'est pas entendue du tout. Ce qui doit rester entendu, si vous le voulez bien, c'est que nous ne ferons rien pour obtenir le départ de mademoiselle de Mercœur.

— Comment ! — s'est exclamé Viñalet.

— Vous êtes fou, Don Ramon ! — me suis-je écrié.

Le comte del Pinar a souri.

— Je vais malheureusement vous prouver le contraire, Don Antonio. Tenez, quel est donc le papier qui dépasse de votre serviette?

— C'est l'engagement de dépenses de huit mille pesetas nécessaires pour la fête du 30 janvier prochain, — ai-je répondu.

— Je présume, messieurs, — a dit le ministre des Finances d'un air aimable, en se tournant vers les autres ministres, — que vous avez chacun dans votre portefeuille un placet analogue destiné à votre serviteur?

Ils ont tous fait un geste affirmatif.

— Bon. Eh bien, regardez maintenant ce qu'il y a dans le mien !

Brusquement, il a ouvert sur la table sa serviette. Il n'y avait, à l'intérieur, qu'un papier, un seul. Il me l'a tendu.

— Prenez cela, Don Antonio ! Savez-vous ce que c'est?

— Un chèque ! Et joli, ma foi.

— *Banque Gomez, Bayonne,* — a lu le ministre des Finances. — *Veuillez payer à l'ordre de monsieur le comte del Pinar la somme de deux millions cinq cent mille francs.*

— Et c'est signé?

— C'est signé : *Lucile de Mercœur.* Comprenez-vous maintenant qu'il me paraisse assez difficile de signifier à cette jeune fille qu'on l'a assez vue à Durango? — a conclu Don Ramon, en promenant autour de la table un regard ironique.

— J'y vois au contraire une raison de plus, — a dit le duc de la Rocca, devenu très rouge. — Le Roi se doute-t-il que son Trésor est alimenté par la femme qu'il aime? De toute façon, Don Ramon, je vous trouve étrangement peu soucieux de l'honneur de votre maître.

— Étrangement, — ai-je appuyé.

Le comte del Pinar a haussé les épaules.

— Messieurs, — a-t-il dit, — de tels sentiments vous honorent, mais ils ne remplissent pas mes coffres. Or, quand l'un de vous a besoin d'argent pour les nécessités de son département, c'est bien au brave Don Ramon qu'il s'adresse, n'est-ce pas? Vous parliez tout à l'heure de la situation militaire. Voulez-vous deux mots maintenant sur la situation financière? Elle est simple. Séquestres et ventes ne produisent plus rien. Il

y a un an, à pareille date, dix mille familles étaient soumises à l'impôt direct, à raison de trois douros par mois. Aujourd'hui, en raison des revers qui nous ont contraints à abandonner les deux tiers des terres assujetties, trois mille familles à peine paient, et avec quelles difficultés, la capitation. Nous avions huit postes de douanes, nous n'en avons plus que trois, et qui rapportent trois fois moins. Or, pendant ce temps, nos dépenses n'ont cessé de s'accroître. A l'heure actuelle, messieurs, toutes nos autres ressources étant à peu près taries, le budget de Sa Majesté repose sur les contributions volontaires de deux femmes, Allegria Detchart, qui aura payé la moitié de cette guerre, et mademoiselle de Mercœur. Ceci absolument entre nous, mademoiselle de Mercœur ayant exprimé le vœu formel que sa participation demeure secrète.

Nous nous sommes regardés en hochant la tête.

— Deux millions ont déjà été versés par elle, — a continué notre collègue. — J'ai engagé à peu près la totalité des deux millions et demi que représente ce chèque. Je tiens à vous dire, messieurs, que si une démarche intempestive venait à m'empêcher d'encaisser cette somme, il ne me resterait plus, en remettant ma démission à Sa Majesté, qu'à proclamer la faillite des finances royales.

Personne n'a dit mot. Le duc de la Rocca était très pâle.

— Vous m'avez compris, messieurs, — a conclu Don Ramon. — A présent, que chacun de vous me remette ses demandes de crédits extraordinaires. Pour aujourd'hui encore, nous pouvons y faire face. Vous d'abord, Don Antonio. C'est huit mille pesetas qu'il vous faut?

— Huit mille pesetas, — ai-je dit, la gorge serrée.

— Pour la fête que le Roi désire offrir en l'honneur de mademoiselle de Mercœur, n'est-ce pas? Bon, bon, vous les aurez. Et tâchez, c'est bien le moins, que cette jeune fille en ait pour son argent.

Dimanche, 30 janvier.

C'est aujourd'hui qu'aurait dû avoir lieu la fête. Mais hier les libéraux ont emporté Villaréal, tête de nos lignes de défense. Que de travail, que de soucis pour rien !

Tolosa, lundi, 7 février.

C'est on ne peut plus ennuyeux. Nous avons dû quitter Durango, dont l'armée libérale s'est emparée avant-hier. Le Quartier royal est maintenant installé à Tolosa. Je pouvais penser que, vu les événements, Don Carlos abandonnerait son idée de fête. Il y tient plus que jamais. Elle doit avoir lieu ici, le jeudi 17 février. A moi de trouver l'anniversaire à célébrer. Comme c'est facile ! Les militaires croient qu'il n'y a qu'à perdre, reprendre et reperdre les villes. A nous autres ensuite de nous débrouiller !

Deux de mes voitures sont égarées. L'une portait les tentures, l'autre les girandoles. En outre, ici, les dimensions des locaux sont différentes. Il faut rogner, ajouter, On ne peut s'imaginer les difficultés qu'il y a à organiser un gala de façon à peu près convenable, quand on bat en retraite.

Samedi, 12 février.

Tout finira par être en place pour le 17, à force d'ingéniosité de ma part.

Lundi, 14 février.

Elguéla a été prise hier. Quelle incurie dans notre haut commandement ! J'ai obtenu à la cathédrale un baldaquin de soie mauve, du plus bel effet. Ce sera pour l'escalier. Le Roi m'a vivement félicité. Il ne tient plus en place.

Mercredi, 16 février.

Rien.

III

UNE SOIRÉE AU QUARTIER ROYAL

Dans la chambre où tous trois s'étaient réunis, après le dîner, parce qu'il y avait un grand feu de bûches, Don Iñigo achevait de prendre son café en fumant sa pipe. Allegria se taisait, ainsi que Lucile.

Dehors, il neigeait. De lourds nuages scellés passaient à toute vitesse sur la lune.

Huit heures sonnèrent.

— Et maintenant, avec votre permission, Don Iñigo, nous resterons seules, — dit Allegria. — Le landau qui doit conduire mademoiselle de Mercœur au palais sera là à dix heures. Elle a à se préparer.

L'archiprêtre honoraire obéit et jeta en se retirant un coup d'œil admiratif sur le lit où était étalée la robe qu'allait revêtir Lucile...

Un chaud jour d'août 1873, alors qu'il venait, sous l'arbre sacré de Guernica, de prêter le serment de respect aux *fueros*, Don Carlos était assis près de son balcon, regardant avec ivresse son beau royaume vallonné. Autour de ses genoux se serraient les bras nus d'Allegria. Plus svelte et brun que le Bacchus du Gange, le jeune prince ne laissait son regard quitter le doux paysage vascongade que pour le reporter sur son altière sujette.

— Tu seras au palais, à Madrid, le jour de mon couronnement, — disait-il.

— Je n'en demande point tant, Sire. Ah ! seulement t'apercevoir de loin, dans l'église cathédrale, sceptre en main, parmi l'encens, et moi-même perdue dans la foule !

— Tu seras à mon couronnement, — répétait le prince avec force, — et le soir, au palais, à la fête qui suivra. Tu te promèneras dans le Salon des Ambassadeurs, de velours rouge à ganses d'or ; tu t'assiéras dans le Salon de Charles III, bleu et argent ; tu me verras dans le Salon du Trône, sous le dais qu'entourent des lions dorés et des statues de bronze noir... Foi de Carlos, si l'étiquette de la cour espagnole doit fléchir, ce sera en faveur de la fille de Pierre Detchart. Son roi lui doit bien cela.

Il la baisa au front.

— Tu peux, dès maintenant, songer à ta robe. Elle sera, cette robe, portée à ma cour, un soir... Charles VII t'en donne sa promesse formelle.

Allegria avait obéi. Et c'était cette toilette, qu'elle avait imaginée alors dans un orgueilleux enthousiasme, qu'allait, ce soir, revêtir mademoiselle de Mercœur.

Une espèce de tunique noire, très ample, très simple, mais d'un tissu merveilleux, une soie souple et drue, à reflets tour à tour tendres et métalliques. La serrant à la taille, cette robe, une ceinture, large d'un travers de main, une pesante ceinture, toute de perles et d'améthystes alternées. Pas d'autre ornement, rien.

Allegria s'approcha de Lucile. Sans mot dire, avec d'infinies précautions, elle la dévêtit. Sur les épaules nues, elle dénoua les immenses cheveux pâles.

Beauté de Lucile. De quoi procède-t-elle? Fou qui, sur la foi de ce qui précède, croirait que c'est uniquement d'une grande indifférence lasse et triste, et du secret qui dort dans les lacs mauves des cimes, moins glacés et purs que ne le sont les yeux de mademoiselle de Mercœur. Il est vrai que ce que l'on voit d'abord chez Lucile, c'est cette lassitude et cette tristesse. Ce n'est qu'ensuite qu'on s'aperçoit qu'elle est belle.

En deux nattes tombant jusqu'aux pieds, Allegria divisa la chevelure éparse. Droite au milieu de la pièce, ses longs bras d'argent pendant sur la tunique noire, avec sa barbare ceinture de pierreries, mademoiselle de Mercœur fut alors pareille à ces vierges wisigothes que des envoyés à poil roux venaient jadis chercher dans Burgos, pour les jeter ensuite en pâture, reines désemparées, à quelque brutal dynaste d'Austrasie.

Ramenant les deux tresses, Allegria les tordit, les aplatit, les arrondit autour du front enfantin en forme de calotte d'or. Puis, elle se recula pour mieux contempler son œuvre. Sous le flamboyant regard triomphal, Lucile baissa les yeux.

— Tu ne regrettes rien? — murmura-t-elle.

L'autre haussa les épaules.

— Assieds-toi, — se borna-t-elle à dire, brusquement, lui désignant une chaise, au coin de la cheminée.

Et elle se mit à lui polir les ongles.

Mademoiselle de Mercœur posa sa tête sur la belle épaule d'ambre de sa compagne. Allegria ne la repoussa pas.

Un roulement lointain. Sous les fenêtres, un clair carillon de grelots. Allegria alla à la vitre.

Sur le tapis de neige, une voiture était arrêtée. A la lueur des deux lanternes, on apercevait le cocher, énorme et galonné.

Un grand laquais se tenait debout auprès de la portière.

— Ah! — dit Allegria, — le propre carrosse de Don Carlos.

Elle ajouta, avec un frisson de joie haineuse :

— Cette pauvre duchesse de Torres-Vedras ! Ce soir, elle sera peut-être obligée de se rendre à pied au palais !

Elle saisit par les mains Lucile effondrée sur sa chaise, la releva, l'entraîna au milieu de la chambre. Prenant une lampe, elle la regarda de nouveau, puis elle l'enveloppa dans un large manteau bleu de nuit, doublé de soie blanche.

Mademoiselle de Mercœur se laissait faire.

— Tu ne regrettes rien? dit-elle encore, dans un souffle, les yeux baissés.

— Rien, — dit Allegria.

Elle reprit, d'une voix plus douce :

— Tu vas danser avec le Roi, Lucile. Quand il t'entraînera, sous les regards envieux des hommes, haineux des femmes, sa main et la tienne seront au niveau de tes yeux. Tu verras à son poignet une petite cicatrice blanche. Regarde-la bien, Lucile, et songe alors à ton amie, ma bien-aimée.

Elle avait repris son ton rude.

— Et maintenant, va.

Par la vitre embuée, Allegria vit, dans un halo, les deux lanternes disparaître. Elle resta debout contre la croisée jusqu'à ce que les traces des roues eussent sombré sous la neige. Alors, elle revint vers le feu, s'assit sur une chaise basse, et, le front appuyé au marbre de la cheminée, elle ne bougea plus.

On avait frappé à la porte.

— Entrez, — dit-elle, morne.

— Toutes mes excuses, mademoiselle.

Allegria se retourna en sursautant. M. de Préneste venait de pénétrer dans la chambre.

— La porte de la rue était ouverte, — dit-il avec un sourire. — Je n'ai trouvé que Don Iñigo, ronflant, la tête sur la table, entre un verre de punch et une réussite. Je n'ai pas voulu réveiller ce digne prêtre, ni déranger Maïpure. Je suis monté; mademoiselle, je vous réédite mes excuses.

Il était en costume de cheval. Il se débarrassa posément

de son manteau, de ses gants, de sa cravache. Il apparut alors, mince et pâle, d'une pâleur qui contrastait bizarrement avec son attitude dégagée.

Il prit une chaise qu'il porta au coin de la cheminée. Allegria s'était levée.

— Que voulez-vous? — demanda-t-elle brièvement.

— Vilain temps, — répondit-il, s'étant assis, sans plus de façons. — Heureusement que ce bon marquis de Llobregat a eu l'idée de faire disposer un tendelet au seuil de l'escalier d'honneur. Sans cette précaution, les belles invitées de Sa Majesté auraient eu à déplorer des désastres à leurs toilettes. Pluie et neige sont de mauvaises choses pour le satin et la soie.

Sur le dossier de sa chaise, les mains d'Allegria tremblèrent.

— Que voulez-vous? — répéta-t-elle.

— Mon Dieu, c'est très simple, — fit-il. — Je me suis dit : « Ce soir, grande fête, au palais. Ni mademoiselle Detchart, ni moi, ne sommes, pour des motifs différents, conviés à ces réjouissances. Montrons à ceux qui nous ont volontairement oubliés que nous avons en nous assez de ressources pour faire fi de cette omission. Passons la soirée ensemble. » Telle est, chère mademoiselle et amie, la petite manifestation de dignité à laquelle je me permets de venir vous inviter.

Elle le regarda, essayant d'obtenir que son regard croisât le sien. Elle ne put y parvenir. C'était aux jeux des flammes dans l'âtre qu'il paraissait uniquement s'intéresser.

Alors elle recula sa chaise à l'autre coin de la cheminée.

— A votre aise, — dit-elle.

Et elle se rassit.

Sans échanger un mot, ils restèrent ainsi un quart d'heure. Au dehors, le vent s'était mis à souffler avec rage. On voyait sur la vitre blême tourbillonner l'essaim fantastique des flocons noirs.

— Vilain temps, bien vilain temps, — fit M. de Préneste, sur le même ton d'insupportable amabilité.

Il sifflotait maintenant un air de chasse.

Allegria était trop fine pour n'avoir pas aussitôt deviné où il voulait en venir avec cette cascade de mufleries. A un éclat !

« Non, non, se répétait-elle, les lèvres serrées. Tu y perdras ta peine. Ce n'est pas moi qui commencerai. »

Et, immobile, elle regardait elle aussi bondir les petites flammes courtes.

Soudain la voix d'Olivier s'éleva, une voix changée, rauque, sourde.

— Allegria... — dit-il.

Elle eut un tressaillement de joie, qu'elle réprima. Elle avait gagné. Alors elle se raidit davantage, dans l'angoisse de l'attente.

— Allegria... — répéta-t-il.

Et sa voix ressemblait maintenant à une plainte.

— Quoi? — fit-elle, très bas.

Il n'avait pas bougé, les yeux toujours fixés sur le feu. Elle l'observa. Elle vit que ses épaules, imperceptiblement, tremblaient.

— Allegria, — murmura-t-il, sans se retourner, — j'ai fait de nouvelles connaissances.

— Ah ! — fit-elle.

Elle était pâle comme une morte. Mais sa voix restait calme.

— Qui, par exemple?

— Le commandant Romeral, du premier bataillon de Biscaye.

— Ah ! Et puis?

— Le capitaine Tharsis, du deuxième Alavais.

— Et puis?

— Le duc de Santurce, lieutenant aux Gardes.

— Et puis?

— Le capitaine de Penha Verde, également aux Gardes.

— Et puis?

Les épaules d'Olivier se soulevèrent....

— Juan Arquillo, simple soldat au premier Alavais.

— Et qui encore?

— Le comte de Montera, toujours des Gardes.

— On t'a trompé, — dit Allegria, avec calme, — si on t'a dit que j'ai été la maîtresse du comte de Montera. C'est faux.

Il se retourna. Il y avait sur son visage un affreux sourire d'ironie et de désespoir.

— Reste à cinq, — dit-il.

Elle ne répondit pas.

— Reste à cinq, reste à cinq ! — reprit-il avec une âpre exaltation. Avec les neuf que je connais déjà, cela fait bien quatorze, n'est-ce pas? Combien m'en manque-t-il encore?

Dans un rire navrant, il répéta :

— Combien m'en manque-t-il encore?

Ils étaient debout tous les deux, face à face. Elle, immobile, continuait à se taire.

— Allegria ! — dit-il, dans un sanglot....

Héautontimoroumenos. Qu'a donc à se torturer ainsi Olivier de Préneste? Comment un simple voyage en Espagne, dans des circonstances un peu spéciales, je l'admets, a-t-il suffi pour transformer ainsi ce ponctuel et correct jeune homme? On ne pensait pas qu'il pût connaître d'autres émotions que celles, très réduites, qu'on éprouve dans une palombière, quand sur les arbres d'alentour vient s'abattre avec fracas le vol des beaux oiseaux violacés. Un simple voyage, vous dis-je, quelques incidents, et voici un homme qui ne se reconnaît plus lui-même. Sans ces péripéties, aucune de ces fleurs n'eût germé, sous l'odeur desquelles il défaille présentement. Sans elles, c'est-à-dire le hasard, rien. Analyse? Introspection? Un moulin qui tourne à vide. Un serpent qui mord sa queue.

Allegria ! — répéta Olivier.

A présent, il suppliait. Comme elle continuait à se taire, il osa lever les yeux, la regarder.

Elle était émue, à n'en pas douter. Il voulut lui prendre la main. Elle recula brusquement.

— Laisse-moi, — dit-elle.

Il y avait de l'effroi dans ces paroles, de l'horreur presque. Une sourde frénésie, mêlée au sentiment d'une injustice flagrante, dont il était la victime, commença à s'emparer d'Olivier. Il marcha sur la jeune femme. Il vit dans les yeux d'Allegria quelque chose de si farouche qu'il frissonna.

— Où est Lucile? — balbutia-t-il.

Pourquoi posait-il cette question, la dernière à poser, lui qui d'ailleurs savait fort bien où était mademoiselle de Mercœur? Il l'ignorait, il perdait la tête.

Mais déjà Allegria, dont il tordait les poignets, était toute secouée d'un rire sauvage.

— Dans les bras de Don Carlos. Ah ! ah ! ah ! ah ! Dans les bras de Don Carlos... Et c'est moi qui l'y ai envoyée.

— Que m'importe ! — murmura Olivier, blême.

— C'est moi, moi qui l'y ai envoyée, — répétait-elle, essayant de dégager ses minces bras martyrisés.

Et lui, haletant, la serrant plus fort, l'attirant, répétait :

— Que m'importe ! Que m'importe ! Que m'importe !

Il avait maintenant contre sa bouche la tête aux courtes boucles. A l'oreille de la jeune femme, il murmurait des paroles saccadées.

Elle poussa un grand cri de détresse.

— Jamais !

En même temps, d'un mouvement désespéré, elle avait réussi à lui échapper. Interdit, muet, il restait là, haletant.

— Jamais ! Jamais !

Elle martela.

— Quand même, à toi tout seul, tu aurais pris Bilbao, Pampelune et la Carrascal, jamais, tu m'entends bien? jamais !

— Ah ! — hurla-t-il, — plutôt le soldat Juan Arquillo, n'est-ce pas?

Et il se rua sur elle en proférant d'ignobles injures.

Un coup de cravache, lancé à toute volée, en plein visage, ne l'arrêta pas. A bras le corps, il l'étreignit. Oh ! la hideuse scène. Le contact des souples reins décuplait sa frénésie. Il râlait d'horribles mots d'amour et de haine... Et tout à coup, il la lâcha. Un carillon venait de retentir au rez-de-chaussée.

Parvenant à dégager, une seconde, un de ses bras, Allegria avait tiré un cordon de sonnette.

Maintenant, Olivier était immobile au milieu de la chambre.

Elle, lui tournant le dos, le front collé au marbre de la cheminée, elle avait repris l'attitude où il l'avait trouvée en arrivant. Rien ne semblait s'être passé.

Des pas dans l'escalier. Maïpure parut sur le seuil de la porte.

— Reconduis monsieur de Préneste, — dit-elle, sans se retourner.

A présent, Olivier est dans la rue, son chapeau à la main, son manteau sur le bras. Il recommence à neiger. La ville est sinistre et déserte. Un pauvre chien, un chien perdu, a suivi un moment M. de Préneste. Mais il a vite compris qu'il n'y avait aucune attention à attendre de ce promeneur, et il s'est éloigné humblement, ombre falote sur la neige que ses misérables petites pattes trouaient de trous noirs.

Olivier a longé les quais, entre lesquels bouillonnait une rivière invisible, — l'Oria, il l'a su plus tard. Puis, il a quitté les quais. Il a reconnu des rues dans lesquelles il était déjà passé. Sur une place, il a vu une maison violemment éclairée. Il a marché vers cette lumière. Il s'est trouvé devant le baldaquin de soie mauve, le fameux baldaquin du marquis de Llobregat. Les vitres se reflétaient sur la neige, faisant briller ses petits cristaux.

— Ah ! Don Carlos ! Don Carlos ! — sourit-il, — toi que je trouve à l'intersection de toutes mes peines, qu'elles aient nom Lucile ou Allegria, Allegria ou Lucile... Eh ! mais ! je vais entrer, et aller te tirer par ta belle barbe.

Grelottant de froid, il rit tout seul sur la place vide.

« Monsieur Buffet n'y comprendra plus rien, pense-t-il. Et les gauches... comme elles vont être ravies ! »

Il entre.

Dans l'antichambre, sitôt la porte passée, il se heurte à un officier de service.

— Bonsoir, monsieur, — fait-il aimablement.

L'officier le regarde sans surprise apparente.

— Bonsoir, monsieur, — répond-il, en français. — Vous accompagnez monsieur de Magnoac, sans doute?

« Ah ! monsieur de Magnoac est ici, se dit Olivier. Encore un avec qui je ne serais pas fâché de régler un petit compte. »

Il répond avec aplomb :

— J'accompagne en effet monsieur de Magnoac.

— Monsieur de Magnoac est en conversation avec le duc de la Rocca. Voulez-vous l'attendre dans ce salon? Je vais vous faire donner de la lumière.

— Inutile, — dit Olivier imperturbable, — monsieur de Magnoac n'en a pas pour longtemps.

Le salon où son interlocuteur vient de le laisser seul est en

effet très sombre. Mais au fond, sous une porte, il y a une raie lumineuse. Olivier va à cette porte. On parle dans la pièce à côté. La soirée du Club des Osselets n'est pas si éloignée qu'il ne puisse reconnaître la voix de celui qui l'a engagé dans toutes ces aventures, qui n'ont ni queue ni tête.

Sans bruit, M. de Préneste entr'ouvre la porte. Il sera dit que ce soir il n'aura pas cessé de se conduire avec la plus complète incorrection.

C'est en effet M. de Magnoac qui cause avec le duc de la Rocca.

— Impossible, je vous le répète, impossible, mon cher baron, — dit le duc.

— Et moi, je vous dis, monsieur, qu'il faut que je voie Sa Majesté à la minute, — dit M. de Magnoac.

La voix du vieux gentilhomme, tour à tour, implore et menace.

— Sa Majesté ne peut quitter, en ce moment, ses invités. Et d'autre part, l'étiquette, votre tenue...

M. de Magnoac est, comme Olivier, en tenue de cheval et crotté sur toutes les coutures.

— L'étiquette, monsieur de la Rocca, vous entendez bien, je m'en moque. Si je ne vois pas le Roi immédiatement, dans huit jours, dans quatre, peut-être, il n'y aura plus ni étiquette, monsieur, ni grand chambellan, ni Roi même, sinon le roi Alphonse.

— Vous exagérez, monsieur de Magnoac, allons, vous exagérez. La situation n'est pas à ce point...

— La situation est désespérée, monsieur. J'arrive, je vous le répète, à franc étrier d'Estella qui, par quel miracle ! tient encore. Ce n'est pas moi qui vous parle en cette minute. Je ne suis que le porte-parole du plus brave, du plus calme des généraux de Sa Majesté, de Don Carlos Calderon. « Allez, m'a-t-il dit, voyez le Roi, coûte que coûte, ramenez-le. Quand les libéraux vont se lancer sur nous pour l'assaut final, si l'armée ne voit pas son Roi à sa tête, le Roi n'aura plus d'armée. » Voilà ce que m'a dit hier Don Carlos Calderon. Chaque minute qui passe vaut un jour. Prenez vos responsabilités, monsieur.

Sa belle confiance paraît quitter le duc de la Rocca.

— Je vais voir, je vais essayer, mon cher baron. Voulez-vous m'attendre quelques instants.

Resté seul, M. de Magnoac se promène de long en large. Derrière la porte, Olivier retient son souffle.

Au-dessus de leurs têtes, l'orchestre se met à jouer les premières mesures d'une valse !...

Le duc de la Rocca vient de réapparaître. Il a un air effroyablement gêné.

— Eh bien? — interroge ardemment M. de Magnoac qui est allé à sa rencontre.

— Sa Majesté, — balbutie le duc, — me charge de vous dire combien elle est touchée, combien elle serait heureuse...

— Au fait !

— Si vous consentiez à vous mettre en habit...

— En habit ! — clame M. de Magnoac, — en habit, monsieur le grand chambellan, pendant qu'à chaque minute que nous perdons ici un soldat tombe pour la légitimité !

Le duc de la Rocca esquisse un geste navré. Il y a un silence.

— Je veux voir le Roi, — dit M. de Magnoac.

— Le Roi ne peut à cette heure quitter ses invités, — répète sur un ton plus ferme M. della Rocca. — Mais demain, à onze heures...

— Demain ! à onze heures ! — gémit le baron, — mais vous ne comprenez donc rien.

Le grand chambellan a un geste, un geste qui signifie qu'une telle insistance commence à être déplacée.

— Une dernière fois, monsieur, — dit encore M. de Magnoac.

M. de la Rocca répond par un second geste, ferme et courtois : non.

Le vieillard a pris son manteau, son chapeau, sa cravache.

— Au revoir, monsieur de Magnoac. Demain matin, vers onze heures, vous pourrez...

— Je repars à l'instant même pour Estella. Adieu, monsieur. Vous voudrez bien rapporter notre entretien à Sa Majesté.

Sur la place, quand il est sorti du rayon lumineux du palais, M. de Magnoac s'arrête. Il s'appuie à une muraille obscure. Il a un court sanglot.

— Toute ma vie !... — murmure-t-il.

Au même instant, quelqu'un le saisit par le bras. Il se retourne. A son oreille, une voix basse dit :

— Emmenez-moi avec vous, monsieur.

IV

LE MONTE-JURRA

MM. de Préneste et de Magnoac chevauchèrent toute la nuit. Ils avaient quitté Tolosa vers une heure. Vers trois heures ils traversèrent les rues d'une ville endormie, comme morte.

Quand ils l'eurent dépassée, comme les silhouettes des arbres sans feuilles remplaçaient de nouveau sur le ciel blême les fantômes trapus des maisons. M. de Magnoac rapprocha son cheval de celui d'Olivier. Les bottes des cavaliers se touchèrent.

— M'en voulez-vous beaucoup, monsieur ? — murmura M. de Magnoac.

C'était la première fois que, depuis leur sortie de Tolosa, ils s'adressaient la parole.

— Monsieur, — répondit, sans aucune nuance amère, M. de Préneste, — je ne vois pas bien à quoi rime cette question. Quand, machinant la petite comédie de Villeléon, vous m'avez complètement sacrifié à l'intérêt de la cause que vous servez, vous ne vous êtes pas embarrassé de scrupules. Vous m'auriez alors, monsieur de Magnoac, de gaieté de cœur, tué de votre main. Or, maintenant, vous me demandez si j'ai contre vous de la rancune. Pour me parler ainsi, il faut qu'il vous soit venu des doutes sur la bonté de votre cause, ou tout au moins sur son succès.

Et comme le vieillard murmurait quelques vagues phrases de protestation :

— Ne vous mettez pas en peine de dénégations, monsieur. Je préfère vous dire que j'ai entendu hier soir votre conversation avec le duc de la Rocca.

La voix de M. de Magnoac se fit tremblante d'émotion :

— Vous m'avez entendu dire que l'instant était affreuse-

ment critique, sinon désespéré ! Et c'est cet instant que vous choisissez pour me demander de vous conduire vers la ligne de feu !...

— Je voulais quitter Tolosa, — répondit sèchement M. de Préneste, — à peu près pour les mêmes raisons que Sa Majesté tient, mordicus, à y demeurer. Vous connaissez ces raisons, je pense.

Il y eut un silence, M. de Magnoac baissa la tête avec accablement.

— Pardon, — murmura-t-il.

— Vous êtes tout pardonné, monsieur, — répondit sur un ton d'enjouement douloureux M. de Préneste. — A présent, si vous désirez mieux encore, et vous acquérir des titres indiscutables à ma reconnaissance, tâchez, sur une route que vous me paraissez connaître à fond, de découvrir quelque auberge. L'aube va naître; j'ai soif et je me sens glacé.

De chaque côté du chemin, des croupes de terre se traînaient, noires sous le ciel gris strié de déchirures jaunes. Des flaques d'eau brillaient, sinistres, dans les fossés. Un faible vent froid torturait, de loin en loin, quelque arbre misérable.

A un coude de la route, M. de Magnoac descendit de cheval. Suivi par Olivier, il marcha vers un amas informe adossé au flanc de la ravine. Ce ne fut que lorsque Olivier entendit le pommeau de la cravache de son compagnon heurter une porte qu'il reconnut, dans cet entassement sordide, une maison.

— Ce ne sont plus les belles petites auberges blanches du pays basque. Nous approchons de l'Espagne véritable, — fit M. de Magnoac.

Ils entrèrent. La pièce unique ne recevait d'autre lumière que celle d'un feu mourant dans l'âtre. Une forme ratatinée était accroupie devant ce feu.

— Eh ! grand'mère, — dit M. de Magnoac.

La vieille se retourna. De la mante qui couvrait sa tête émergeait son nez de carabosse. La flamme dansait en lueurs rouges sur ses haillons noirs.

— Pepa, la belle Pepa Samaniego, — présenta M. de Magnoac. — Admirez, je vous prie, comme ce nom enfantin, Pepa, sied bien à cette petite folle. Telle que vous la voyez,

elle est cependant un excellent raccourci de l'histoire de cette charmante Espagne au dix-neuvième siècle. Elle a, tour à tour, sauté sur les genoux de Lannes et de Palafox. Elle a offert des fleurs au duc d'Angoulême, servi à boire, pendant la guerre de Sept ans, à Zumalacarreguy et à votre serviteur, puis à O'Donnell, puis à cette canaille de Prim. Demain, tu acclameras Quesada et Alphonse XII, n'est-ce pas, vieille coquine ? Allons, en attendant, fais-nous chauffer du café.

Il maugréa :

— Et dire que c'est à ce pays que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Me voici sur le point d'en être récompensé !

Assis devant la cheminée, Olivier regardait, sur la plaque luisante du foyer, le reflet de l'aube. C'était une aube hideuse d'hiver qui grandissait. Il était trop las pour se retourner et la voir entrer au naturel par la porte. Le vent aigre lui mordait la nuque, le sommeil le gagnait. Son menton lui semblait lourd, lourd... Sa tête, par saccades, s'affaissait.

Sur ses genoux, un choc doux et mou. Un chat venait de s'y installer. Il flaira Olivier, discerna en lui la sympathie des pauvres bêtes sans défense. Satisfait, il se mit à ronronner...

— Voilà le café.

Dieu ! que cette voix de M. de Magnoac est perforante. Olivier ouvre les yeux. Le jour est né. Il sculpte tristement la misérable pièce. Il fait moins froid. Le chat n'est plus là.

M. de Préneste boit son bol de café, d'un trait, sous l'œil paternel de M. de Magnoac.

— J'ai dormi ? — s'excuse-t-il.

— Une heure, à peine. J'ai essayé de vous en empêcher, parce qu'un sommeil pareil, après on est encore plus fatigué... Mais inutile. J'en a profité pour faire manger les chevaux et les astiquer. Maintenant, à mon tour, si vous le permettez.

M. de Magnoac a déposé devant la porte un bassin de terre rouge rempli d'eau. Nu jusqu'à la ceinture, dans l'âpre bise qui siffle sur les hautes terres navarraises, il procède à sa toilette. Olivier voit sur le torse, sur les bras secs, de longues marques brunes. La chasse? la guerre? Les deux.

Un bruit de pas, sur la route, qui grandit. Une troupe en marche. Le regard de M. de Magnoac est fixe. Olivier veut

voir. En chancelant, il se lève. Il va sur le pas de la porte.

Une cinquantaine d'hommes s'approchent. De l'infanterie carliste. Longues capotes bleues, récoltées sans doute sur les cadavres des libéraux, boïnas rouges à plaques de cuivre, alpargates. Les montagnards ont un pas long et balancé, étonnamment rapide. Un guitariste rythme leur marche dansante.

Les voici à la hauteur de l'auberge. Ils viennent en sens inverse du chemin suivi par les deux compagnons.

— Troisième bataillon d'Alava, — maugrée M. de Magnoac. — Qu'est-ce que ces gaillards viennent faire par ici !

Une voix claire retentit :

— Monsieur de Magnoac, si je ne me trompe?

C'est l'officier qui mène la troupe.

— Capitaine Sallaberry, — dit M. de Magnoac. — Je vous croyais à Estella.

— Plus exactement à Murrugaren. En effet, nous y étions hier soir, — dit l'officier.

— Et... où allez-vous, présentement?

— Présentement, si on vous le demande, vous direz que nous rentrons chez nous.

Et le capitaine Sallaberry a un rire que répètent ses soldats les plus proches.

— Chez vous, capitaine. Mais alors, Estella?...

— Estella tient encore, monsieur de Magnoac. Peut-être jusqu'à demain, peut-être jusqu'à ce soir.

— Mais alors, capitaine, je ne comprends pas...

— Vous comprenez très bien, au contraire, — riposte l'officier. — Il n'y a plus ici ni capitaine Sallaberry, ni soldats du troisième alavais. Il n'y a que des gens des villages d'Echarry et d'Aranaz qui retournent à leurs métairies, qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

D'un coup de cravache, M. de Magnoac frappe sa botte. Les Alavais éclatent de rire.

— Ces paroles ont l'air de vous contrarier, cher monsieur, — fait le capitaine Sallaberry, quand il a cessé de rire. — Je le regrette, mais, voyez-vous, un bon conseil : vous avez la chance d'être Français. Ne vous montrez donc pas plus *fueriste* que les Basques, ni plus carliste que Don Carlos. Au revoir. Et

si, ce dont je doute, vous rencontrez sur la ligne de bataille notre Roi bien-aimé, Charles VII, que Dieu garde, présentez-lui les respects des gens d'Aranaz et d'Echarry... Au revoir, monsieur de Magnoac.

La petite troupe défile. Olivier les voit tout près de lui, ces montagnards en guenille, aux armes bien fourbies. Ah ! ces gens-là ne sont pas des lâches. Il regarde M. de Magnoac pâle de saisissement et de fureur. Le dernier carliste a disparu au coude de la route.

Tout le jour, Olivier et son compagnon allèrent. A plusieurs reprises, ils croisèrent des petites bandes qui, en ordre, se dirigeaient vers le Nord, tournant le dos à la bataille. M. de Magnoac ne s'avisa plus d'adresser la parole aux chefs.

— Et tous, tous appartiennent à la garnison d'Estella, — murmura-t-il. — Ah ! qu'allons-nous trouver, en arrivant?

Du côté où ils se dirigeaient, la canonnade s'entendait maintenant, faisait rage. A mesure que le jour déclinait, les escarpements, à l'horizon, se hérissaient de brusques lueurs jaunes, qui devenaient roses, puis rouges.

Soudain, M. de Magnoac arrêta son cheval. A leur gauche, un petit mamelon se profilait sur le ciel pâle. A leurs pieds, une ville noirâtre, traversée par un torrent blême.

— Estella! — dit gravement M. de Magnoac.

Et il se signa.

Avec une émotion dont il ne revenait pas, M. de Préneste, descendu de cheval, contemplait le lugubre paysage d'hiver, la vallée où s'étaient joué à plusieurs reprises les destinées de ce Carlisme abhorré, les sinistres villages en ruines, rouges du sang des libéraux et des soldats de la légitimité. Il entendait, dans un bourdonnement, la voix vibrante de M. de Magnoac, qui lui nommait ces lieux tragiques.

— Ici le mont Esquinzi, Villatuerta, Loria, Murillo, Lacar, Alloz, qui jalonnaient, le 25 juin 1874, les lignes d'attaque du maréchal Concha. Ici, le mont Murru, où Mendiri a conquis, avec une gloire impérissable, le titre de comte d'Abarzuza ; là, Abarzuza, la victime, où le marquis del Duero a rendu le dernier soupir ; ici, Murrugarren, Zurucain, Zabal, Grocen, dont il ne reste plus pierre sur pierre ; là, le monastère d'Irache.

Au fond, Dicastillo, où se trouve l'état-major de l'armée libérale, et d'où Primo de Rivera va lancer son attaque. Et là-bas, mon enfant, dominant Estella de sa muraille à pic, dernier rempart de la royauté et de la sainte ville, le Monte-Jurra.

Des eaux blafardes de l'Erga montaient des buées grises, qui, se joignant à la nuit, dérobaient peu à peu aux regards le mont puissant, couronné d'éclatements rouges. Olivier de Préneste frissonna.

— Est-ce là, — murmura-t-il, — qu'on me prêtera le fusil dont vous m'aviez parlé au Club des Osselets?

M. de Magnoac enveloppa son compagnon d'un immense regard de gratitude triste. Ses lèvres remuèrent, comme pour parler. Aucun son n'en sortit. Les deux hommes se remirent en selle et galopèrent en silence vers Estella. Une heure après, parmi la nuit maintenant totale, ayant laissé leurs chevaux dans la ville, ils gravissaient les terribles sentiers du Monte-Jurra, plus martelé d'éclairs qu'un Sinaï.

— Monsieur de Magnoac, enfin !

Ils se trouvaient tous deux dans un poste de commandement établi au milieu des rocs du versant sud de la montagne. Trois officiers, éclairés par des photophores, y travaillaient. Le plus grand était allé à la rencontre des deux arrivants.

Il répéta :

— Monsieur de Magnoac, enfin !

Et à voix basse, sur un ton presque suppliant :

— Eh bien?

M. de Magnoac secoua la tête sans répondre.

— Il... Il n'est pas venu? Vous ne lui avez donc pas dit?...

— J'ai dit tout ce qu'il fallait, mon général. Je n'ai même pas été reçu.

Le général regarda M. de Magnoac, puis ses officiers.

— Il ne nous reste plus qu'à mourir, messieurs, — dit-il gravement.

M. de Préneste, à l'écart, observait celui qui parlait ainsi. « Vous allez voir l'homme le plus digne d'admiration de toute l'armée carliste », lui avait dit M. de Magnoac, avant d'entrer. Olivier connaissait de réputation Don Carlos Calderon, brigadier des forces navarraises. Il savait que, fils du plus riche

banquier de Cadix, possesseur d'une fortune légendaire en Espagne, cet homme avait tout sacrifié lui aussi. Tout cela pour aboutir à ce trou dans la rocaille du Monte-Jurra.

— Ah ! — murmura Olivier, — moi, du moins, je n'ai pas perdu mes illusions.

Mû par un extraordinaire attrait, il marcha vers ce général de trente-sept ans. Calderon le vit avec étonnement entrer dans le cercle lumineux du photophore. Il jeta un regard interrogateur à M. de Magnoac.

Celui-ci présenta Olivier.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur, — dit le brigadier.

Il ajouta, avec une grande noblesse triste :

— Il ne faut pas nous en vouloir.

— Mon général, — dit Olivier avec élan, — si je puis vous être bon à quelque chose !...

Calderon le regarda :

— Je n'ai guère de temps, — dit-il. — Avez-vous servi?

— En France, en 1871, — dit Olivier.

— Savez-vous marcher en montagne?

— Oui, — fit avec assurance M. de Préneste.

— Je manque d'agents de liaison, — dit le brigadier. — Vous allez vous mettre à la disposition du commandant qui dirige, là-haut, le feu des batteries que nous avons hissées au sommet du mont. Mais, — observa-t-il, — vous n'êtes pas en uniforme. Vous savez à quoi vous vous exposez, si les choses tournent mal?

Olivier eut un sourire.

— Je le sais, — dit-il.

— Allez donc, — dit le général. — Un de mes hommes va vous conduire.

En repassant le seuil, Olivier sentit une main tremblante qui étreignait la sienne : celle de M. de Magnoac.

— Je suis obligé de faire flèche de tout bois, — dit Calderon, quand M. de Préneste fut sorti. — Tous mes officiers sont occupés cette nuit à assurer la relève.

— La relève? — demanda M. de Magnoac.

— Les Navarrais tenaient la tranchée depuis quatre jours, je les fais remplacer cette nuit par les Alavais.

— Les Alavais, mon général. Croyez-vous pouvoir compter absolument sur eux?

— Ah ! — fit Calderon avec une expression de lassitude infinie, — j'y compterais absolument, si leur Roi se trouvait parmi eux.

Au bout de vingt minutes d'escalade, les mains et les genoux en sang, Olivier atteignit enfin, derrière son guide taciturne, le faîte du mont. L'artillerie s'était tue ; il pleuvait à torrent.

Comme il mettait le pied sur l'étroit plateau, Olivier reçut en plein visage la lueur d'une lanterne.

Au même instant, une voix disait :

— Monsieur de Préneste, si je ne me trompe? Par quel hasard !...

Tournant vers son propre visage sa lanterne, son interlocuteur lui apparut : le capitaine Narvaëz, un des convives du dîner d'Elizondo.

— Le général Calderon m'envoie pour me mettre à votre disposition, monsieur, — dit Olivier.

Et il lui fit un récit succinct de son voyage, depuis Tolosa.

Le capitaine Narvaëz, sans répondre, le conduisit dans un trou rocheux. Il y avait là une grosse pierre, servant de table, avec une feuille de papier à moitié écrite. Le capitaine Narvaëz la plia, la mit dans la poche de son dolman.

Puis il regarda Olivier avec un sourire moqueur.

— Vous arrivez de Tolosa ?

— Oui, monsieur.

— N'avez-vous, sur la route, rien remarqué de particulier?

— J'ai vu trois compagnies alavaises qui abandonnaient la ligne de feu, monsieur. Mais, je vous demande pardon, je vous ai dérangé, vous étiez en train d'écrire?

L'officier tressaillit. Il regarda Olivier de travers, puis haussa les épaules.

— A votre famille peut-être? — insista Olivier.

Le capitaine Narvaëz rougit, d'une rougeur déjà vue au dîner d'Elizondo. Il ne répondit pas.

Pourquoi cet officier paraît-il à M. de Préneste plus son ennemi que les soldats d'Alphonse XII, qui s'apprêtent en bas,

dans la plaine obscure, pour l'assaut de demain. Ah ! Olivier ne le sait que trop. De son hostilité il va donner la mesure dans la question empoisonnée qu'il pose d'une voix mielleuse.

— Puis-je vous demander, mon capitaine, des nouvelles du lieutenant de Sabradiel ?

Il lui semble que l'officier a blêmi. Un gros papillon, une chauve-souris, on ne sait, virevolte autour du photophore. Le capitaine Narvaëz le chasse.

— Le lieutenant de Sabradiel, monsieur? Il est tombé, il y quinze jours, lors de l'assaut des lignes de Villeréal.

Il ajoute d'une voix sourde :

— Il est heureux !

— Mon capitaine, — dit Olivier, — vous ne paraissez pas avoir une confiance exagérée dans l'issue de la bataille de demain.

— Demain? — dit Narvaëz.

Et il éclata de rire.

Il montre à Olivier l'encrier sur la pierre.

— Écrivez, — dit-il, — si vous avez quelqu'un à qui écrire. Peut-être les libéraux auront-ils l'amabilité de recueillir sur votre dépouille votre courrier, et de le faire parvenir à qui de droit.

— Je vous remercie, capitaine, — répond M. de Préneste, — mais je n'ai personne à qui je puisse faire hommage de mes dernières pensées.

Un silence. Le vent pleure sur le mont.

— Capitaine Narvaëz, — dit Olivier, — croyez-vous à la double vue?

— Je ne comprends pas, monsieur?

— Vous allez comprendre. Vous avez, dans votre dolman, une lettre. Mais vous n'avez pas écrit l'adresse de cette lettre. Donnez-moi une enveloppe.

Narvaëz obéit. Olivier a un plaisir sinistre à voir trembler les pauvres doigts de son rival.

Posément, M. de Préneste trace un nom sur l'enveloppe.

— Est-ce bien l'adresse qui convient, monsieur?.

Narvaëz regarde. Il a un gémissement. Son regard supplie M. de Préneste.

Celui-ci, ricanant, brûle l'enveloppe à la flamme du photo-

phore. Une seconde, ils peuvent apercevoir tous deux leurs visages atrocement crispés.

— De grâce, monsieur !... — dit le capitaine.

Ils sortent du trou, ils marchent sur le plateau noir, enjambent des corps étendus. Ils viennent s'asseoir à côté des canons, puis se lèvent, marchent encore. Le froid les gagne, ainsi qu'une immense angoisse. Ils retournent vers le parapet, d'où émergent les gueules des quatre Withwoort, suprême espoir de la légitimité. Grelottants, ils s'accroupissent. Un lourd silence pèse sur le mont. Bientôt le sommeil aura rapproché ces deux pauvres têtes, opposées avec tant de haine par l'amour !

(A suivre.)

PIERRE BENOIT

LA MYSTIQUE DE LA LIBRE PENSÉE

Augustin Cochin, dès avant vingt ans, fixa son esprit sur les troubles politiques en France depuis la Révolution. Sous ces luttes, il vit le mouvement social profond, qui est le développement du phénomène démocratique, et il lui sembla que ce développement présentait certains traits de caractère religieux.

Le problème était d'ordre philosophique et historique. Augustin Cochin, avant de l'aborder, se fit recevoir à la licence ès lettres (philosophie), et à l'École des Chartes, — où il entra le premier. Il en sortit en 1902.

La Révolution découvre les premières manifestations du mouvement qu'il voulait étudier. De plus, dans un raccourci saisissant, elle montre tant d'aspects politiques, sociaux, religieux, que là il pensait avoir chance de mettre à nu quelques-uns de ces caractères religieux qu'il soupçonnait seulement, et de trouver peut-être la direction où porter ses pas.

Dès 1903, il commença ses recherches. Il étudia d'abord les toutes premières origines de la Révolution. Et en 1904, il publia un bref essai sur *la Campagne électorale de* 1789 *en Bourgogne*. Il y remarqua l'influence des groupements politiques et entrevit le jeu du ressort qui les monte. Il renouvela son effort, et lui donna un champ plus vaste, dans une province où les contrastes plus violents peuvent mieux marquer le trait, la Bretagne. Durant quatre années, il fouilla les archives de ses moindres villes et écrivit un très considérable ouvrage sur *les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne* (1788-1789). Il n'avait point été trompé par la lueur aperçue en 1904. Il voyait maintenant avec netteté l'importance capitale des Sociétés dans la lutte politique, le double résultat du Travail social sur les profanes comme sur leurs propres membres. Mais il ne pouvait apporter encore la pleine lumière, qui éclairerait les faits, les expliquerait. Les recherches devaient donc être poussées plus avant et sur d'autres terrains. Augustin Cochin ne publia pas son livre.

Cependant ces six années de labeur atteignaient leur but. Augustin Cochin avait déterminé l'objet à étudier : le Peuple, « cet énorme personnage anonyme qui se mêle aux personnes réelles comme les grandes figures allégoriques aux portraits dans un tableau de Mantegna », — le peuple qui a pris la Bastille, emmené le roi et l'Assemblée, massacré les prisonniers, — ce peuple qui a tout fait et dont on ne sait rien.

Il aborda alors la question au point de vue qui, dans l'ordre logique, s'offre le premier : le point de vue de la méthode dans l'histoire révolutionnaire. Deux méthodes sont en présence, dit-il, dans l'étude de cette histoire : la thèse de la défense, dont le plus érudit tenant est M. Aulard, et l'histoire de fait, dont *les Origines de la France contemporaine* de Taine sont le chef-d'œuvre. *La Crise de l'histoire révolutionnaire* — publiée en 1909 par Augustin Cochin — montre « d'un côté (thèse de défense), une explication qui ne se soutient qu'à force d'omettre et d'atténuer ; de l'autre, des faits d'autant moins explicables qu'on les connaît mieux ». Thèse de défense et histoire de fait se combattent : elles ont tort l'une et l'autre. Elles se contredisent, parce qu'elles vont vers des buts différents. Et ni l'une ni l'autre ne satisfont l'esprit, parce qu'elles manquent toutes deux le vrai but. L'objet, non encore touché, des recherches doit être « la machine sociale », dont Augustin Cochin a vu les rouages se former et se monter en Bretagne, et dont « les produits mécaniques du travail collectif » sont un Châlier, un Marat, un Carrier.

« Qui dit souveraineté directe du peuple, démocratie pure, dit réseau de sociétés permanentes. On ne voit pas comment non le règne, mais l'être même du *Souverain* serait possible sans elles, comment il pourrait prendre conscience de soi. Il n'est de peuple souverain, à proprement parler, que là. » Et là, ce peuple apparaît comme une puissance nouvelle. Nous assistons à « l'avènement d'un nouveau Messie, — l'intervention sensible, actuelle, dans notre monde contingent, d'un être absolu, dont la volonté est supérieure à toute justice... : le Peuple, nos libres penseurs disent la Démocratie. Cette incarnation n'est ni une chimère intellectuelle, — le règne du Terrorisme l'a prouvé, — ni une fiction légale, pratiquement limitée par la loi : c'est une réalité concrète agissante, et c'est sur le fait même de cette « présence réelle » du dieu que sont fondés la morale et le droit nouveaux : les pouvoirs sont illimités et confondus sous ce régime, parce que l'incarnation du dieu est actuelle et complète ; et l'incarnation est complète, parce que ce sont les sociétés permanentes qui gouvernent ». Rousseau, dans *le Contrat Social*, est le prophète du nouveau Messie, dont il révèle l'essence et la nature. Augustin Cochin dégage le dogme de la religion nouvelle, dans *le Catholicisme de Rousseau*, publié ci-après par la *Revue*.

Le nouveau Messie, dieu de la libre pensée, incarné dans la démocratie qui le crée et le manifeste chaque jour davantage, ce dieu-

peuple, le vrai Peuple, ce dieu-humanité, la vraie Humanité, est-il une étrange nouveauté? — Non. — Ce dieu, fin de l'humanité, qui n'existera jamais comme être achevé, parfait, est en perpétuel devenir; il se fait. Et ses lettres de crédit lui sont délivrées par le principe d'immanence, principe essentiel de toute la philosophie moderne. Selon ce principe « la réalité n'est pas faite de pièces distinctes juxtaposées ; tout est intérieur à tout ; dans le moindre détail de la nature ou de la science, l'analyse retrouve toute la science et toute la nature; chacun de nos états et de nos actes enveloppe notre âme entière et la totalité de ses puissances ; la pensée, en un mot, s'implique elle-même tout entière à chacun de ses moments ou degrés... L'expérience elle-même n'est point du tout une acquisition de « choses » qui nous seraient d'abord totalement étrangères ; non, mais plutôt un passage de l'implicite à l'explicite, un mouvement en profondeur nous révélant des exigences latentes et des richesses virtuelles dans le système du savoir déjà éclairci, un effort de développement organique mettant des réserves en valeur, ou éveillant des besoins qui accroissent notre action ». — L'esprit humain, il ne s'agit pas ici de tels ou tels esprits individuels, l'esprit humain « social », peut-on dire, en prenant conscience de lui-même, réalise l'humanité qu'il implique, et cette humanité dépasse l'individu.

Au moment même où Augustin Cochin écrivait son étude sur *le Catholicisme de Rousseau*, quelques penseurs essayaient un rapprochement entre le dogme catholique et le principe d'immanence. M. Édouard Le Roy, dans un ouvrage intitulé *Dogme et Critique*, puis dans des conférences sur « l'Attitude et l'affirmation catholiques », données en 1909 à l'École des Hautes Études sociales, défendit cette thèse. Il tenta de prouver que le commandement du dogme catholique pouvait trouver sa justification dans le principe d'immanence. Il constate un phénomène de postulation immanente dans l'histoire, dans la vie sociale de l'humanité, phénomène parfaitement compatible avec la transcendance du surnaturel qui vient en nous parfaire la nature, non l'abolir. D'une part « la nature, déclare-t-il, est plus un *progrès*, un *devenir* qu'une *chose*. Elle n'est pas exprimable par un concept constitué une fois pour toutes. Elle n'est pas définissable dans l'intemporel, ni dans l'abstrait. — Pour ceux qui ne se contentent pas avec des fantômes logiques, la vraie « nature » de l'homme ne se manifeste *dans sa réalité de fait* que sous les conditions concrètes de la vie effectivement vécue, de la solidarité sociale et de l'histoire. » D'autre part, pour lui, « la religion est chose essentiellement sociale. — La religion de l'esprit n'existe que par l'insertion dans une société effective et dans une tradition durable. — La religion se présente essentiellement non comme un système philosophique, mais comme une solution pratique au problème concret que la vie pose en nous. — La *nature* et la *grâce*, qu'il faut concevoir dynamiquement, non pas comme des

choses, mais comme des *progrès*, se pénètrent si intimement et sont si continûment solidaires qu'en fait, soit au point de vue de la psychologie, soit au point de vue de l'histoire, on ne saurait poser à leur sujet un problème chronologique. »

Augustin Cochin, frappé de ce rapprochement, écrivit à M. Le Roy la lettre publiée aujourd'hui par la *Revue* : le principe d'immanence n'est peut-être pas exclusif des caractères du dogme, mais c'est au dogme de la religion, de la foi nouvelle, au dogme de la libre pensée que s'ajuste en perfection le principe d'immanence ; et le nouveau dieu en reçoit un titre qui affermit singulièrement son autorité.

Augustin Cochin ne publia ni son étude sur Rousseau, ni sa lettre à M. Le Roy [1]. Avant de s'attaquer à la théologie de la foi nouvelle, il voulait poursuivre par les faits l'histoire de son Église. Les sociétés de pensée forment cette Église : il devait d'abord en étudier historiquement le régime, le développement et le rôle.

C'est à grand'peine qu'il les avait découvertes en Bretagne où, dans la vieille France, elles vivaient mal, sous de faux noms, à moitié secrètes. La Révolution leur donna droit de cité. La Terreur les mit à l'honneur et au pouvoir sous leur forme parfaite de *Sociétés populaires*. « Dès leur institution, écrivent Charlier et Pocholle à la Convention, les Sociétés populaires ont été les surveillantes des autorités constituées et du gouvernement même ; et c'est cette surveillance qui constitue la liberté ; car le peuple, ne pouvant être toujours réuni dans les assemblées primaires, s'est disséminé dans les sociétés partielles, afin d'avoir l'œil ouvert sur les dépositaires du pouvoir. Voilà le caractère constitutif des sociétés populaires. » Le gouvernement révolutionnaire de la Terreur est le gouvernement de la démocratie pure par le régime des sociétés, c'est-à-dire « le gouvernement direct du peuple par le peuple assemblé en permanence dans ses sociétés populaires ». Le gouvernement révolutionnaire de la Terreur est la nouvelle Église devenue Église d'État, devenue l'État lui-même. — C'était donc là qu'il fallait l'étudier, là qu'il fallait faire porter les recherches.

Augustin Cochin employa, dans un labeur acharné et silencieux, cinq années (1909-1914) à recueillir dans quarante et un fonds d'archives départementales les « Actes du gouvernement révolutionnaire », — travail préliminaire indispensable, — et à rassembler les matériaux d'une histoire de la Terreur dans l'Aube, — histoire particulière qui préparerait l'histoire générale de la Terreur.

En 1914, le *Recueil des Actes du gouvernement révolutionnaire* était terminé, — le premier volume chez l'imprimeur, — et un précis de la

1. Augustin Cochin ne pensait pas, en 1910, à publier étude ni lettre. Nul doute qu'avant de les publier, il eût précisé — au besoin corrigé — avec un soin respectueux tous les termes théologiques qu'elles contiennent. Certains de ces termes arrêteront peut-être les théologiens. Les critiques à ce sujet devront être faites à l'éditeur, non à l'auteur.

Terreur dans l'Aube était ébauché. La guerre éclata. Augustin Cochin, lieutenant de réserve, rejoignit son régiment, le 146e d'infanterie (20e Corps d'armée), avant même d'être appelé.

Ce départ ne surprit pas ses amis, mais leur serra le cœur. D'une famille où la tradition, depuis plusieurs siècles, s'affirme par le travail, le don de soi dans les œuvres, la vie publique, la philosophie, les lettres, Augustin Cochin avait au plus haut degré le respect et l'amour de cette tradition ; — et, dans sa pensée, il partait sans avoir rien donné, sans rien laisser derrière lui : il avait découvert l'adversaire à combattre, et il partait avant d'avoir pu commencer la lutte, lutte à laquelle il se préparait depuis quinze ans et pour laquelle il était enfin prêt.

Quelques jours après son arrivée au front, dès la première bataille à laquelle il prit part, devant Fouquescourt, il fut grièvement blessé à la tête et au bras. Il passa de longs mois à l'hôpital ; puis, dans une brève convalescence, qu'il se reprocha, il rédigea une importante partie de la préface qu'il voulait mettre en tête de ses publications. Mais il s'impatientait de ce repos forcé. Son bras, enfermé dans un moule de plâtre, était inerte ; il repartit cependant, pour rejoindre « ses hommes », ces petits, ces humbles, qu'il aimait entre tous, qu'il a vu mourir si bravement, qui, dans la vie de chaque jour comme au combat, *suivent*, et qu'il faut guider.

Modèle du plus héroïque patriotisme, il traîna son bras broyé à l'attaque de Champagne (septembre 1915), où il fut encore blessé, à Douaumont (février 1916), où il reçut sa cinquième blessure, à la cote 304 (Verdun, avril 1916), — enfin à la grande attaque de la Somme, où il tomba, frappé par une balle à la tête, le 8 juillet 1916, sur les marches du Calvaire d'Hardécourt.

CHARLES CHARPENTIER

LE CATHOLICISME DE ROUSSEAU

L'idée maîtresse du *Contrat social*, c'est la Souveraineté permanente, directe, de la Volonté Générale. La clef de voûte du système, c'est le vote. Et ici intervient l'objection vulgaire : que faites-vous des minorités ? — et la réponse de Rousseau, si mal comprise : il n'y a pas de minorités — bien mieux, il n'y a pas de majorités — contre la Volonté Générale. Elle peut être détruite, et la liberté anéantie, si l'intérêt particulier s'empare de la pluralité — elle ne peut pas être tyrannique : car le citoyen y adhère qu'il le veuille et le sache ou non, par le fait même qu'il est libre et

citoyen, et quand même elle contredirait sa volonté particulière, sa volonté actuelle et exprimée. Elle est sa « volonté profonde », sa « volonté supposée » (M. Bouglé), sa « volonté consciente », dont il peut fort bien n'avoir pas conscience. Forcé d'obéir à cette volonté-là, qu'il ne sent pas en lui peut-être, et qui lui vient du dehors par la contrainte légale, il est forcé d'être libre. Révolté contre elle, il devient esclave, cesse d'être citoyen — rompt le pacte social.

Tout cela est incompréhensible, si on persiste à donner aux mots de Volonté Générale, citoyen, liberté, etc... leur sens ordinaire de majorité, homme, indépendance, etc... et si on ne veut pas voir le sens religieux — il n'y a pas d'autre mot — que leur prête Rousseau.

Qu'est-ce, à ses yeux, que la Volonté Générale? — en cherchant bien, je la trouve tout au fond de moi-même : « Que la Volonté Générale soit dans chaque individu un acte pur de l'entendement, qui raisonne dans le *silence des passions* sur ce que l'homme peut exiger de son semblable, et sur ce que son semblable est en droit d'exiger de lui, nul n'en disconviendra ». Il parle plus loin de la *voix intérieure.* — L'*Imitation* ne parle pas autrement de la voix de Dieu.

Mais nous n'obéissons pas, nous n'écoutons guère cette volonté profonde. Défaut de volonté d'abord : « Où est l'homme qui puisse ainsi se séparer de lui-même, et si le soin de sa propre conservation est le premier précepte de la nature, peut-on le forcer de regarder ainsi l'espèce en général pour s'imposer, à lui, des devoirs dont il ne voit point la liaison avec sa constitution particulière? » — Puis défaut de lumières : quand il le voudrait, il ne le pourrait pas, car rien n'est plus difficile que « l'art de généraliser ainsi ses idées » : « Quand il faudrait consulter la Volonté Générale [prise au sens de voix intérieure] sur un acte particulier, combien de fois n'arriverait-il pas à un homme bien intentionné de se tromper sur la règle ou sur l'application, et de ne suivre que son penchant, en pensant obéir à la loi ? ».

Ainsi, pas de « sens propre » — pas de « libre examen » — la religion de Jean-Jacques n'est pas un protestantisme. Et

où donc l'homme vertueux prendra-t-il la règle qui est en lui, mais qu'il n'a pas la force, à lui seul, de dégager? — dans la « Société ». — Voici l'Église. La « voix intérieure » même « n'est formée que par l'habitude de juger et de sentir dans le sein de la société et selon ses lois, elle ne peut donc servir à les établir » ; « ce n'est que de l'ordre social établi parmi nous que nous tirons les idées de celui que nous imaginons ». C'est par cette volonté sociale que nous sommes régénérés, que nous naissons à la vertu : *non ex voluntate carnis* (les passions), *neque ex voluntate viri* (l'intérêt), *sed ex Deo* (la Société), *nati sunt.*

Et de quelle société s'agit-il? — d'une société où les individus seraient sans aucun lien direct de l'un à l'autre — ne communiqueraient entre eux que légalement, par la vertu impersonnelle de la loi : « Si, quand le peuple suffisamment informé délibère, les citoyens n'avaient aucune communication entre eux, du grand nombre des petites différences résulterait toujours la volonté générale, et la délibération serait toujours bonne. » Quand cette condition de l'isolement complet n'est pas réalisée, on obtient bien « la volonté de tous » — mais ce n'est pas « la volonté générale ». De même l'Église, société fondée sur l'amour de Dieu seul : « Aimez Dieu par-dessus toute chose, et le prochain comme vous-même *pour l'amour de Dieu.* » — On passe par l'amour de Dieu — comme, dans la société de Jean-Jacques, par la loi [1]. Et il n'y a qu'une seule Société vraiment sociale et légale : la Société contractuelle parfaite, où le lien légal est tout. (Plus de droit privé — le mur entre les deux droits renversé — le droit public envahissant tout le domaine des rapports entre les hommes.) De même qu'il n'y a qu'une Église divine, celle qui renouvelle l'homme jusqu'en son fond, et non par sa surface et la lettre du Pharisaïsme.

Résumons tout ceci : la Volonté Générale de Rousseau n'a rien de commun avec la volonté du plus grand nombre.

1. Cf. la critique de la charité chrétienne par M. Bouglé. — Elle est le fil qui unit les hommes, certes, mais ce fil passe par une étoile — l'amour de Dieu. Tandis que, pour lui, la solidarité les unit directement — ce qui est une erreur : elle ne les unit que par l'intermédiaire de la volonté collective, c'est-à-dire du Dieu nouveau, du Dieu-Société (M. Durkheim).

Ce n'est pas une réalité actuelle, tangible, d'ordre historique et politique. C'est une idée-limite, une notion de valeur religieuse ; et la seule manière de la définir, c'est de lui appliquer les formules employées par les théologiens pour définir l'action de la grâce, et les rapports de l'homme avec Dieu.

Il y a en tout homme deux volontés, dit l'Évangile : la volonté de l'homme et la Volonté de Dieu. Et de même Jean-Jacques : la volonté particulière et la Volonté Générale, la volonté de l'homme et celle du citoyen. « Chaque individu peut, comme homme, avoir une volonté particulière contraire ou dissemblable à la volonté générale qu'il a comme citoyen. »

La Volonté de Dieu est en nous plus que nous-mêmes, dit la doctrine chrétienne. C'est elle qui donne leur valeur à nos actes, — et de même Jean-Jacques : les actions des hommes n'ont de moralité que dans et par l'état civil — c'est-à-dire par la soumission à la volonté générale. Il n'y a pas de vertu hors de la société ; c'est par elle que l'homme est homme et non animal. (Cf. Robespierre — discours sur la Vertu Publique, seule vraie — ; les vertus privées sont toutes fausses. — Cf. encore les éloges constants sur les « Vertus sociales » des Terroristes.)

Cependant la Volonté de Dieu, quoique toujours droite et bonne, a souvent le dessous — et de même « la volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique : mais il ne s'ensuit pas que les délibérations du peuple aient toujours la même rectitude », — et c'est encore plus vrai des particuliers.

La grâce agit du dehors contre notre volonté actuelle ; de même la Volonté Générale qui s'impose à la volonté particulière par la loi et, si l'homme résiste, le force d'être citoyen. Nous serions perdus, dit le Christianisme, sans un secours d'En-Haut, nous ne sommes pas de force à nous sauver à nous seuls — et de même Jean-Jacques : nous sommes incapables de dégager de nous-mêmes la Volonté Générale et de la suivre. Il nous faut le secours extérieur de la loi (grâce), effet du vote (sacrement) qui crée en nous l'homme nouveau.

Secours problématique, *de fait*, disent les chrétiens. Nous ne savons si, ni quand, ni comment nous le recevrons — et de même Jean-Jacques ne donne aucune garantie de l'accord

entre la volonté actuelle de la foule et l'idéale Volonté Générale. Il nous dit seulement que le Salut, la Vertu, le Bonheur, ne sauraient venir que d'elle.

Ainsi *le Contrat social* n'est pas un traité de politique — c'est un traité de théologie, la théorie d'une volonté extra-naturelle, créée dans le cœur de l'homme naturel, substituée en lui à sa volonté actuelle, par le mystère de la Loi, accompli au sein de la Société Contractuelle, ou Volontaire, ou de Pensée, sous les espèces sensibles du sacrement de Vote Rousseau mène l'homme au delà de son état actuel, cherche à découvrir en lui, à dégager, à développer le germe d'un état nouveau. Le citoyen est un être idéal, comme l'habitant de la septième enceinte du Château de l'âme de sainte Thérèse. Pas plus que cet habitant il n'est un être imaginaire, chimérique. Il est, en un sens, plus vrai que l'être actuel; il l'explique dans ses directions et dans ses fins, et non dans sa réalité présente, qui est insaisissable, accidentelle, impensable.

Comment s'expliquer le rapport de ces deux religions symétriques, isomorphes, inverses? — C'est qu'en fait il y a *trois* volontés : *carnis* (nature) — *viri* (raison) — *Dei* (devoir), — celle de l'homme, actuelle, présente, entre deux. Il y a un pôle négatif de la nature et de l'esprit humain comme un pôle positif, normal comme lui, bien que jamais atteint et rarement approché, comme lui. Il y a un « Catholicisme », une « Église », des « Sacrements », une « Orthodoxie », du premier comme du second — et Rousseau est le saint Augustin de cette religion-là. L'Anarchie, le nihilisme, le travail de *la* Société — la seule, la société consciente ou de pensée — est dans cet ordre ce que l' « édification », le travail de l'Église Chrétienne est dans l'autre : le moyen normal, j'allais dire naturel, de sortir du plan et de la zone de vie présente et actuelle, de l'état présent et moyen de la nature humaine, qui n'est pas le seul possible, n'en déplaise à la morale bourgeoise, et qui n'est pas même un état stable : dès qu'on coupe le lien d'en haut, il faut subir l'attraction d'en bas ; dès qu'on renonce à la *direction*, subir l'*orientation*.

Est-ce que Taine a vu cela dans sa critique de la dogmatique Jacobine — ou plutôt sociale? — oui sans doute : il a *vu*, constaté — mais il n'a pas accepté ni compris. On connaît

le fameux passage sur 2 et 2 font 5. C'est, sous un raccourci un peu brutal, fort bien résumer la question. Mais qu'est-ce que cela veut dire au fond? — que nous sommes en face d'un problème religieux, de ces problèmes où 2 et 2 ne peuvent pas faire 4, car il est justement question de sortir du plan de la logique humaine, de la nature et de la raison, de se dépasser, dans un sens ou dans l'autre. 2 et 2 font 5, dit le Chrétien — 2 et 2 font 3, dit le Jacobin. C'est-à-dire que notre être actuel n'est pas, dans son fond et son essence, achevé, arrêté, fixé. 2 et 2 ne font 4 que dans l'immuable, Dieu ou néant. L'un et l'autre nous dépassent, nous débordent, nous sommes en route vers l'un ou vers l'autre, *in viâ*.

Seulement il faut ici, pour comprendre, être chrétien. Un Chrétien seul comprendra cela. Un Jacobin ne fera que le vérifier. Car la différence entre eux est que, si tous deux sortent du plan ordinaire, le Chrétien en sort par en haut, et le sait — le Jacobin par en bas, et l'ignore.

1er novembre 1909.

Lettre à M. Edouard Le Roy.

7 janvier 1910.

« Monsieur,

» J'ai suivi vos conférences avec grand intérêt et fruit — et ne résiste pas à la tentation de vous soumettre à leur sujet quelques idées non d'un théologien — j'ai plus lu Kant que saint Thomas — mais d'un amateur de libre pensée — de Pensée Moderne comme vous dites — très épris de son sujet, et qui voudrait lui voir faire plus large et plus juste place.

» Il me semble que « l'immanentisme » sous ses différentes formes a toujours deux aspects : l'un négatif, individualiste, raisonneur, agressif, toujours hérissé contre une autorité au nom du droit, de la liberté, des sentiments individuels; et il est assez naturel qu'un catholique ne voie que celui-là, comme l'ennemi ne voit de la ville que ses remparts et ses tours. Mais

il est un autre aspect bien plus important, quoique moins apparent d'abord. Derrière les Philosophes qui renversent le temple, viennent les Jacobins qui le rebâtissent, fondent un gouvernement, un ordre nouveau, érigent l'autel de la Patrie ou de l'Humanité ; après la critique de Littré viennent les synthèses actuelles, M. Durkheim et son école, le solidarisme, le syndicalisme, M. Bourgeois ; après la négation rationaliste, l'affirmation sociale ; et c'est en face de cette dernière que doit se poser aujourd'hui l'affirmation chrétienne — là que se livre la vraie bataille ; — il s'agit bien moins désormais de la guerre entre l'autorité et la liberté, entre la foi et la raison, que d'une lutte entre deux autorités, deux dieux : le Christ et la Société, — j'entends la seule rationnelle et parfaite, la Démocratie directe. Or, ne pensez-vous pas qu'il y aurait injustice à présenter la foi chrétienne dans toute sa réalité positive, en ne montrant la foi sociale que sous la vieille armure de combat usée, rouillée, démodée, qu'elle n'ose plus porter qu'à la Chambre ou dans les congrès d'instituteurs? D'autant que le christianisme lui aussi, par le temps qui court, a dû se forger une cuirasse libérale.

» Il faut en prendre son parti : il y a une libre pensée qui n'est pas individualiste — et pourtant pas religieuse ; qui croit à une raison supérieure aux raisons, à une autorité dominant et dirigeant les volontés — et n'est pas chrétienne ; qui pose un absolu — et ne croit pas en Dieu ; institue une Église, produit une communion des idées et des âmes — et n'est pas catholique ; en un mot qui tient compte de cette exigence morale que vous dépeignez si éloquemment, lui offre satisfaction — et pourtant est le contraire d'une religion.

» Vous nous avez beaucoup parlé de volonté profonde : le mot est, je crois, de M. Belot, — son équivalent et l'idée se trouveraient chez tous les libres penseurs : c'est « la volonté supposée » (volonté de justice) de M. Bouglé, la « conscience juridique » de M. Desjardins, la « volonté consciente » de tous nos démocrates, la « volonté initiale » de M. Pouget, la « volonté citoyenne » des Jacobins, et en fin de compte la « volonté générale » de ce pauvre Jean-Jacques, le prophète de toute cette école, qui vit de lui et le comprend encore si mal. Tous la prennent de même : c'est la voix intérieure —

très profonde mais très faible — qui se fait bien entendre « dans le silence des passions », dit Rousseau, mais ne saurait se faire écouter, encore moins obéir, sans un secours d'en haut. Ici à vrai dire se produit quelque divergence, — mais plus apparente que réelle : pour les théoriciens comme M. Bouglé, M. Durkheim ou M. Lévy-Bruhl, ce secours vient de la science morale ou sociale, œuvre collective de l'esprit humain ; pour les politiques, depuis Rousseau jusqu'à nos syndicalistes, de la Société elle-même : c'est le produit même de la collaboration permanente et consciente instituée par le régime contractuel, du « Travail », disent nos maçons, qui éliminant l'un par l'autre les plus et les moins particuliers, dégage à coup sûr l'opinion générale, la « conformité » sociale, la *loi* au vrai sens du mot. En tout cas, philosophes ou politiciens croient à une manière de dogme, l'opinion générale, qui vient redresser les raisons particulières, — à une manière de grâce, la volonté générale, qui vient prêter main forte aux volontés particulières, — à une manière d'Église, la société parfaite ou contractuelle, hors de laquelle il n'y a pas proprement d'opinion ni de volonté générale — donc de régénération, de vertu, de salut. Cette Église a une « existence métaphysique » — (terme consacré) — dans les loges et sociétés de pensée : c'est une véritable société spirituelle bâtie sur le plan parfait — et par là même hors du monde matériel, avec lequel elle soutient des rapports très semblables à ceux de l'ecclésiastique avec le séculier au xve siècle. Pas un libre penseur, pas un Jacobin, depuis Rousseau jusqu'à M. Durkheim, qui ne donne à ce surnaturel social, à la « Vertu du Syndicat » une valeur transcendante, irréductible à l'individuel. S'ils disent que l'homme se suffit à lui-même, c'est de l'esprit humain, du genre humain qu'ils l'entendent — de l'*homme* non d'*un homme*, et cela signifie : sens négatif : l'homme se passe de Dieu ; — sens positif : la société humaine (la vraie) se suffit à elle-même — la Volonté Générale est antérieure à toute justice (Rousseau), principe de toute force morale et de toute liberté. Produit, effet de la société parfaite, elle suffit à la régénération de l'homme en Esprit et en Vérité sans intervention d'une volonté suprême. C'est la fin de la Monarchie divine — le 92 de la religion. Et en vérité l'expérience jacobine chez

nous, l'expérience sociale tout autour de nous, sont là pour confirmer ces principes.

» Fort bien, nous avez-vous dit. Ces gens-là croient en Dieu sans le savoir. Mais n'oubliez pas qu'ils vous ont déjà renvoyé l'argument. C'est tout l'objet de la *Division du Travail* de M. Durkheim. Étudiant l'idée catholique avec autant d'égards que vous la Pensée Moderne, il dira que les critiques et négatifs, depuis Voltaire jusqu'à nos radicaux, avec leurs prêtres fourbes et leurs seigneurs tyrans, sont des ânes; que l'autorité sacerdotale ou féodale exprime une réalité profonde, précieuse, la plus essentielle de toutes, dont l'idée de Dieu est la racine; que la ruse et la force ne règnent pas dix siècles, ne fondent pas une civilisation. Mais enfin l'idée de Dieu et l'autorité qu'elle fonde ne sont pas éternelles comme la réalité qu'elles servent et symbolisent, et qui justement, sous nos yeux mêmes, est en train de dépouiller sa séculaire chrysalide pour apparaître sous sa vraie forme. Cette réalité, c'est l'espèce humaine enfin consciente, maîtresse d'elle-même et de ses destinées, majeure, dans et par la Démocratie Contractuelle et l'Autonomie du Peuple. A mesure que se fonde et s'affermit ce dernier état de l'humanité, la religion, nécessaire jusqu'ici — utile encore pour les retardataires — perd sa force avec sa raison d'être : et sont athées, sans le savoir, tous les bons chrétiens qui ne l'ont pas encore compris. Aussi bien voit-on poindre les doctrines qui les mèneront sans heurts à l'intelligence pleine, toutes — depuis le Loisysme jusqu'à la démocratie chrétienne — communes en ceci, qu'elles font la part de plus en plus large à l'idée collective et *socialisent* l'ancienne autorité.

» Telle est la thèse sociale qui me paraît assez forte, je l'avoue, et en tout cas digne d'être discutée.

» On lui fait il est vrai une autre objection, inverse de la première : vous êtes chrétien sans le savoir, disait-on au Libre Penseur, apôtre de la justice et de la vérité. Vous n'êtes pas même capable de fonder une morale, de légitimer une obligation morale, lui dit-on encore ; votre société n'est qu'une réalité contingente comme tant d'autres — un fait. Mais c'est comme si on objectait l'anthropomorphisme à la foi : réaliser comme penser, c'est limiter, « *définir* ». Au delà de

la réalisation comme de l'idée, il faut voir l'élan qui les crée l'une et l'autre, les « dépose en cours de route », dit M. Bergson, et les dépasse. C'est à cet élan qu'il faut s'attacher, non à ses œuvres successives. Or, s'il est un élan qui tende à l'absolu, à se dépasser toujours et malgré tout, quitte à écraser l'œuvre d'hier pour faire place à celle de demain, c'est assurément l'élan révolutionnaire ou plutôt social : il a produit cette foi au progrès nécessaire qui est la Religion du dernier siècle, vérifiée par cent ans d'expérience sociale ; les *systèmes* successifs sont toujours contingents d'apparence, provisoires, relatifs, bien mieux, proposés, vantés comme tels, en réaction contre les dogmes et les autorités. En fait, ce relatif est un absolu, comme me le disait dernièrement un syndicaliste de ma connaissance. La force qui crée, anime et relie ces formes, les dépassera toutes et toujours. Un exemple entre mille : le patriotisme révolutionnaire de 92 — éternelle source de contre-sens historiques, — borné au début à la France seule, parce que la France seule est « consciente » et que les autres peuples, encore esclaves, n'ont pas entendu la voix de leur volonté profonde, il est en fait le premier acte d'une croisade universelle, humanitaire, qui n'a rien de commun avec nos frontières nationales, notre patriotisme français, — voire même aujourd'hui, et sans la moindre contradiction, leur déclare la guerre. Mais le patriotisme français l'a servi au début? Sans doute, comme tant de chrétiens servent aujourd'hui en leur âme et conscience ce qu'ils combattraient s'ils voyaient l'avenir ; mais c'est là une hypothèse absurde : on ne voit pas l'avenir ; on y va — et on change en y allant ; et on est content quand on y est, parce qu'on a changé — parce qu' « une expérience informante et réalisante » est survenue, qui nous a donné d'autres yeux. Voilà ce que les syndicalistes répondent — avec un grand sens de l'évolution sociale — à l'éternelle objection de l' « utopie » : il faut se fier à la vie ; « le syndicalisme est une philosophie de l'action », dit M. Challaye au début d'une de ses brochures, — il agit, réalise, ne systématise pas. Vous savez quelle force et quelle profondeur les formules de M. Bergson prêtent à cette doctrine. M. Griffuelhes et M. Pouget se sont emparés de M. Bergson. Aussi bien la doctrine de l'évolution créatrice — force d'imma-

nence, impersonnelle, quoique créatrice de personnalités, éternelle, collective, paraît convenir à merveille à la foi sociale.

» Mais si cette foi nouvelle ne prend que d'aujourd'hui — et bien timidement et confusément encore — conscience de sa valeur absolue, cette valeur n'en était pas moins, dès l'origine, présente en fait, et sentie à sa manière. Son histoire depuis l'hégire révolutionnaire est celle du lion qui ne sait pas peindre : elle ne sait pas parler — prend pour s'exprimer elle-même les termes de la foi adverse, qui ne peut voir en elle qu'anarchie, individualisme, négation et mort. Mais son histoire parle pour elle, et montre dans le fait cette unité, cette suite, cette progression continue que l' « exigence morale » réclame. Autonomes en principe, les sociétés sont unies, centralisées, en progrès vers l'unité parfaite, dans la mesure même où elles vivent et progressent, en vertu d'une loi qu'il ne serait pas difficile de formuler. Divergentes en apparence et dans leurs développements polémiques, les doctrines sont unes au fond. Le *grand œuvre* est un — vérité connue sous forme mystique au début, dans les cercles d'initiés, à travers tout un attirail de symboles — aujourd'hui de plus en plus apparent et palpable : définissons-le si vous voulez *la socialisation de l'idée de Dieu* — terme naturel de l'évolution sociale — œuvre effective du travail collectif dans les Sociétés de Pensée, et non produit de je ne sais quelle filiation d'idées, d'un arbre généalogique d'abstractions, comme en imagine l'histoire de la littérature ou de la philosophie,

» Quand cette œuvre sera achevée — et elle l'est déjà pour tout un corps de fidèles — Dieu ne sera même plus en question : quelque chose aura pris sa place : le peuple ; et par là j'entends non pas une foule plus ou moins grande d'individus, mais le peuple en soi, c'est-à-dire la collectivité humaine, librement et socialement organisée, en toute justice et toute vérité. Ce n'est pas à l'origine, dans la société embryonnaire du clan, qu'il faut chercher le Dieu social : c'est au terme, à l'issue de la crise dont nous souffrons tous, quand la société, réalisant enfin sa vraie forme, se suffira à elle-même et pourra donner à ses membres le bonheur, la liberté, le secours moral que réclame la voix intérieure, mais que l'isolé ne peut atteindre. Alors sera achevé le temple de Salomon — pour

prendre les symboles maçonniques — et pourront disparaître les échafaudages religieux et politiques. Quand la clef de voûte est placée, les pierres tiennent d'elles-mêmes et le cintre de bois qui les portait cesse d'être utile. Telle est l'idée, la métaphore même qui fait le fond des articles et conférences de M. Bourgeois sur le solidarisme : on ne peut mieux poser la thèse de la foi nouvelle — de la foi sans Dieu.

» Voilà je crois ce que pourraient vous objecter tous les « *enfants de l'esprit nouveau* », comme dit M. Bureau, toute la « pensée moderne », depuis le solidarisme radical de M. Bouglé, jusqu'au syndicalisme révolutionnaire de M. Niel et de M. Challaye, et depuis les militants à la Pouget jusqu'aux théologiens à la Durkheim. Il y a deux réponses à l'exigence morale — deux manières de se dépasser — deux Églises — deux fois — deux Dieux. Pascal, qui s'en tient à poser cette exigence, ne sert de rien ici ; il s'agit moins de savoir si l'on veut marcher, sortir du présent moral, que dans quel sens, dans quelle voie : il y a deux routes.

» Il est un peu ridicule de poser en douze pages une telle question. Mais vous êtes trop au fait de mon sujet pour ne pas me comprendre. J'en viens à une objection précise dont j'ai touché un mot : ne convenait-il pas, — au lieu de reléguer le Dieu-Société dans la pénombre préhistorique du clan, où justement, de forme et d'aspect extérieurs, il est aussi peu social que possible, — de le poser tel qu'il apparaît aujourd'hui, formule d'un régime, la démocratie sociale — esprit d'une philosophie — objet d'une science née d'hier sans doute mais déjà en possession d'une vérité solide : la nature irréductible du fait social — de la loi sociale — l'affranchissement du psychologisme à la Spencer, — enfin ressort moral de tant d'âmes (je pense encore plus à la foule des syndiqués ou au menu peuple de la libre pensée qu'à leurs théoriciens et doctrinaires) qui grâce à lui se passent fort bien de l'autre Dieu.

» Veuillez... »

AUGUSTIN COCHIN

RÉFLEXIONS D'UNE CIVILE

SUR LES BUREAUX ARABES[1]

Il m'a fallu trois ans de voyages en Algérie pour me faire une opinion sur les bureaux arabes. Elle est complexe, puisqu'elle porte sur un corps qui a soulevé des haines gigantesques et des défenses violentes. Aujourd'hui encore, les mérites et les vices de toute cette administration, très spéciale, se chevauchent si inextricablement qu'il est presque impossible de les sérier. Et il se pourrait bien que l'impression dernière de cette brève analyse soit simplement de faire une fois de plus reconnaître que l'esprit du temps redevient sauvage à force d'être civilisé, prétendant examiner dans sa nudité même, la substance des privilégiés et des puissants, — et que, dans tous les domaines, sa curiosité intrépide brûle les couvertures de la crainte et de la décence comme de la paille.

Les bureaux arabes sont une institution hybride dont tout ne se sait point, ni tout ne se dit, mais dont tout s'imagine. Dans le public, on se les représente assez volontiers comme des officines fermées et ténébreuses, qui pratiquent un programme de politique indigène tout à fait particulier — secret et arbitraire comme celui d'une cour de sultan ou des vraies zaouiyas musulmanes. Par contre, les officiers qui les composent ont la certitude, absolue jusqu'à en devenir dangereuse, que toute justice, toute intelligence, tout honneur et toute bienfaisance

1. Extrait d'un livre en préparation : *Madame du Maurier et le capitaine Lhoize.*

résident dans leur administration. En fin d'analyse, je crois qu'ils doivent se présenter aux profanes qui tentent cependant d'être impartiaux, comme un corps pour le moment encore nécessaire, honnête — même consciencieux dans son ensemble — mais que les circonstances vouent à un vif esprit de caste, une déformation professionnelle plus considérable que partout ailleurs et à de terrifiantes prétentions[1].

Le bureau arabe est à étudier d'abord, il semble, dans son décor extérieur, car son cadre et ses avantages concourent à former sa mentalité. A lui seul, entre tous les services algériens, on s'est décidé à conférer quelque pompe. Il est logé dans des *bordjs* dont il se plaint en général avec une déprimante monotonie, car, étant parmi les heureux de ce monde, il est naturel que les gens et les choses lui paraissent animés, à son égard, d'une tenace et puérile antipathie. Malgré ces gémissements, les bordjs qu'on lui érige ne laissent pas que d'être habitables. Ils sont blancs et spacieux, dans le style du pays, et affichent presque des allures d'ambassades. Ils sont agrémentés d'arcades et de cours où se réfugie tout ce que la contrée possède de fraîcheur; leurs fenêtres sont closes, pour la plus grande contrariété des mouches, par d'intraversables treillages, et même les plafonds sont souvent à double voûte, ce qui permet à l'air de peser moins intolérablement sur les maîtres du logis. Outre ces attentions savantes et ces soins délicats, on aménage au bureau arabe un jardin-type, très beau, avec des puits, des allées, des palmiers et des fleurs, où il peut promener ses longs loisirs et ses vastes ennuis. Les légumes et les fruits du jardin appartiennent par droit de

1. On sait que l'Algérie est partagée en communes de plein exercice et en communes mixtes, lesquelles sont gérées par des fonctionnaires civils, et en territoires de commandement militaire, relevant du gouverneur général, avec un supérieur hiérarchique aux Affaires indigènes d'Alger, qui est le chef véritable de toute l'institution. Ces territoires se subdivisent eux-mêmes en cercles, annexes et postes. Chaque poste, annexe et cercle possède des officiers de métier, tirés de toutes les armes — parfois un commandant, toujours un chef de bureau, des adjoints, un interprète, un médecin et des fonctionnaires subalternes indigènes, comme les hodjas, chaouchs, etc. Quoique leurs attributions soient diverses, ils forment un petit groupe professionnel où se concentre l'autorité de toute la région, et qu'on appelle communément, en bloc, le « bureau arabe ».

priorité à sa table. Il possède des chevaux et des méharas qui ne lui coûtent que leur nourriture — et encore l'État lui alloue-t-il une indemnité pour ses coursiers, et le désert complaisant se charge-t-il d'entretenir ses chameaux. Son service domestique est fait par des ordonnances, ce qui résoud, d'une façon élégante, le problème des gages. En somme, il jouit de tous les menus bénéfices que les communautés disciplinées accordent aux petits rois.

Il s'encadre avec une entente tout orientale de l'importance de la représentation. Il a à sa disposition des *déiras* ou cavaliers indigènes à manteaux de drap bleu ; des *chaouchs* ou gardiens à gandourahs légères ; quelques spahis détachés au burnous écarlate, et, quand le poste est considérable ou assez avant dans le Sud, des groupes de Sahariens, montés sur des chameaux bruns et habillés de cotonnades blanches et de bandoulières de filali rouge. Tout ce peuple obéit au bureau arabe comme les milices angéliques au Créateur. Je me suis souvent arrêtée pour contempler les officiers des Affaires Indigènes qui entrent ou sortent de leurs bureaux, et, puisque mon âme aime la science, elle a trouvé dans ces scènes infimes une précieuse instruction. Des groupes d'Arabes, étendus ou assis sur le sol, causant et rêvant dans les interminables attentes dont leur service est fait. Le maître passe, et le mouvement par lequel les serviteurs se lèvent ferait paraitre nonchalante la rapidité de l'éclair. L'humilité les casse et les courbe jusqu'à ce que l'officier ait disparu — ou, s'il les interpelle, ils demeurent inclinés pour recevoir ses ordres, muets, serviles, en même temps théâtraux et sinistres, car il entre de la tristesse et de l'ignominie dans l'offrande d'un pareil respect à un homme. Et le chef, cigarette aux lèvres, cravache en main, les yeux au ciel, les jambes écartées, ne condescend même pas à rendre les saluts. Pour lui, ces indigènes sont des *choses*, — non point des entités humaines — indifférentes et familières au même titre que le soleil et les maisons et les palmiers. On comprend, à voir ces épisodes, cent fois par jour répétés, comment, dans des conditions propices, le sentiment de l'infaillibilité devient organique et fatal, dénué même de malice, plein de la force invincible de l'instinct. Rien que cette révérence extérieure, tellement sensationnelle, déjà suffirait

à corrompre, sans qu'il le veuille, le jugement d'un homme. Je n'y connais point d'autre remède que le sens de l'humour, mais ce sens-là est donné comme antidote aux seuls êtres complexes, et, au Sahara, les bêtes, les sables et les cœurs des bureaux arabes resplendissent d'une égale et implacable simplicité.

A vrai dire, tout contribue à conserver aux bureaux arabes cette qualité heureuse. Leurs conditions géographiques en premier lieu. J'estime que l'influence psychologique de celle-ci est formidable. — Il y a, dans le Sud-Algérien, des pays qui ont l'air d'un monde spectral. Ils sont faits de dunes blanches, strictes, silencieuses — des cônes calmes et ternes qui ferment tous les chemins et qui, dès qu'ils sont contournés, se dressent, identiques, et se répètent à l'infini. Les cieux sont blêmes et le soleil ressemble à une lampe blafarde dont la lumière s'arrêterait net au cercle de son propre disque, sans rayonnement. Monde étranger, qui sort de toutes nos conceptions, avec une teinte indéfinissable, une substance nouvelle, une atmosphère énigmatique. Tout ce que l'on sait de ces étendues pures et pâles, c'est qu'aucun changement n'y est possible, qu'elles sont à elles seules un élément distinct, sans cycle ni rythme, qui ne produira jamais rien, ni mouvement, ni son, ni organisme vivant, et que leur principe est une secrète et stérile éternité. Il y a encore, dans le Sud, des plaines marquées de la laideur grise, du jour monochrome et de la rocaille si parculière du Sahara — éparse, inclémente — avec, pour seules taches de couleur, les touffes de vert dru et tenace du *drinn*, ou les longues racines noires de l'*azel*, qui rampent sur les tertres comme les bras avides d'une pieuvre imaginée dans quelque fantasmagorie. Il y a encore des espaces qui sont pleins de montagnes et de la sensation terrible du poids. Aucune des magies de la lumière qui pare leurs crêtes et qui revêt leurs flancs, ne réussit à les alléger — et, toutes roses, mauves, et jaunes et argent qu'elles soient, telles les pierres précieuses d'un collier de titans, elles pèsent sur les êtres comme un univers massif, immobile et fixe que l'ardent esprit humain ne soulèvera jamais. Il y a des jardins torturés par le soleil ; des palmeraies ensevelies vivantes dans le sable ; de l'eau rare, stagnant à ciel ouvert dans des caniveaux souillés, ou terrée

dans des puits profonds que les sels saturent ; des villages d'une boue séchée et livide qui s'effrite en poudroiement de fumée ; des races apathiques, atrophiées, pauvres et sales, rongées de fléaux et de plaies comme les mendiants du moyen âge, et qui savent à peine se nourrir et se vêtir ; des animaux infamiliers, qui appartiennent à la faune d'un autre monde... Or, ce sont ces peuples, ces villes, cette flore, ces bêtes, ces plaines vides, ces montagnes épaisses, ces sables inaltérables — toutes ces choses arides, misérables, menaçantes ou effroyablement splendides, — qui deviennent le royaume des bureaux arabes. Personne, ni par la parole, ni par les livres, ni par les tableaux, ne pourra en rendre adéquatement la caractéristique dominante, car elle est impérieuse, majestueuse et obsédante au delà de l'expression. C'est la solitude. Très vite, au sud des Hauts-Plateaux, dans les trois provinces algériennes, le rail cesse. Dans les régions qui commencent alors, quels sont les rapports d'un officier avec la civilisation occidentale? Les automobiles et camionnettes militaires qui poussent jusque dans le M'Zab ou l'Oued Mya, ou In Salah même, ne parviennent, malgré leur effort gigantesque, qu'à relier cinq ou six points éparpillés, et leur service a lieu à des intervalles infréquents. Dans les centres seulement — les oasis où résident les chefs de territoires — se trouvent le télégraphe, le bureau de poste, l'école, l'infirmerie, les casernes, parfois une auberge. C'est là la totalité des éléments européens. Ils ne constituent pas le moindre contrepoids efficace. Ils sont trop peu nombreux, d'abord, car le chef du bureau arabe cumule les plus diverses et contradictoires attributions et prend ses aides parmi ses propres adjoints : il est maire, juge, directeur de la politique indigène locale, officier judiciaire, percepteur des impôts, commandant de troupes — il est même à la tête du service météorologique, quoique d'habitude ses titres universitaires ou techniques comprennent tout juste le baccalauréat. Autant de domaines d'où les civils sont exclus. (A l'exception d'un secrétaire civil attaché à l'étrange « mairie » militaire.) Ensuite le bureau arabe ne fraie pas avec ce qui existe de fonctionnaires non militaires. Selon son critérium, ceux-ci composent un menu et différent fretin, sur lequel il peut peser avec toute l'autorité et la multiplicité de ses moyens. Il faut demander

aux instituteurs à quelles difficultés pratiques ils se heurtent lorsque le chef de poste, dans ses fonctions de maire, juge inutile, comme il arrive souvent, la création d'un ouvroir indigène, ou l'agrandissement des locaux pour une classe supplémentaire. Les colons, dans le Sud lointain, sont extrêmement rares, rebutés à la fois par les mauvaises conditions climatériques et matérielles et par l'indéniable mauvaise volonté des officiers eux-mêmes qui, sous tous les prétextes — surtout sous celui de défendre les indigènes contre les empiétements et l'exploitation — essaient de les reléguer dans les régions du Nord, afin de se débarrasser d'une tutelle ou simplement d'une indépendance gênante. C'est là un des aspects de la lutte éternelle entre la faction civile et la faction militaire, et qui prend, chez cette dernière, l'acuité de l'instinct de la conservation; car, devant la poussée de l'élément adverse, elle sent que son existence même est en danger. Les voyageurs qui passent sont artistes, ou snobs, ou bêtes, ou officiels : ils se classent tous dans la catégorie des insignifiants, et, dûment reçus à la table du mess, ou bénéficiant de la facile courtoisie des bureaux arabes, ils partent remplis de victuailles, d'alcools et de gratitude, sans être aucunement tentés d'examiner ou de réfléchir. Enfin, le bureau arabe est exempt de contrôle direct intime et personnel : le gouverneur général dont il relève théoriquement est perdu dans ses occupations à Alger, les colons se chargeant de lui rendre scabreuses toutes les réformes qu'il pourrait vouloir apporter aux conditions des indigènes : les supérieurs hiérarchiques sont à des centaines de kilomètres de distance, et les rapports officiels n'ont guère besoin d'entrer dans les détails méticuleux d'un service très fractionné. Nul souffle irrespectueux, incommode, critique — démocratique ! — ne peut pénétrer du pernicieux Occident. Dans ses innombrables fonctions, le chef du bureau arabe ne rencontre donc devant lui, autour de lui, que l'inchangeable Orient : le silence, l'amplitude, le respect, une abondance de populations inférieures sur lesquelles, pour leur bien, il convient de marcher avec fermeté, et, surtout, une incommensurable obéissance. De droit, il a toujours raison. De toute évidence, c'est dans son décor même qu'il trouve le premier, le plus fort étai de son instinct initial, irrationnel — l'autocratisme.

Après le décor, c'est le genre de vie qui contribue, dans le Sud, à aggraver l'esprit de ces isolés. Par le choix libre qu'il a fait jadis d'une carrière entre toutes minutieusement réglementée, un homme souvent témoigne, entre autres motifs plus austères, d'un certain penchant à la quiétude cérébrale. Ce goût originel n'est pas violemment combattu par les circonstances de sa profession. Le destructif esprit critique, à qui les sociétés humaines doivent tout trouble et tout perfectionnement, se développe surtout par la discussion entre pairs. Mais les officiers des bureaux arabes sont hiérarchisés dans leurs postes, et n'ont pas d'égaux véritables, car, léger, tenace, indéfinissable, le fantôme du galon supérieur se tient dans l'arrière-conscience de tout bon sujet. N'étant, ni par définition, ni de fait, d'une essence curieuse, ils se tournent volontiers vers les choses dépourvues de mystère, et rendues touchantes et familières par une longue répétition. Leurs conversations, à ce propos, sont révélatrices, et leur qualité principale de constance éveilla maintes fois ma lente admiration. Les mêmes mots et les mêmes images y élisent un droit de cité perpétuel — on ne sort jamais du cycle de trois ou quatre thèmes traités avec une abondance si grande que celle-ci compense peut-être leur immutabilité : campagnes dans le Hoggar, au Tchad ou au front ; question d'avancement ; observations plus ou moins stéréotypées sur la psychologie arabe ; histoires de femmes ; anecdotes sur les membres absents de la confrérie. Les distractions sont aussi simples que les causeries : le cheval, les repas, la plus haute capacité de boire, le jeu, les Ouled-Naïls, et, pour les plus intellectuels, la photographie. Ils ne lisent à peu près rien, sauf les journaux du cru ou les gazettes militaires, qui enregistrent les promotions des collègues, — et encore, j'ai vu, de mes yeux, sur la table de l'un des plus intelligents, lors de la débâcle anglaise du printemps de 1918, le communiqué du matin reposer, ignoré, à cinq heures de l'après-midi ! *Il n'avait pas été tenté d'en prendre connaissance.* Leur existence professionnelle est à l'avenant de leur vie privée ; si leurs fonctions sont multiples, l'esprit en reste indivisé et élémentaire. La centralisation de leurs pouvoirs insurveillés fait que, dans tous les domaines, leur conception du droit devient subordonnée à

l'idée personnelle. Ils sont habitués d'une part à obéir, de l'autre à ordonner. Leur obéissance et leurs commandements sont également catégoriques. Discipline et autorité — entre ces deux pôles, très nets, pas de nuance possible. Soldats, maîtres et juges, tous leurs métiers leur imposent un caractère absolu. Ils foulent, ces métiers, les individualités dans un même moule répressif, étroit, rapide — fait seulement pour l'action et excluant la pensée.

O âmes heureuses ! Mues par des craintes concrètes, des respects simples, des ennuis humains, les illusions d'une éternelle adolescence, — aisées à divertir, promptes à se répandre, facilement comblées, sur qui les énigmes du monde marquent autant que l'empreinte d'une main sur la surface mobile des eaux ! Enfermées dans ce connu, leur sage aspiration est de s'y maintenir, et ils donnent à l'existence quotidienne leur morale et leur poésie. L'unique sacrilège serait pour eux de dépasser leur mentalité de lycéens, et les leçons toutes faites que nous ont léguées nos ancêtres suffisent pour les nourrir jusqu'à la fin de leurs paisibles années. O âmes heureuses ! D'un coup de cravache, d'un éclat de voix ou d'un haussement d'épaules, ils écartent les gens et les choses de leur passage, sans le vain souci de comprendre des douleurs qu'ils ne ressentent pas. C'est pourquoi, vivant du dehors et d'eux-mêmes, ils forment une race superficielle et terrible, dont il paraît que les colonies ont encore besoin.

Mais les bureaux arabes ont de multiples facettes, et il convient de les passer toutes en revue. D'un côté, ils héritent d'un passé très lourd, comme toutes les royautés, et il reste sur eux les flétrissures que les générations anciennes se sont attirées. (Car celles-ci ont aussi eu leur crise d'ivresse, et, intoxiquées au début de la conquête par une liberté entière, leur histoire abonde en épisodes farouches dignes des temps féodaux.) D'autre part, il est incontestable qu'en elle-même, l'institution répond mieux que les méthodes civiles à l'état d'esprit des indigènes dans les régions que nous n'avons presque pas touchées. C'est, en somme, à une harmonie interne qu'elle doit d'avoir pu subsister. Elle est conforme à l'administration primitive, arabe et turque, que les populations du

Sud ont acceptée pendant des siècles, et que l'âme même de la race a fini par s'assimiler. Les bureaux arabes sont composés de maîtres simples et absolus qui conduisent un peuple simple aussi : seigneurs et vassaux. Ils n'ont pas changé l'antique constitution barbare et ainsi n'ont pas déconcerté des habitudes millénaires. Les Arabes sont accoutumés aux chefs-soldats qui détiennent des pouvoirs régaliens : le droit de sanction personnel, la levée d'hommes en troupes, la perception des impôts. Les chefs indigènes ne sont que des truchements. La confusion des fonctions administratives, militaires, politiques et judiciaires rend les bureaux arabes, aux yeux des tribus, *complets en eux-mêmes*. Leurs uniformes éblouissants, leurs bottes, leurs éperons, leurs cravaches, leurs multicolores décorations, leurs escortes flamboyantes, réveillant chez les indigènes un respect atavique auquel l'étriqué costume civil ne peut prétendre. En général, les officiers savent se tenir sur un cheval fringant, ils ont un revolver dans leur poche et ils acceptent comme leur dû, avec la plus magnifique nonchalance, les manifestations d'hommage, d'hospitalité et d'admiration. Surtout, ils punissent individuellement. Le chef du bureau arabe peut infliger, d'office, jusqu'à quinze jours de prison. Leur action est immédiate et visible comme la foudre, leur parole est effective et crée les événements. Il n'y a ni appel, ni recours pratique contre leurs sentences. Au contraire, après avoir subi les peines édictées par un seul chef de poste, le coupable, si son cas est grave, passe devant une commission disciplinaire où il retrouve son juge, ainsi que d'autres géants qui lui ressemblent et qui sont comme lui omnipotents. Il n'y a point là l'action impersonnelle d'un code, qui, s'il est une sauvegarde, nuit cependant, au sens des primitifs fils du bled, à la dignité du simple agent — mais des individualités fortes et entières et horrifiques qui décident des destinées selon leur propre sentiment. J'ai vu un officier pousser dans une cellule, où elle resta dix jours, une femme nomade qui maltraitait un petit enfant. Cette bourrade fut tout le procès et tout le jugement, et aucun compte rendu n'en fut mis dans les livres. Dans l'occurrence, le châtiment était justifié. L'enfant, qui fut emporté à l'infirmerie, était squelettique et manifestement martyrisé — mais c'est là une très petite

illustration à la fois de la force des bureaux arabes et de leur faiblesse. Le principe appliqué d'une pareille institution représente le plus atroce danger. Tous les chefs n'ont pas une conscience scrupuleuse et une intelligence lucide. Les règlements ouvrent une porte immense — un gouffre ! — à l'arbitraire. Si l'indigène comprend et aime, dans les bureaux arabes, l'apparat, la puissance, la punition immédiate, la suppression des intermédiaires — toutes choses qui empêchent le flottement, l'énervement, et, dans une grande mesure, les stériles litiges — l'effroyable péril demeure que la justice ne se confonde avec le bon plaisir ou les conceptions personnelles, variables, d'équité. L'influence est proportionnelle au grade; donc le chef reste suprême. Toute la valeur de l'administration réside dans la valeur intrinsèque de ce chef, qui est si humain, si faillible, si conditionné par ses origines, si porté, par ces circonstances mêmes, à croire ses actions pleinement justifiées !

Théoriquement, il est clair que le remède serait dans des inspections fréquentes. Dans la pratique, outre que celles-ci sont fort rares, *elles sont annoncées d'avance.* Mais est-il nécessaire de rappeler que dans les revisions militaires, qui comptent les boutons des tuniques et s'attachent au luisant du bois des fusils, la manière de présenter gagne les trois quarts des batailles? Entre les chevauchées et les repas offerts au supérieur qui inspecte, le temps passe aimablement... De plus, quoique les officiers se déchirent souvent sans merci entre eux, leur solidarité de corps est invincible et fait que les chefs, pour ne rien laisser transpercer lorsqu'une erreur a été commise, ratifient presque toujours les décisions des subordonnés, quitte à exprimer ensuite à ceux-ci leur mécontentement d'une autre manière. Les sanctions, quand elles ont lieu, s'enveloppent d'un déplacement, d'un changement, où les initiés seuls voient une intention punitive. La soumission des châtiés eux-mêmes, dans ces cas, est totale et silencieuse, formidable... Les bureaux arabes sont comparables à ces troupeaux de buffles sauvages qui se battent à mort l'un contre l'autre, mais qui, à l'approche d'un intrus, font cercle, et présentent, tous en même temps, leurs cornes meurtrières en une souveraine et infranchissable défense. L'assainissement viendrait d'inspecteurs appartenant à un corps spécial, étranger aux militaires,

— *civil* — qui assurerait en même temps des sanctions connues, ouvertes, et le libre jeu des réclamations de l'individu. Je crois bien que cette réforme flotte déjà dans l'air, mais elle n'est encore qu'à l'état de perception et ne s'est pas concrétisée.

Les mêmes considérations — doubles, contradictoires — se retrouvent dans les autres sphères d'activité des bureaux arabes. Au point de vue matériel, il est incontestable qu'ils obtiennent de meilleurs résultats que les administrateurs des communes mixtes. Les enfants des ténèbres sont plus sages en leur génération que les enfants de la lumière, et les paroles de l'Évangile ont leur application dans tous les âges. Pour moi, les bureaux arabes sont encore les enfants des ténèbres : leur esprit féodal appartient à des temps révolus; ils ne connaissent aucun principe moderne; leur existence même est un défi lancé à un régime vraiment républicain. Mais dans notre monde si brouillon, qui se cherche encore avec tant de lenteur et de peine, est-ce que les critériums les plus sensés peuvent être autres que ceux du pragmatisme ! Si l'on écarte sévèrement de la question toute considération de rigide idéal, il n'est pas douteux que l'administration militaire ne dépasse le contrôle civil dans les effets obtenus. La « vaste humanité » laisse les bureaux arabes indifférents, lorsqu'elle ne provoque pas chez eux une impression hostile, mais, par contre, la parcelle d'humanité qui compose tout leur univers les attache et les retient. Le sentiment du pouvoir absolu intéresse un chef à sa région, fait naître en lui le désir d'utiliser, de réaliser totalement son autorité quasi illimitable. Il se développe en lui le sens de la responsabilité et l'amour-propre du bon tyran : il vit davantage en contact avec les populations qu'il sait être complètement à sa merci ; ses tournées sont beaucoup plus nombreuses que dans les communes mixtes et il apporte plus de personnalité dans ses méthodes de régence. Comme son travail n'est *jamais anonyme*, c'est de ses propres initiatives que dépendent son crédit et son avancement, et le goût s'accroît en lui de l'effort reconnu. Il reste d'ordinaire longtemps dans son poste, et son œuvre peut être comparée détail par détail à celle de son devancier. S'il y a un puits à creuser, un canal à ouvrir, une route à faire, un officier se transporte sur les lieux, étudie, juge et

signe son rapport officiel. La part de l'orgueil, de l'émulation, est immense dans une besogne pareille où les qualités personnelles sont mises en relief éclatant — mais elle est fertile en conséquences heureuses. Tandis que, dans les communes mixtes, c'est le nom de l'administrateur qui couvre tout, quel que soit le travail de l'adjoint, — et en même temps que le chef civil prend peur devant les responsabilités de toutes sortes qui s'accumulent, le subordonné se détache, humainement, d'une démarche qui ne lui rapportera rien... Les modalités administratives des bureaux arabes sont peu rigoureuses. Leurs budgets ne sont soumis qu'au général de division. Les officiers n'ont besoin que d'une approbation globale là où les communes mixtes attendent une permission spéciale — longue, compliquée, soumise à des influences diverses — pour toute dépense supérieure à trois cents francs. Si un tel système a rendu possible la fondation de ces célèbres « caisses noires » dont les bureaux arabes ont tant abusé, il permet néanmoins des virements bienfaisants et l'application immédiate de certaines sommes aux nécessités criantes des indigènes. Les bureaux arabes ont encore le droit de corvée, exceptionnel, barbare, antagoniste à toutes nos conceptions de justice, mais qui est levé sur place, pour toute mesure d'intérêt général. Lorsqu'une amélioration s'impose impérieusement, la corvée fait procéder à son exécution rapide, alors que les prestations des communes mixtes, payables en espèces, ne sont point conformes aux besoins particuliers des douars, et leur rendement matériel est souvent presque nul. Dans les territoires militaires, les indigènes ne peuvent sortir de leurs villages sans un sauf-conduit spécial, et l'autorité peut ainsi étouffer toute plainte importune, — mais les routes sont plus sûres. Les bureaux arabes arrêtent et emprisonnent selon leurs propres suspicions; le « Grand Jeu[1] », avec ses équipes d'informateurs et d'espions, se joue d'un bout à l'autre de leurs domaines, — mais c'est cette promptitude arbitraire qui fait avorter parfois les révoltes. Ils lèvent des goums, et jettent l'une contre l'autre, dans le Sud qui garde ses secrets, pour combattre les influences qui les menacent, des tribus qui ne demandaient guère à partir en bataille, — mais la tranquillité générale en devient ensuite plus profonde.

1. Voir *Kim*, le roman de R. Kipling.

Leurs machinations sont sombres et leur droite est terrible comme celle du vieux Jéhovah — dans les oasis où ils demeurent, leurs Arabes ont des faces figées, des épaules recourbées et ne doivent pas regarder la tête haute — mais ils étendent leurs terres, et préparent les temps meilleurs d'un autre avènement. Puisque nous ne sommes pas encore parvenus à clarifier la vie, que tout y est à la fois juste et injuste, que les valeurs sont ondoyantes et que le mal devient le bien selon l'angle auquel on l'envisage, les bureaux arabes ne peuvent être damnés avec précision. En somme il est probable que toute leur honte et toute leur gloire, également fantastiques, viennent de ce que, faite pour des demi-dieux, leur institution a dû être confiée à des hommes...

ODETTE KEUN

POÈMES

LA VITRE

Quand l'homme eut fait un œil à sa hutte de pierre
En creusant dans le mur la fenêtre qui voit
Et sur elle, avec soin, posé le bord du toit
Comme une apaisante paupière,

Le soleil, la rafale et le vent, tour à tour,
Entraient encor si drus au cœur de sa retraite
Qu'il maudit la maison que ses mains avaient faite
Et son orgueil de voir le jour.

Il se trouvait plus seul que sous la voûte sombre
De la forêt première où trébuchaient ses pas ;
Prisonnier du granit qui ne l'abritait pas,
Il pleurait son asile d'ombre.

C'est en vain qu'il avait peiné, lutté, souffert,
Frappant le mont pour desceller le roc énorme,
Équarissant le bois pour lui donner la forme
Que devait épouser le fer,

A l'heure où, sur le sol de la clairière amie,
Il enfermait, contre l'assaut du mal obscur,
Son rêve et son amour en un foyer plus sûr,
L'homme doutait de son génie.

Par l'ouverture même où s'éclairait sa nuit,
Les éléments se déchaînaient sur sa faiblesse :
L'ouragan plus brutal, la bise plus traîtresse
Venaient le mordre en son réduit.

Opposait-il parfois un rempart de branchages
Aux attaques de l'air, du soleil ou de l'eau?
Alors, il se croyait, au trou noir d'un tombeau,
Enseveli sous leurs outrages !

***

Les temps d'airain sont révolus :
La maison, vide de ténèbres,
L'homme, à présent, ne s'émeut plus
Devant des images funèbres :
Les temps d'airain sont révolus !

Avec un peu de sable blond
Un artisan, que l'on ignore,
Donne à la vie un sens profond
Avec le secret de l'enclore
Au prix d'un peu de sable blond.

Du feu qui fait une âme aux choses
Sort, au souffle de l'ouvrier,
Par un jeu de métamorphoses
La feuille claire du verrier;
Le feu seul fait une âme aux choses !

Voici la vitre sublimée,
La vitre frêle où transparaît
La clarté du jour diffusée,
— Nuage, azur, fleuve, forêt —
Au rectangle de la croisée :
Voici la vitre sublimée !

***

O vitre, c'est par toi que la vie est facile
Et douce au sein de la maison,
La muraille est aveugle et nous semble inutile,
Que ferions-nous sans ta cloison?

Tu filtres la lumière et tu la donnes toute.
Derrière toi, l'homme au travail
Voit, sans lever la tête, un passant sur la route,
Un enfant qui court sur le mail ;

La ménagère va, vient, circule, s'empresse,
Recoud le linge et cuit le pain :
Le rayon tamisé devient une caresse
Qui la frôle comme une main.

Tu t'es faite incolore afin que la nuance
Traverse ton corps transparent
Lorsque le rose, au gris, puis au bleu, se fiance,
Sur la paroi de ton écran !

Mince comme tu l'es, qui te croirait robuste?
Tous les frimas glissent sur toi,
Le vent s'y brise et, quand il grêle, c'est tout juste
Si tu trembles d'un peu d'émoi.

La pluie éclate en pleurs, te cingle, frappe encore?
Tu supportes tous ses affronts,
Tu lui prêtes l'appui de ton tremplin sonore
Pour tambouriner ses chansons,

Car c'est toi qu'elle heurte et c'est nous qu'elle enchante
Et sa musique nous endort
Parce que ses longs doigts, sur ton âme vibrante,
Peuvent rythmer nos songes d'or.

Mais le soleil a bu les sillons de buée
Qui te faisaient un voile obscur,
Et, nous penchant sur toi pour suivre la nuée,
Nous posons le front sur l'azur :

C'est la fraîche tiédeur d'un printemps qu'on devine
Et qui pénètre nos cerveaux,
C'est déjà la senteur qui naît sur la colline
Et que respirent tes carreaux.

Il ne faut pas ouvrir la fenêtre trop vite,
Le malade est convalescent.
Tu règles, à son gré, le soleil qui l'irrite,
Un rais poudré vient en dansant,

Il accourt, sa gaieté subtile se déplace,
Et du lit, l'homme voit, joyeux,
Le paysage ami, qu'un sourire délasse,
Le regarder de tous ses yeux.

Maintenant, c'est l'été : par la croisée ouverte
Le jour coule si parfumé,
O vitre, qu'on t'applique et qu'on te laisse inerte
Contre le mur inanimé.

Mais un charme nouveau te pare et nous attire :
Tu deviens le tremblant miroir
Où la grâce d'un ciel étincelant se mire
Depuis l'aurore jusqu'au soir,

Tu reflètes l'azur, l'espace, le nuage,
Le balancement des massifs,
Qu'ensanglante la rose avec son cœur sauvage,
L'immobile dessin des ifs,

Le carrefour, la rue et la fenêtre claire,
Que le voisin clôt à demi,
Et, de loin, j'aperçois, venant en sens contraire,
Le pas familier d'un ami.

La femme allait sortir, parée ; elle s'arrête
Et, devant toi, furtivement,
Elle ajuste une fois encore sa voilette
D'un geste gauche et plus charmant.

Des lueurs, comme des oiseaux, quittent les branches
Et sur toi se posent soudain,
Puis, ce sont des appels de clartés, d'ailes blanches
Que tu répercutes sans fin.

Et quand l'oblique feu du couchant t'incendie,
On dirait qu'un fauve brasier
S'allume en toi, vitre sublime, et s'irradie
Pour quelque magique verrier.

On attend le souffleur qui va cueillir ta flamme
Pour te faire plus belle encor,
Et c'est nous qui sentons que s'épure notre âme
Lorsque fond et coule ton or,

Car le feu qui t'empourpre et qui te rend insigne
Ne déborde pas ton creuset,
Et chaque toit, chaque fronton garde sa ligne
Sur le fond d'un ciel apaisé,

Jusqu'à l'heure où, baignant dans la rougeur de cuivre
De l'ardent foyer qui s'éteint,
Un astre, qui se lève en toi, nous dit de vivre
Et d'espérer jusqu'au matin !

II

SEPTEMBRE

Septembre, mois exquis de l'arrière-saison...
Le soleil, chaque jour, réduit sur l'horizon
L'arc qu'il décrit au ciel, voilé déjà de brume,
Et la forêt, comme un bûcher géant, s'allume
Aux peupliers jaunis par l'été finissant,
Torches qu'incline et mord le souffle frais du vent.
L'Équinoxe frileux approche. Le feuillage,
Dont le mur me cachait les maisons du village,
Se dégrade un peu plus et me laisse entrevoir

Sous le front de l'église et celui du manoir
Les visages connus de trois façades blanches
Qui percent, à présent, comme des yeux, les branches !
Encore quelques jours et toute la forêt
Gagnée à l'incendie immense qui courait
Du hêtre trop précoce au chêne plus vivace,
En offrande au soleil flamboiera dans l'espace,
Comme pour rendre au dieu tout l'or qu'il lui versa...
Alors, ô mois exquis, dont le charme glissa
Tant de volupté douce en mon cœur solitaire
En voyant s'alanguir, défaillante, la terre
Sous le suaire gris d'un brouillard automnal,
D'un trop cruel adieu je connaîtrai le mal,
Et puisque nous mourons un peu quand vient l'automne,
Quand, sous les cieux décolorés, dans l'air atone,
Le jardin se dépouille en laissant, un par un,
Tomber ses fruits trop mûrs, lourds d'un dernier parfum,
Laisse-moi, confondu dans ta noble harmonie
Qui masque la laideur d'une proche agonie
Dont je connais, chaque an, la souffrance et le cours,
Septembre, retarder la fuite de tes jours !
La terre a, maintenant, une grâce affinée
Par la lumière blonde et comme exténuée
Qui rend l'air à midi subtil et transparent.
Je me penche sur tout plus amoureusement,
Car c'est un mai nouveau, plus suave et plus tendre,
Que le ciel refleuri, croirait-on, veut nous rendre.
Je te respire, ô mois divin, comme une fleur,
Et je te tiens pressé, vivant, contre mon cœur.
Chaque instant que je goûte a la douceur suprême
De l'instant que l'on sait qu'on goûte pour lui-même,
Et j'écarte sans peur le moment à venir,
Croyant que la minute aussi ne va finir
Que je détache et cueille aux grappes de tes heures.
Leur saveur me rend triste et ce sont les meilleures...
Vois comme je m'attache aux souvenirs aimés
Dont je peuple les champs et les bois embaumés :
J'aperçois le chemin au flanc de la colline,
Le parasol pensif du pin qui la domine

Et je marche en mon rêve et j'éveille à ma voix
L'écho qui me parla pour la première fois.
Une ivresse plus calme emplit mon cœur. J'écoute
Tous les bruits, attentif aux leçons de la route ;
Je gagne les labours qui sont prêts pour le grain ;
Le peigne de la herse y passera demain,
Car la terre a besoin, la récolte rentrée,
Pour un nouvel hymen d'être à nouveau parée.
Je suis les paysans et je compte avec eux
Ce qu'il faudra donner à des sillons heureux
Pour que des épis drus sortent de la semence.
Des meules sur le ciel bombent leur opulence...
Et, là-bas, sous les bois, en dômes étagés,
Sous les dais somptueux par le chêne ouvragés,
Parmi les feuilles d'or, ami, que tu m'apportes,
Je déroule, apaisé, le fil des années mortes
Tandis que le soleil descend à l'horizon,
Septembre, mois exquis de l'arrière-saison...

III

LA LEÇON DE LA CITÉ

Tout entière à la voix qui diffame ou médit,
La petite cité se heurte et se déchire ;
Le pauvre a jalousé le riche et l'a maudit,
Le meilleur citoyen est, à son tour, le pire.

Les mains se fuient, les cœurs se ferment, chacun voit
Brûler dans l'œil d'autrui le feu de sa rancune ;
Les frères, qui dormaient au même lit étroit,
Allument leur discorde à la haine commune.

Mais un cri retentit, sinistre, par les airs :
La Guerre ! l'étranger menace la frontière....
Et les yeux, où l'amour a remis ses éclairs,
S'emplissent de bonté soudaine et de lumière.

Or, tandis que les gars embrassent les aînés,
Que tous, dans une étreinte, étouffent leurs querelles,
La Cité se fait voir aux vieillards étonnés
Sous des traits inconnus et des formes nouvelles.

Ils voient un même mur porter plusieurs maisons,
La plus humble étayer, sans faiblir, la plus haute
Et leurs files pousser aux mêmes horizons
Leurs grands corps inégaux qui marchent côte à côte.

Les fenêtres semblent des yeux profonds et doux,
Échangeant des regards pleins des choses passées.
Et les toits, inclinant leurs pignons bruns et roux,
Des fronts qui voudraient joindre et mêler leurs pensées.

Pour unir le quartier récent au vieux faubourg,
L'arche d'un pont unique enjambe l'eau du fleuve :
Sur ce ruban de pierre on passe chaque jour
Et sa largeur suffit pour qu'un peuple s'y meuve.

Voici l'hôtel de ville avec sa cour d'honneur :
Par le large escalier monte en courant la foule ;
On dirait que du sang y bat, comme en un cœur,
Et la rue est l'artère où la cité s'écoule...

Et tandis qu'ils s'en vont muets, rêveurs, les vieux,
Ils voient, dans le jardin public qui les rassemble,
Le Tilleul se tourner vers le soleil joyeux
Pour que toutes ses fleurs puissent mûrir ensemble !

GABRIEL TALLET

BIBLIOTHÈQUES ET MUSÉES

DE LA GUERRE

I

Des bibliothèques et des musées spéciaux de la guerre (institutions officielles ou œuvres privées) existent dans plusieurs pays belligérants, et même en pays neutres. La plupart naquirent au cours des hostilités ; les plus importants datent de 1915 ou de 1916. Toutes ces créations, produit d'un mouvement général, quoique non concerté, sont dues aux mêmes causes, que voici.

Dans cette guerre, l'imprimerie a joué un rôle capital. Il est sorti d'elle une littérature pullulante d'information et de propagande, destinée à influer sur le « moral » de la population civile à l'arrière, des armées en ligne, de l'adversaire, des neutres. Journaux, tracts, livres, affiches, images populaires, caricatures, photographies, cartes postales, etc., ouvertement publiés ou répandus clandestinement, sont les engins de cette multiforme artillerie spirituelle. Souvent ils furent meurtriers. Ils furent aussi les bienfaisants instruments de la défense du droit. C'est par eux que chaque groupe de belligérants entretint la résolution, l'espérance et la foi des combattants et de leurs familles. Il était naturel que, pour éviter des pertes malaisément réparables, l'idée vînt de rassembler tout de suite une si grande masse de docu-

ments significatifs, pleins de valeur psychologique, mais souvent fugitifs.

Il est déjà banal de dire qu'une guerre comme celle-ci a bouleversé l'univers, causé une de ces « révolutions des empires » sur lesquelles, naguère, historiens, philosophes, théologiens aimaient à méditer. En tous pays, la politique, l'économie nationale, la littérature, l'art, la religion n'ont pas moins ressenti ses effets que la science militaire ou la technique industrielle ; longtemps encore ils les ressentiront. Nulle part il n'est un aspect de la vie nationale qui n'ait été frappé de sa marque durable. Qui connaît la tâche ordinairement si ardue des historiens en quête de sources éparses, ou appauvries par l'ignorance et la négligence, s'étonnera-t-il des tentatives faites pour concentrer et organiser sans retard, en vue des savants futurs, l'énorme quantité de témoignages qui nous viennent sur cette guerre gigantesque?

Logiquement aussi, l'exemple des nombreux « musées historiques » nationaux ou municipaux, si singulièrement éducatifs, devait suggérer l'idée de recueillir immédiatement sur cette guerre les documents figurés, les reliques, les « curiosités », les menus objets usuels et les bibelots de circonstance, qui réveilleront plus tard les souvenirs, stimuleront les imaginations, évoqueront sous une forme familière et saisissante les impressions de l'âme populaire, les tendances de l'esprit public, les mœurs d'une époque.

Songez à l'économie de temps et d'erreurs que des créations de ce genre, si les contemporains en avaient pris l'initiative, auraient assurée, par exemple, aux historiens de la Révolution française !

Voilà d'où sont sortis ces bibliothèques et musées de la guerre, dont le tableau va être tracé sommairement.

II

De cette description brève seront exclues : d'une part, les expositions temporaires ; d'autre part, les collections normalement formées par les services publics.

L'historique des nombreuses expositions fragmentaires et

locales qui ont eu lieu depuis 1915 en Angleterre, en Italie, en Belgique, aux États-Unis, en France, comme en Allemagne et en Autriche, ou même en Suisse, serait à coup sûr intéressant. Elles étaient généralement destinées à procurer des ressources aux œuvres philanthropiques de guerre autant qu'à l'instruction ou au réconfort du public, ou à la propagande. Multipliées pendant le cours des hostilités, elles n'ont pas cessé après l'armistice. Il y en a même eu, depuis lors, de singulières : ainsi cette exposition à Vienne de tableaux, dessins et autres documents du musée autrichien de l'armée et de l'ancienne *Hofbibliothek*, qui fut organisée, pendant l'été de 1919, sous le titre *Das Joch des Krieges*, pour montrer la dureté du joug de la guerre et en inspirer l'horreur. Mais ces exhibitions temporaires, composées avec des éléments de musées, ne sont pas des musées.

Partout les grandes administrations publiques ont été amenées à former des collections sur la guerre : tels les fonds d'archives ministérielles, ceux des services civils et militaires. Pour fixer les idées par quelques exemples, notre Section Historique de l'État-Major général de l'Armée a ainsi réuni une vaste documentation d'archives militaires; le total comprend quelque 80 000 cartons, dont le classement a été entrepris sous la haute direction de M. le général Douchy. Il y a également un fonds considérable au quai d'Orsay. De même, nos bibliothèques générales, beaucoup de bibliothèques spéciales ou locales ont recueilli en quantité variable des publications relatives à la guerre. Tel est le cas de la Bibliothèque nationale. En province, il faut mentionner Toulouse, où le conservateur de la Bibliothèque municipale, M. Guitard, toujours à l'affût des nouveautés, a fourni un petit *Musée de la Guerre* ; on doit citer surtout Lyon : un bibliothécaire de talent, M. Richard Cantinelli, soutenu par un maire, M. Herriot, qui n'est jamais en retard d'une initiative, a réuni, avec des ressources restreintes, un fonds d'ouvrages et de pièces en toutes langues qui a bonne réputation même à l'étranger [1]. Notre Musée de l'Armée, que dirige

1. Un intéressant catalogue, où sont mentionnés beaucoup d'articles de revues, est en cours de publication ; le 16e fascicule, qui vient de paraître, atteint déjà la page 640, et il s'en faut de beaucoup qu'il soit le dernier.

aujourd'hui M. le général Malleterre, a, dans le sens naturel de sa destination, formé une collection de trophées, d'engins, d'équipements et de reliques, que le public visite régulièrement aux Invalides. Au Val-de-Grâce a été annexé un musée du service de santé militaire ; la Faculté de médeciue de Lyon a un musée anatomo-clinique de la guerre. En Italie, le bibliothécaire de l'Université de Bologne, M. Fumagalli, a constitué une collection d'ouvrages se référant à tous les pays en guerre. M. Herbert Putnam, l'actif directeur de la Bibliothèque du Congrès (*Library of Congress*) à Washington, a séjourné en 1919 plusieurs mois en France et dans les pays de l'Europe occidentale pour enrichir la collection de guerre dont il avait pris l'initiative. En Allemagne, l'ancienne bibliothèque royale de Berlin accusait dès 1917 plus de 50 000 volumes, en toutes langues, dont beaucoup étaient consacrés à la personne de Guillaume II. Faute de statistiques et de renseignements complets, la comparaison du nombre des collections de pays en pays n'est pas possible. Le seul répertoire d'ensemble qui ait paru est celui des collections allemandes : en les y comprenant toutes indifféremment, celles qui procèdent de l'activité normale ou de l'initiative extraordinaire des autorités militaires et civiles, centrales ou locales, des associations privées ou semi-officielles, des particuliers ; celles qui concernent des matières spéciales ou qui sont générales ; celles qui ont un caractère international ou seulement national, régional, municipal ; les réunions de reliques, de souvenirs, de « curiosités » aussi bien que les collections savantes ; les moindres comme les plus importantes, cet indicateur en énumère 217 [1].

1. *Die stattliche Zahl von* 217 (le chiffre imposant de 217), dit en sa préface l'auteur de l'opuscule : *Die Kriegssammlungen. Ein Nachweis ihrer Einrichtung und ihres Bestandes* (Les collections de guerre. Notice sur leur organisation et leur état), publié en 1917. Les multiples initiatives officielles et privées se sont groupées depuis un an dans une « Union des collections allemandes de guerre » (*Verband deutscher Kriegssammlungen*), qui se propose de systématiser les efforts et les recherches. A propos des collections privées, notons que l'un des premiers collectionneurs fut Guillaume II. Il avait déjà réuni dans la bibliothèque du château royal, en 1917, 10 000 publications de la littérature allemande ou étrangère de guerre, ainsi qu'une collection d'images et de photographies faites au front et à l'arrière, dont une section spéciale avait la personne impériale pour sujet. Au Musée Hohenzollern (parc de Monbijou), une

Il ne s'agira ici que de collections constituées en établissements spéciaux, indépendants et durables. Encore sera-t-il permis de ne donner qu'une mention à celles qui, trop récemment formées, sont actuellement peu développées, comme les musées nationaux de Bruxelles et de Prague ; ou ces *Archives internationales de la guerre et de la Croix-Rouge* [1], que le Conseil administratif de la ville de Genève a établies auprès de la bibliothèque pour recueillir les publications officielles des gouvernements et les documents des œuvres suisses de guerre ; ou encore cette collection sur l'armée des volontaires russes et ses premiers chefs, les généraux Alexeïef et Kornilov, qui était, au mois de novembre dernier, en préparation à Rostov-sur-le-Don.

C'est en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne que se trouvent actuellement les principales institutions en pleine activité.

III

Chez les Alliés apparaît au premier plan l'*Imperial War Museum* de Londres, dont la création fut décidée le 5 mars 1917 par le Cabinet de guerre anglais. Ses fondateurs entendaient y rassembler des trophées et des spécimens de l'armement et de l'équipement militaire et maritime, ainsi que des livres, brochures, cartes, affiches et gravures. Ils escomptaient le concours du War Office, de l'Amirauté, du minis-

salle était réservée aux objets et souvenirs concernant le kaiser et sa famille. Outre les nombreux portraits guerriers de Guillaume, on y voyait les cadeaux reçus par lui en hommage, entre autres un « fokos » d'honneur ou petit bâton armé d'un marteau de plomb comme en ont les géologues, offert par un habitant de Presbourg ; une pipe sculptée par un soldat bulgare, des œufs de Pâques envoyés par les militaires hospitalisés à Charleville. On y voyait aussi la plume avec laquelle l'empereur avait signé l'ordre de mobilisation générale, les éclats d'une bombe d'avion tombée aux côtés du prince Eitel-Frédéric dans Arras. Hindenburg a eu aussi son musée, fondé à Posen par ses admirateurs pour réunir tout ce qui concerne la personne du maréchal et en même temps la documentation propre à donner une idée de la guerre sur le front oriental, en Pologne et en Russie.

1. Le programme a été exposé dans une brochure portant ce titre et qui a pour auteur le distingué directeur de la bibliothèque de Genève, M. Frédéric Gardy.

tère des Munitions, qui sont d'ailleurs représentés au conseil d'administration. Depuis l'origine, la direction générale est confiée à Sir Martin Conway, explorateur, auteur des travaux de géodésie, critique d'art, nommé membre du Parlement aux dernières élections.

Les collections, dans leur état actuel, se composent de neuf catégories d'éléments : 1° trophées et reliques provenant de la marine, de l'armée de terre et de l'aviation ; 2° souvenirs du service de santé militaire ; 3° livres et documents imprimés, y compris périodiques ; 4° photographies ; 5° affiches ; 6° dessins et caricatures ; 7° monnaies et médailles ; 8° jouets et « mascottes » de guerre ; 9° documents sur l'activité féminine. En outre, une section (encore embryonnaire) de l'activité confessionnelle devra contenir les bibles et livres de prières portant la trace des balles ennemies, les vases sacrés en usage au cours des combats ou dans des circonstances particulièrement dangereuses, les images de piété, etc., ce qu'on pourrait appeler les reliques religieuses du champ de bataille.

Le musée a visiblement plus d'importance que la bibliothèque [1], et dans le musée prédominent les catégories d'objets que notre Musée de l'Armée et notre Musée Carnavalet ont coutume de recueillir ou qui figurent dans le nouveau musée du Val-de-Grâce. L'orientation paraît être surtout d'éducation populaire : il faut faire comprendre la guerre à ceux qui ne l'ont pas faite, et en quelque sorte la vulgariser : c'est dans cet esprit que des expositions temporaires ont été ouvertes dans les quartiers pauvres de Londres. Un autre trait distinctif du War Museum est son caractère commémoratif. Dans l'édifice futur [2], une large place sera faite aux portraits et aux bustes non seulement des généraux et officiers

1. D'après le dernier rapport officiel (1918-1919), le nombre des pièces cataloguées s'élevait à 89 305 ; la bibliothèque y figurait pour 14 000, soit le sixième environ. Le bibliothécaire est M. le professeur Oman, auteur d'un recueil officiel de documents diplomatiques sur la guerre ; comme sir Martin Conway, il vient d'entrer à la Chambre des communes.

2. L'Imperial War Museum (qui s'est appelé *National War Museum* jusqu'en 1918), devra être dans l'avenir un des monuments les plus sensationnels de Londres. En 1917, ses créateurs évaluaient à 5 ou 6 hectares l'emplacement qui lui est indispensable. Provisoirement ils ont dû se contenter de les entreposer en de lointains faubourgs, sauf à les montrer partiellement au public dans des expositions de quartier. Ils ont récemment pris à bail pour quatre ans le

supérieurs, mais même des soldats morts pour la patrie. Ainsi l'Imperial War Museum paraît vouloir être surtout une sorte de grand « Memorial » consacré aux combattants nationaux et coloniaux, auquel se trouve adjoint un conservatoire de spécimens des instruments de la guerre de matériel et de machinisme que fut celle de 1914.

Le patriotisme si éveillé des Italiens leur a inspiré la création du Bureau historique de la mobilisation (*Ufficio storiografico della mobilitazione*). Il se propose l'étude d'ensemble de la mobilisation nationale sous ses aspects militaire, technique, économique et social; étude conçue assurément d'après des bases scientifiques et poursuivie grâce à l'effort collectif d'un groupe de travailleurs, mais non entièrement désintéressée. On attend d'elle un inventaire des forces dont l'Italie a pris conscience au cours de la grande crise : la conscience nationale scientifiquement révélée à elle-même et affirmée doit projeter pour l'avenir une lumière nouvelle sur la route historique du pays. Les matériaux de cette enquête strictement italienne sont répartis en quatre sections : politico-sociale, économico-statistique, juridique, technique (problèmes des industries métallurgiques et chimiques) [1]. La section politico-sociale, que dirige M. Joseph Prezzolini, l'ancien directeur de la *Voce*, est actuellement la plus développée. C'est à elle spécialement de former les archives et la bibliothèque et d'inspirer le plan et la méthode générale de l'œuvre. C'est elle qui doit, à l'aide de questionnaires critiques, préparer la bibliographie et constituer les multiples monographies où, à travers les aspects de l'Italie mobilisée, se dessineront les traits de la nouvelle Italie, de la « Quatrième Italie ». L'*Ufficio Storiografico*, né de la guerre et orienté vers l'histoire des développements futurs de l'activité nationale, est donc surtout un office scientifique de documentation [2].

Crystal Palace, sorte de « Galerie des Machines », situé à Sydenham. Mais sir Martin Conway a déjà soumis au Parlement la proposition de construire le futur musée, pour qu'il soit aisément accessible, au cœur de Londres, sur la rive droite de la Tamise, à proximité du County Hall.

1. L'*Ufficio storiografico* est à Rome ; sa section technique, à Milan, le grand centre industriel de l'Italie

2. Le Comité national pour l'histoire du Risorgimento (*Comitato Nazionale per la storia del Risorgimento*), présidé par le sénateur Boselli, ancien ministre,

En Allemagne, trois établissements rentrent dans notre définition : le « Musée d'économie de guerre » à Leipzig, les « Archives de guerre » de l'Université d'Iéna, la « Bibliothèque de la guerre mondiale » à Berlin.

C'est en avril 1917 qu'à la suite d'un congrès de quarante Chambres de commerce, fut fondé à Leipzig le *Deutsches Kriegswirtschaftsmuseum*. Il recueille les documents imprimés et les souvenirs propres à donner une idée exacte de la vie économique allemande au cours de la guerre. Exposés, ces objets servent à l'instruction populaire. Mais ils sont destinés surtout aux historiens désireux d'étudier les transformations de l'économie sociale, les mesures prises pour subvenir aux besoins matériels de la nation, les applications nouvelles des sciences sous l'influence de la guerre et du blocus. Le musée, que double une bibliothèque, est subdivisé en sections : agriculture, industrie, commerce, assurances, main-d'œuvre, finances, organisation des pays occupés, etc. Il est dirigé par des économistes.

Le professeur von Seidlitz a constitué les *Kriegsarchiv* de l'Université d'Iéna pour faciliter l'étude de toutes les questions politiques, militaires, économiques et de civilisation générale relatives à la guerre. Il appartient lui-même, avec les professeurs Cartellieri, Berthold Delbrück, Pierstorff, au comité de direction, sous la présidence d'honneur de l'ancien ministre d'État prussien, Clemens von Delbrück. L'historien Mentz est le directeur effectif de l'institution, qui tire ses ressources financières d'une fondation privée et des subventions de la caisse d'épargne d'Iéna, de divers États et de quelques mécènes. A l'origine, la plupart de ses documents furent procurés par l'Association de Thuringe pour la propagation des vraies nouvelles de la guerre (*Thuringischer Verband zur Verbreitung wahrer Kriegsnachrichten im Ausland*) créée dans l'automne de 1914, et par le deuxième bureau de centralisation des nouvelles de guerre du XIe corps

qui ne se proposait, depuis sa création en 1906, que de rassembler les documents sur l'histoire de l'unité italienne, a depuis 1915 étendu son champ d'activité à la dernière guerre. Il réunit des matériaux sur sa préparation lointaine ou immédiate, mais, comme l'*Ufficio*, avec une intention et dans un cadre rigoureusement nationaux.

d'armée (*Kriegsnachrichten Sammelstelle nr 2 des XI Armee-Korps*), qui date de la même époque. Les offices de propagande, les états-majors, les ministères aussi bien que les groupements économiques et les syndicats professionnels concoururent également à enrichir les collections, formées de livres, journaux, coupures de presse, publications de sociétés et corporations, placards et affiches, estampes, cartes postales, cartes géographiques, lettres du front, cartes d'alimentation, billets de monnaie, etc. Il y a visiblement là une importante organisation de documents allemands et étrangers, expressément recueillis pour promouvoir activement les études sur l'histoire de la guerre, principalement au point de vue civil. Un journal caractérisait l'établissement en l'appelant un institut de recherches historiques (*Forschungsinstitut für Geschichte des Krieges*).

C'est dans le même sens que va la *Weltkriegsbücherei*, la plus importante, semble-t-il, des œuvres allemandes. Fondée à Berlin en juillet 1915 par un grand industriel, M. Richard Franck, dont les prospectus signalent les nombreuses relations dans tous les pays du monde, même ennemis, et placée sous la direction de M. Frédéric Felger, elle doit devenir sous peu propriété de l'État [1]. Son programme est de rassembler une très ample documentation internationale à l'usage des historiens. Quelques chiffres, venus d'une source directe, montrent le développement qu'elle a pris en quatre années : 60 000 ouvrages, 3 800 journaux, 16 400 affiches dont 6 400 illustrées, 6 000 monnaies de guerre. Les plus récents prospectus, la minutieuse énumération qu'ils font des variétés de documents réunis confirment l'impression d'une entreprise de grande envergure, riche d'abondantes collections, qui sont réparties en deux grands départements : une bibliothèque à l'usage des travailleurs, un musée destiné aux expositions publiques. Dans une description qu'il lui consacrait, le *Berliner Tageblatt* insistait sur son caractère de « véritable bibliothèque pour le monde entier ».

De cette rapide incursion à l'étranger, il ressort que les

1. N'occupant au début qu'un seul étage d'une maison, elle s'est enrichie si vite qu'au bout de sa deuxième année d'existence elle devait louer quatre immeubles pour loger les matériaux déjà rassemblés.

institutions importantes se sont attachées à recueillir la plus grande diversité de témoignages de tout ordre et de toute nature, sans négliger les plus minimes et les plus populaires, qui, avec le temps (l'exemple du passé le prouve), deviendront précieux, et qu'elles préparent, au moyen d'une documentation immédiatement organisée, une œuvre de haute science historique à la fois et d'instruction civique.

Tel est justement le but de l'institution française des *Bibliothèque et Musée de la guerre* (*fondés avec les collections Henri Leblanc*).

IV

Deux initiatives l'ont fait naître ; l'une privée, l'autre parlementaire.

Dès les premiers jours de la guerre, monsieur et madame Henri Leblanc, industriels, décidèrent de conserver avec soin les revues et journaux qu'ils avaient coutume de recevoir en même temps que de recueillir les publications de guerre qui viendraient à leur connaissance. Fin septembre 1914, ils organisaient la recherche des documents en province comme à Paris, ajoutaient l'iconographie à la bibliographie ; puis, un peu plus tard, dirigeaient leurs investigations vers la production étrangère, même celle des pays ennemis. Ainsi allait se former en France une collection internationale de documents imprimés et figurés sur la guerre. Elle paraît bien être la première en date de toutes celles qui existent. Conscients de son intérêt pour l'histoire, ses fondateurs se firent tout de suite une obligation patriotique de la destiner à l'État. Née de leur effort strictement personnel, c'est par lui seul qu'elle s'est maintenue et développée : il est littéralement exact de dire qu'ils s'y sont donnés eux-mêmes tout entiers pendant trois années consécutives; elle n'a grandi, ne s'est imposée que grâce à leur dévouement passionné, à leur opiniâtre activité autant qu'à leurs largesses. Si spacieux que puisse être un grand appartement dans un vaste et luxueux immeuble

moderne, il ne saurait suffire à contenir une bibliothèque et un musée en rapide croissance. Monsieur et madame Leblanc surent conquérir à leur noble initiative le concours de la société de crédit dont ils étaient les locataires : elle leur concéda la jouissance gracieuse de deux autres appartements de son immeuble de l'avenue Malakoff, et c'est ainsi que, pendant deux ans, le public put visiter leurs collections plusieurs jours par mois et les travailleurs fréquenter chaque jour la salle de travail qui leur était libéralement offerte. La publication d'un catalogue fut entreprise : il forme déjà cinq volumes in-8° de 400 pages chacun en moyenne; l'impression de six autres au moins, dont la rédaction est à peu près complètement achevée, sera encore nécessaire pour épuiser la description des éléments si variés dont se constituait la collection lorsque, le 4 août 1917, fut signé l'acte de donation à l'État.

Le don généreux (documents et espèces) de monsieur et madame Henri Leblanc secondait opportunément l'initiative prise au Parlement par M. le député Honnorat. Ceux qui connaissent la ferveur et l'ingéniosité inventive de son zèle à défendre les intérêts intellectuels de la France et rechercher les occasions d'accroître son prestige moral, au dehors ne s'étonneront pas que M. Honnorat ait songé à faire de notre pays le principal centre des études sur l'histoire de la guerre, centre de convergence d'une vaste documentation étrangère aussi bien que française, centre d'attraction des travailleurs de toutes nationalités. Tel est bien le sens de la proposition de résolution déposée, dès le mois de décembre 1916, sous sa signature et celle de son collègue, M. Alexandre Varenne, renforcée par un amendement de M. Jean Locquin, et que la Chambre, unanime, adopta le 23 juillet 1917 [1].

Par la coïncidence de ce vote de principe et de la donation Leblanc, l'État français eut dès lors les moyens de créer une bibliothèque et un musée de la guerre. Au début de 1918, le Conseil d'État ratifiait la donation, et le Parlement, sur de nouvelles initiatives de M. Honnorat, accordait

1. Après un intéressant rapport présenté par M. Louis Deshayes au nom de la Commission de l'enseignement et des beaux-arts.

l'inscription au cahier de douzièmes provisoires des premiers crédits budgétaires, sensiblement augmentés pour 1919.

La résolution de la Chambre définissait en termes précis le programme de l'institution. Elle invitait le gouvernement « à faire rassembler d'urgence dans une bibliothèque spéciale tous ouvrages et publications de toute nature relatifs à la guerre, périodiques et non périodiques, d'origine officielle ou privée, déjà parus ou à paraître en France et à l'étranger ; à faire procéder au classement, ainsi qu'à la rédaction de catalogues, de répertoires et de recueils des documents ainsi réunis, le tout en conformité des méthodes de l'érudition historique ». Cette résolution est la charte de l'institut de recherches dont la fondation était ainsi souhaitée, et qui devait embrasser l'univers. Une bibliothèque spéciale de la guerre de 1914 a effectivement sa principale raison d'être dans le caractère international de la matière documentaire qu'elle recueille. Et ce n'est pas assez de recueillir les documents : il faut qu'ils soient rapidement organisés et groupés dans des répertoires et des bibliographies qui les rendent aisément accessibles aux historiens de l'avenir, aux publicistes, aux législateurs de demain. Pour les promoteurs de l'œuvre, il ne s'agissait pas d'une sorte de bureaucratie, de bibliothèque ou de musée confinée dans une activité intérieure, consciencieuse et modérée, mais d'un grand « laboratoire d'histoire » très actif, très compréhensif, orienté sans retard vers les résultats immédiats.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les débuts des « Bibliothèque et Musée de la guerre », la pénurie du personnel compétent, les tribulations causées par les circonstances militaires du printemps et de l'été de 1918, ni d'insister sur les inconvénients actuels de l'insuffisant local provisoire de la rue du Colisée, qu'on fut cependant trop heureux de trouver pour y attendre le spacieux immeuble indispensable, à l'octroi duquel l'État s'est engagé par contrat. Qu'on veuille bien seulement tenir compte de ces faits en appréciant les résultats déjà obtenus. Qu'on prenne aussi en considération l'étendue et la complexité d'un programme qui ne pourra être exécuté qu'au bout de longues années, qui ne le sera

peut-être jamais absolument, mais qui a la valeur d'un légitime idéal dont il faut se rapprocher.

Pour avoir une idée de l'institution en son état actuel, on devra se contenter d'un rapide coup d'œil sur le mécanisme de son organisation, et de quelques exemples de la documentation recueillie.

Les matériaux, divisés entre la bibliothèque et le musée, sont répartis entre sections correspondant aux différentes langues, et, dans les sections, entre pays. Une section dite « administrative et d'archives » est consacrée à l'ensemble des publications des parlements et des gouvernements, des associations et groupements de tout ordre, aux fonds d'archives, aux collections de lettres privées et autres manuscrits. Les périodiques, les cartes et les plans forment deux autres sections communes à toutes les langues et à tous les pays. Enfin le service, également commun, du catalogue général dresse les répertoires de matières et les index, coordonne les travaux secondaires exécutés dans les diverses sections, assure l'uniformité de la méthode aussi bien au musée qu'à la bibliothèque. Pour cette tâche énorme et diverse, le personnel a été recruté surtout parmi des agrégés de l'Université, d'anciens normaliens, d'anciens chartistes (archivistes-paléographes), des bibliothécaires professionnels, des diplômés d'études supérieures, des licenciés ès lettres et en droit. S'il n'a pas été possible encore de faire — comme l'exige l'acte de donation pour une date assez prochaine — des expositions publiques et permanentes, du moins les travailleurs sont-ils journellement admis à la trop petite salle de lecture et bénéficient-ils déjà des avantages d'un service rapide d'information bibliographique. La clientèle qui la fréquente se recrute principalement parmi les professeurs de la Sorbonne et leurs étudiants, du Collège de France, les savants et publicistes étrangers qu'attire l'importance d'une documentation dont la recherche (il est utile de le dire) se fait dans le plus grand esprit d'objectivité. C'est ainsi qu'un ecclésiastique a été spécialement chargé de constituer le fonds d'ouvrages, brochures et périodiques intéressant l'activité du clergé au cours de la guerre.

Les collections contiennent déjà près de 150 000 documents[1]. Voici quelques échantillons de cette documentation.

La section des Empires centraux, dont il est superflu de souligner l'intérêt, atteint près de 9 500 articles dans la seule bibliothèque. Elle comprend l'abondante production des documents officiels sur les préliminaires de la guerre et les commentaires particuliers auxquels la discussion des responsabilités a donné lieu, comme les écrits à Helfferich, Helmolt, ou l'ouvrage collectif d'un comité de juristes : *Deutschland und der Weltkrieg* (L'Allemagne et la guerre mondiale) ; les réquisitoires coutre les grandes puissances de l'Entente, au premier rang desquels figurent ceux de Reventlow contre l'Angleterre ; *Der Vampir des Festlands* (Le Vampire du continent) ; de Max Beer, *Zar Poincaré. Die Schuld am Krieg* (Le Tsar Poincaré. La Responsabilité de la guerre) ; de Hœniger, *Russlands Vorbereitung zum Weltkrieg* (La Préparation de la Russie à la guerre mondiale). A côté de l'histoire de la guerre proprement dite, des études critiques comme celles de Bircher et d'Egli, des récits anecdotiques, des souvenirs personnels tels que ceux du prince Oscar de

1. Une statistique rigoureuse est encore malaisée à établir : les choses arrivent chaque jour en si grande quantité et les difficultés résultant du manque de place sont telles qu'il reste toujours un arriéré à traiter. Voici quelques indications de détail qui feront connaître, outre des chiffres, la consistance des collections.

Bibliothèque. — Le nombre des ouvrages arrêtés à 45 783 au 31 décembre 1919 doit en réalité atteindre, sinon dépasser 50 000. Celui des affiches excède 12 000 ; des cartes et plans, 600 (c'est une section de formation récente) ; les journaux quotidiens sont près de 900, les journaux du front et de camps de prisonniers, 300 ; il y a plus de 3 000 revues et autres périodiques. On évalue à 5 360 les dosssiers dans la section administrative et d'archives ; mais, en tenant compte des archives non encore classées faute de place, le chiffre de 6 000 n'est certainement pas exagéré.

Musée. — Il comprend : I. Peintures, aquarelles, dessins originaux (2 371), sculptures et bas-reliefs ; médailles. — II. Estampes, gravures, photogravures, photographies, environ 10 000 ; affiches illustrées, plus de 3 000 ; cartes postales illustrées. — III. Objets intéressant la vie du soldat, parmi lesquels plus de 700 spécimens de l'art spontané du « poilu » dans les tranchées, des prisonniers et des blessés. — IV. Objets relatifs à la vie de l'arrière : spécimens variés de l'industrie à sujets patriotiques ou militaires (broderies, tissus, papiers peints, faïences et porcelaines (650 pièces), jeux et jouets, etc.). — V. Monnaies et bons de monnaie (5 955), timbres de guerre, vignettes (ces séries continuent à se développer).

Prusse ou de Ludendorff, voici la masse des collections et des publications isolées de propagande à l'étranger, des plaidoyers pour le bon droit de l'Allemagne, les textes officiels et les ouvrages particuliers sur l'occupation en France, en Belgique, dans l'Europe orientale. Voici l'histoire intérieure, les études sur les partis et leurs personnalités éminentes, la propagande patriotique à l'arrière s'exprimant dans d'innombrables écrits souvent réunis en collections, comme celle des discours dus à des notabilités universitaires qui paraissait sous le titre : *Deutsche Reden in schwerer Zeit* (Discours allemands dans un temps d'épreuves), la littérature officielle ou privée sur l'économie de guerre. Les nombreuses brochures relatives à la révolution allemande et à la révolution russe permettent de suivre les mouvements populaires et d'étudier le rôle des « conseils d'ouvriers et soldats » (*Arbeiter und Soldatenräte*). Même abondance de sources d'informations sur la discussion des conditions de paix, sur les élections à la Constituante de Weimar et sur la période suivante, sur l'Allemagne de demain, et les projets de réformes économiques, financières et sociales (publications de Rathenau et de ses disciples ou des socialistes gouvernementaux), sur la Société des nations (ouvrages d'Erzberger et autres). Cette section allemande, déjà si riche parce qu'elle a pu, par des moyens exceptionnels, s'alimenter régulièrement pendant la guerre, n'en est pourtant encore qu'au premier stade de son développement.

La documentation russe a été également l'objet de soins particuliers. Il a toujours été plus difficile de se la procurer que celle des Empires centraux; la difficulté s'est encore accrue depuis deux ans. Néanmoins, outre des publications de la période tsariste, la section contient déjà beaucoup d'ouvrages et brochures de la période révolutionnaire, bulletins officiels des commissariats soviétistes, éditions du *Proletkult* (Culture prolétarienne), du *Sovdep* (Soviet des députés, paysans, ouvriers et soldats), écrits bolchévistes comme la biographie de Lénine par Zinoviev, jusqu'aux comédies de Lounatcharski, le commissaire à l'instruction publique. On trouve le livre du docteur Prougavine sur Raspoutine, celui de Kerenski sur le général Kornilov. La série des journaux com-

prend aussi bien des organes bolchévistes, comme *Izvestia* (Les Nouvelles), *Pravda* (La Vérité) ou la *Troisième Internationale* de Sadoul, que l'ultra-tsariste *Rousskoe Znamia* (Le Drapeau russe). On s'est appliqué à recueillir les écrits publiés hors de l'ancienne Russie (où ils étaient interdits) par les différents partis révolutionnaires, ceux de Lénine, Trotsky, Plekhanov, etc. On a même pu retrouver des collections complètes d'*Osvobojdénié* (La Libération), d'*Iskra* (L'Étincelle), de *Proletarii* (Le Prolétaire) et d'autres publications, aujourd'hui rarissimes, éditées à Paris, qui permettront d'étudier le mouvement révolutionnaire d'avant-guerre [1]. La documentation russe n'est qu'une fraction de la section des langues orientales, où figurent les autres pays de langue slave comme la Tchéco-Slovaquie, sur laquelle une collection importante est en formation avec l'aide du gouvernement de Prague [2], les pays balkaniques, ceux de l'Extrême-Orient.

Une très large place a été naturellement faite à l'Angleterre ; de même qu'aux États-Unis, pendant la période de leur neutralité comme depuis leur intervention [3]. On s'est assuré, d'une part, la possession des ouvrages faisant autorité (*standard works*), comme, par exemple, la *Times' history of the war*, la *New York Times' current history*, des écrits publiés par les grands chefs, tels que le *1914* du maréchal French et le livre de l'amiral Jellicoe sur « la Grande Flotte ». D'autre part, on a réuni le plus judicieusement possible les monographies, recueils anecdotiques, récits de combattants, traités particuliers, les plus propres à illustrer la physionomie de guerre des pays anglo-saxons. Ainsi une place importante et légitime a été faite à l'histoire de la participation féminine, à l'activité philanthropique des « œuvres », la plupart confessionnelles, aux biographies et discours des

1. Plusieurs publicistes russes en résidence à Paris ont déjà utilisé les documents de cette section C'est principalement d'après eux qu'a été écrit le récent ouvrage de M. Landau-Aldanov sur Lénine.

2. Signalons, à propos de la Tchéco-Slovaquie, la présence de plusieurs numéros du journal dactylographié *Hlasatel*, organe clandestin de la Maffia, rédigé au moyen des radios adressés par les Tchéco-Slovaques de l'étranger. Les rédacteurs n'ont jamais pu être découverts.

3. Le cours fait en Sorbonne en 1918-1919 par M. le professeur Cestre sur les États-Unis en guerre s'est alimenté pour une bonne part aux sources fournies par les Bibliothèque et Musée de la guerre.

hommes d'État (Wilson, Roosevelt) ou des chefs militaires (Kitchener), à la collaboration des dominions et colonies, aux problèmes économiques et financiers. Il en est de même du curieux chapitre des doctrines et activités dissidentes ou protestataires *conscientious objectors*, irlandais, égyptiens, etc.), de la question complexe et passionnante des courants ethniques et de la fusion des races et nationalités en un type « américain », des projets de Société des nations qui ont engendré aux États-Unis une littérature considérable, du mouvement de « reconstruction » — par quoi il faut entendre non seulement la restauration matérielle, mais aussi le relèvement moral et social d'après-guerre.

L'Italie est représentée par des œuvres critiques sur la guerre, les productions de la campagne interventionniste, de la propagande nationale, notamment celle des partis (la série des *Documenti socialisti intorno alla guerra* publiée par le journal *Avanti*), de la propagande pro-alliée (brochures de l'*Istituto italo-britannico*), de la propagande germanophile, dont un curieux spécimen est l'ouvrage de Curatolo (*Francia e Italia*) où sont exposés les griefs de l'Italie contre la France (début de 1915). La section a des collections de brochures, dont plusieurs illustrées, répandues dans le peuple ; des journaux satiriques, comme l'*Asino* (socialiste) et le *Numero* (à tendances nationalistes).

Nos petits alliés n'ont pas été négligés plus que les autres ; ainsi la littérature portugaise de guerre, outre de nombreux mémoires et récits, comporte les tracts et affiches de la propagande nationale faite par la *Junta patriotica do Norte*, qui avait son siège à Porto, comme ceux de la propagande révolutionnaire édités par la *Federaçao maximalista portuguesa*.

Les pays neutres, Suisse, Hollande, Scandinavie, Espagne, Amérique du Sud, foyers de tant d'intrigues, champs clos des rivalités d'influence politique et économique entre belligérants, sont, eux aussi, abondamment représentés [1].

On a choisi plus particulièrement pour la précédente des-

1. La documentation suisse comprend plus de 1 600 articles ; la documentation scandinave environ 1 200. Celle-ci est déjà très complète, par exemple, sur certaines parties de l'histoire finlandaise : guerre entre rouges et blancs, question des îles d'Aland, avenir du pays.

cription les sections étrangères. Mais la section française est, comme il va de soi, très largement alimentée ; ses accroissements sont, du reste, facilités par une décision ministérielle qui la fait participer aux avantages du dépôt légal.

Dans ce tableau réduit, il n'y a qu'un aperçu très superficiel de documents curieux et caractéristiques, qui ne sont eux-mêmes qu'une très petite fraction d'un riche ensemble de livres, de publications officielles ou privées, de statistiques, d'annuaires, intéressant la vie totale d'un grand nombre de nations sous ses aspects politique, moral, économique, social.

C'est ainsi qu'il faudrait s'attarder dans la « section administrative et d'archives ». A côté des publications courantes des grands services publics figurent des collections de mémoires et de rapports dactylographiés dus au travail des bureaux spéciaux d'études et de presse établis auprès d'eux ou en liaison avec eux, et des collections de radios. On recueille même les études des principales associations économiques, les bulletins et circulaires des grands syndicats patronaux comme ceux des principaux syndicats ouvriers. Une place importante est réservée aux témoignages de l'activité charitable en lutte contre les calamités de la guerre : plusieurs œuvres ont déjà versé même leurs archives, d'autres les ont promises, et ainsi seront sauvées de la destruction des sources intéressantes pour l'histoire de la philanthropie et de l'assistance [1]. D'efficaces appels ont été faits aux publications des associations et comités politiques (notamment pendant la période électorale récente), des sociétés de propagande patriotique, même aux « raretés » de la production clandestine des groupes d'opposition sociale. Les comités de défense des diverses nationalités (arméniens, égyptiens, grecs d'Asie, irlandais, polonais, lithuaniens, roumains, russes, syriens,

1. Il serait bien souhaitable, dans le même ordre d'idées, que les personnes qui détiennent des correspondances du front ou de camps de prisonniers, des souvenirs et journaux de guerre manuscrits, reconnussent l'intérêt de leur conservation pour l'histoire et voulussent bien s'en dessaisir au profit de l'institution. Cela se fait en Angleterre et en Allemagne. Un député français vient de donner un exemple recommandable : il va verser la correspondance de ses électeurs pendant la guerre ; elle sera communicable trente ans après sa mort.

tchéco-slovaques, ukrainiens, yougo-slaves, etc.) en France, en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis, font le service de leurs bulletins et tracts. La section conserve aussi les actes des administrations publiques parus sous forme d'affiches. L'histoire de l'occupation allemande sera aidée par les collections des ordres généraux du G. Q. G., des Q. G. d'armées, des commandantures locales, du gouvernement général de Belgique, par les rapports et autres documents du Comité de secours et de ravitaillement du nord de la France et de la Belgique. Voici la douloureuse série des condamnations à mort (affiches de celles d'Edith Cavell, d'Eugène Jacquet à Lille, et que d'autres !); voici, en affiches, la vie de Lille, Roubaix, Tourcoing, Valenciennes, Charleville, Sedan, Longwy, Hirson, Rethel, etc., sous la domination ennemie. Cette documentation collective de la section n'est pas limitée à la France, mais s'étend aux autres pays : à cet égard, elle est particulièrement riche déjà pour les États-Unis, l'Italie, l'Angleterre, et les accroissements se poursuivent régulièrement.

La presse périodique quotidienne et non quotidienne devait avoir ici la place prépondérante qu'elle occupe dans les établissements similaires de l'étranger [1]. C'est une matière où l'énumération des exemples est malaisée. Négligeant la production courante abondamment représentée grâce au libéralisme avec lequel les directeurs de journaux et revues français ou étrangers ont accordé des services gratuits, signalons surtout les publications qui attestent le rôle de la presse comme instrument de la propagande des deux groupes de belligérants. Celle de l'Allemagne fut la plus intense, et les spécimens en sont très nombreux. Ainsi, en Espagne, la *Deutsche Warte* (la Vigie allemande), la *Deutsche Zeitung für Spanien* (Journal allemand pour l'Espagne), *Germania, revista de confraternitad hispano-alemana* (revue de confraternité hispano-allemande), *El Diluvio* (le Déluge), la *Correspondencia alemana de la guerra*, la *Veu de Catalunya* (la Voix de Catalogne), etc. ; en République Argentine, la *Plata Zeitung*, l'*Argentinisches Wochen und Tageblatt* (la Feuille argentine

1. Une première annexe a déjà été nécessaire pour en loger l'abondante production ; il en faut dès maintenant une seconde, et plus grande.

hebdomadaire et quotidienne [1]). Nombreux spécimens aussi de la littérature « défaitiste », entre autres *la Vérité* que Gaston Routier publiait à Barcelone; *Demain*, d'Henri Guilbeaux; les autres publications faites à Genève (*l'Aube*, *le Carmel*, *la Feuille*, *Paris-Genève*, *les Tablettes*, etc.), ou encore cet illustré en langue française paraissant à Berlin depuis le 1er février 1917, *la Paix*, « journal politique, d'économie sociale et financière », qui avait pour rédacteur responsable Martin Vaugelas et recevait, paraît-il, les inspirations d'Erzberger. On trouve également les journaux fabriqués ou contrôlés par l'envahisseur dans les territoires occupés, comme *la Gazette des Ardennes*, *le Journal de Laon*, qui l'a précédée, la *Liller Kriegszeitung*, les *Liller Letzte Nachrichten*, ces multiples *Deutsche Zeitung* publiés à Kovno, Vilna, Mitau, Varsovie, Lodz, Grodno, Belgrade, Cettigné, etc; ou encore les journaux germanophiles de langue française édités en Belgique : *le Bruxellois*, *l'Écho*, *la Revue internationale*, *l'Information*, *le Cultivateur*, illustré quotidien qui avait aussi une édition flamande et une allemande. Mais voici l'antidote, avec les feuilles clandestines où s'entretenait l'esprit de résistance à l'oppresseur, comme *l'Oiseau de France* à Lille, *la Libre Belgique*, *l'Ame Belge*, *le Flambeau*, *le Bulletin de la Presse*, *De Vrije Stern* (la Voix Libre), *De Vlaamsche Leeuw* (le Lion flamand). Voici également les produits de la littérature flamingante activiste [2]. Parmi les périodiques figurent 292 journaux du front et 34 journaux de camps de prisonniers : français, allemands, anglais, américains, autrichiens, belges, italiens, tchèques, russes ; — les journaux de l'occupation interalliée (*The Cologne Post*, *The Amaroc News*, *le Rhin illustré*, *Die Pfälzische Woche*).

Le musée enfin mériterait une longue description. Il se développe sur un plan parallèle à celui de la bibliothèque. S'il doit fournir les éléments principaux des expositions

1. A propos de la propagande allemande, disons qu'à la section des langues orientales, on conserve des tracts écrits en turc. arabe, arménien, persan, hindoustan, pendjabi, pour glorifier la puissance et les vertus germaniques et flétrir l'Entente.

2. Elle se répandait même jusque dans les camps de prisonniers : ainsi au camp de Goettingen paraissait le journal intitulé *Onze Taal* (Notre nombre).

publiques[1], il ne doit pas moins servir au commentaire iconographique des textes imprimés : l'usage des illustrations dans les plus graves livres d'histoire pourrait très avantageusement se développer. Comme les historiens, les artistes de l'avenir seront heureux, pour leurs reconstitutions de la période de la guerre, d'avoir à leur portée les éléments si variés de la documentation graphique ou plastique que ce musée renferme.

Mais les mêmes principes de choix dirigent le musée comme la bibliothèque, et l'intérêt documentaire des objets recueillis doit passer avant leur valeur esthétique. Ces principes guident particulièrement le choix des originaux (peintures, aquarelles, dessins, sculptures) et celui des œuvres reproduites ou éditées. Aussi bien toutes les tendances de l'art se côtoient-elles dans les collections : les représentants de la tradition (Gervex, Flameng, Rochegrosse, Friant, Bouchor, Leroux, Jonas, Lobel-Riche, Fouqueray, etc.). voisinent avec les novateurs ou les « jeunes » (Dunoyer de Segonzac, Luc-Albert Moreau, Friesz, Raoul Dufy, Marchand, Frayé, Laboureur, Renefer, etc.). D'autre part, sans négliger les œuvres allégoriques ou d'imagination, comme celles de Lévy-Dhurmer, Henry de Groux, Forain, Willette, Ibels, Hermann-Paul, Albert Guillaume, Poulbot, Steinlen, Cappiello, Léandre, Jean Veber, Raemaeckers, Roubille, Iribe, Hansi, Guy Arnoux, on s'est attaché surtout à réunir les visions plus directes de ceux qui ont « fait » ou vu de près la guerre ; artistes mobilisés (outre les jeunes déjà cités, Bernard Naudin, Balande, Bruyer, Taquoy, Lefort, Abel Truchet, Gaspard Maillol) ; artistes prisonniers qui ont rapporté de leur captivité des notes douloureuses (Claudius Denis, Baudier, Touchet) ; artistes en mission aux armées (Maurice Denis, Jules Adler, Gilbert Bellan, Lebasque, René Piot, Prinet, Synave, Vallotton).

Il faut compter parmi les originaux, les spirituelles figurines de l'humoriste Bompart, représentant les principaux

1. Ces éléments pourront être également empruntés même à la bibliothèque. Beaucoup d'affiches non illustrées et d'autres pièces imprimées, très impressionnantes, valent d'être mises, dans un but d'instruction populaire, sous les yeux des visiteurs, et non réservées aux seuls travailleurs.

types militaires ou civils de la guerre avec une fantaisie dont l'ironie ne dénature pas la réalité ; celles, prestement modelées et si pimpantes, de mesdames Laffitte-Désiriat, qui racontent l'histoire de l'élégance féminine et figurent dans une série de silhouettes expressives offrant un piquant tableau de l'activité professionnelle et sociale des femmes au cours des cinq dernières années.

Comment décrire encore ces collections d'affiches illustrées, instruments de propagande pour les emprunts, les œuvres de bienfaisance, de l'exhortation au devoir civique des restrictions, que signèrent les plus renommés de nos artistes : Roll, Besnard, Adler, Willette, Steinlen, Abel Faivre, Poulbot, Sem, Friant, Naudin, Scott, Guy Arnoux, Lévy-Dhurmer, etc. ; ces médailles commémoratives de la Marne, de l'Yser, de Verdun, exécutées par Vernier, Allouard, Hippolyte Lefèvre, Dropsy, Carabin, Prudhomme, Legastelois, Pierre Roche ; ces photographies, témoignages précieux pour l'historien et pour l'artiste, qui formeront un fonds considérable le jour où seront versées les archives de la section photographique de l'armée ; ces objets de céramique, qui seront plus tard aussi recherchés que ceux de la Révolution ; ces tissus et papiers peints à sujets de circonstance, ces bibelots variés du genre de ces charmantes petites boîtes qui servaient à emporter le sucre au restaurant, ou même chez des amis, rehaussées de suggestives inscriptions : « Sucre de guerre, mais guère de sucre. — En user, mais pas en abuser ! »

La tâche de décrire même en traits cursifs une si grande quantité d'objets divers est d'autant plus malaisée qu'à côté de la section française, les sections étrangères sont elles aussi déjà riches, et qu'il n'est guère de pays qui ne trouve plus ou moins largement sa place au musée : Belgique, Grande-Bretagne, États-Unis, Italie, Japon, Portugal, Russie, nationalités nouvelles (Pologne, Tchéco-Slovaquie, pays baltiques), Empires centraux, pays neutres. Ainsi la Belgique a fourni une importante série de médailles : celles du sculpteur Devreese mériteraient seules une étude spéciale. Il faudrait se répéter pour signaler la richesse et l'abondance des affiches anglaises, des affiches américaines si ingénieuses et si excitatrices de l'esprit public. Les signataires des affiches d'outre-

Manche sont les mêmes artistes à qui le musée doit les belles lithographies que lui a offertes le gouvernement anglais : Brangwyn, Muirhead Bone, Nevinson, Nash, Joseph Pennell, Bernard Partridge, etc.

La collection des Empires centraux n'est pas moins importante que celle des pays de l'Entente; elle contient également des pièces de toutes sortes et de toutes catégories. Les affiches illustrées, au nombre d'un millier environ, se rapportent d'abord, comme chez nous, aux emprunts, aux « journées », aux restrictions ; mais il en est beaucoup qui, consacrées à la propagande générale, concoururent à exalter les théories pangermanistes et à démontrer la supériorité de l'Allemagne sur la France ou l'Angleterre. Après l'armistice, les affiches servent pour la propagande politique des partis lors des élections à la Constituante, pour la lutte contre le bolchevisme. Elles portent souvent les noms d'artistes connus, dénotent un complet éclectisme dans les tendances. Elles sont, il faut le reconnaître, remarquablement conçues pour remplir leur rôle, c'est-à-dire composées de lignes et de taches souvent brutales, mais très lisibles à distance, ne pouvant passer inaperçues dans la monotonie des murs et des cloisons qui les reçoivent. Les affiches hongroises, par leurs tons vifs où le rouge et le vert dominent, sont nettement originales, annoncent déjà le goût des Orientaux pour les couleurs violentes. Un ensemble de plusieurs centaines d'estampes et de gravures forme une utile contribution à l'histoire de la guerre vue des Empires centraux. Les nombreux spécimens de photographies et de cartes postales illustrées rendront le même service : certains albums de cartes autrichiennes ayant un caractère satirique sont, notamment, des témoignages d'un grand intérêt sur l'histoire de l'esprit public à Vienne. De même, les médailles éditées pour célébrer ou commenter les événements du conflit mondial : elles furent frappées en Allemagne et en Autriche avec une exceptionnelle abondance, depuis la médaille commémorative de l'entrée des troupes à Paris en septembre 1914 (dont le musée ne possède qu'un moulage) jusqu'aux médailles de protestation contre la paix de 1919, en passant par celle, trop justement célèbre, du coulage du *Lusitania*. Qu'on ajoute les curieuses banderoles

imprimées et ornementées qui se vendaient au profit de la Croix-Rouge, les jours de célébration des nombreuses « victoires » de l'armée allemande, les échantillons de la bijouterie et de la céramique de guerre, la riche série des « ersatz » d'étoffes, de cuir, de caoutchouc et autres matières premières, l'armée des vignettes de propagande, les jouets, parmi lesquels des spécimens de la dévastation des villages et monuments.

Il est impossible de ne pas faire une mention particulière de l'iconographie russe. Dans les pays d'illettrés, l'imagerie joue un rôle primordial. De nombreuses images, la plupart antérieures à la révolution, rappellent les principaux faits de la guerre. Certaines forment un ensemble complet qui ne manquera pas d'intéresser les artistes par les procédés de répartition des couleurs en teintes plates et harmonieuses et par un dessin souvent heureux et original. Les nombreuses images satiriques contre Guillaume II sont violentes : on en aura un exemple caractéristique dans un album colorié au patron, dont les planches s'inspirent de gravures anciennes d'écoles les plus diverses : anglaise et française du XVIIIe siècle aussi bien que byzantine.

V

Le précédent inventaire par échantillons n'est qu'un maigre extrait de l'inventaire général. Presque tous les documents réunis sont déjà sur fiches. La plupart ont même été traités dans le catalogue général de matières qui sera la matrice des futures bibliographies spéciales, qui permet dès maintenant de fournir rapidement au travailleur les informations utiles [1].

Deux répertoires particuliers, actuellement en cours de

1. Voici deux récents exemples concrets des résultats obtenus par l'établissement fonctionnant comme office de renseignements bibliographiques. En quelques heures, une nomenclature (huit pages dactylographiées) de publications en toutes langues, comprenant même des articles de revues, a été dressée à la prière d'un chercheur qui, pour un ouvrage qu'il prépare sur l'histoire de la Suisse, pendant la guerre, désirait se documenter sur les conférences de Zimmerwald et Kienthal. En moins de temps encore, un autre a pu être informé de la littérature relative aux nouveaux impôts allemands depuis 1918.

rédaction, seront publiés le plus tôt possible pour combler des lacunes de la bibliographie française : celui des articles parus dans les périodiques de caractère général ou présentant le plus grand caractère de généralité dans les différents ordres de questions ; celui des principaux articles de la grande presse quotidienne. Grâce à ces dépouillements, qui seront continués d'année en année, la France sera enfin dotée d'instruments de travail déjà en usage aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne.

Si appréciables que soient les résultats, l'entreprise a encore des défauts qui procèdent d'une improvisation en pleine guerre et de l'adaptation insuffisamment préparée d'une œuvre privée à une institution scientifique d'État. Chaque jour, on s'applique à améliorer cette improvisation, à rendre cette adaptation moins imparfaite. Il faut notamment récupérer un gros arriéré en même temps que suivre la production courante. Mais, pour l'avenir, il importe d'écarter délibérément la chimérique ambition d'être complet. Dans la masse documentaire à réunir, un choix critique et rationnel s'impose : il est la condition même de l'autorité de l'institution. Elle s'oriente nettement dans cette direction. L'organe qui lui donne son caractère le plus original est le « service de la documentation », chargé de diriger, coordonner et contrôler l'ensemble des recherches et d'assurer une méthode précise, ferme et souple, de dépouillement bibliographique, d'information orale, d'enquête à l'étranger.

Partie d'un tel élan au milieu de conjonctures tumultuaires, mais soucieuse de discipliner cet élan à mesure qu'elle progresse, ne perdant jamais de vue le but idéal qui est de devenir à bref délai un grand office de documentation internationale sur l'histoire de la guerre, l'œuvre ne sera-t-elle pas fatalement entraînée à prolonger son effort? Au point de départ, la guerre, et c'est un grand programme à remplir. Mais par l'effet d'un déterminisme latent, l'institution, en même temps, se prépare pour une tâche plus ample. Dès maintenant, elle est assurée, par un accord avec la « Maison de la Presse », de pouvoir régulièrement, d'année en année, s'enrichir de la collection des principaux journaux et revues de tous pays et constituer une « hémérothèque » inter-

nationale ; elle se met en mesure de se procurer les autres éléments de la documentation sur la vie générale de chacun d'eux.

Mais elle n'accomplira sa destinée que si elle reçoit l'immeuble spacieux que l'État s'est engagé à lui donner dans un bref délai. Le jour où elle en disposera, où elle pourra mettre largement ses richesses à la portée des professeurs, des savants, des étudiants, des simples visiteurs, tous ceux à qui elle doit servir la connaîtront plus aisément et mieux; elle fixera aussi plus sûrement la sympathie de ceux qui, en France et à l'étranger, dans un sentiment d'intérêt national ou scientifique, doivent l'aider par leurs dons à augmenter ses richesses [1], ou qui même plus simplement seront qualifiés pour lui suggérer des perfectionnements.

CAMILLE BLOCH

Directeur des « Bibliothèque et Musée de la guerre »

Qu'il soit permis de signaler qu'il y a un an, s'est constituée au siège même des *Bibliothèque et Musée de la guerre*, 39, rue du Colisée, Paris (VIIIe), une *Société de l'Histoire de la Guerre de* 1914 *et des Amis des Bibliothèque et Musée de la Guerre.* Elle a pour but : 1° de favoriser l'étude de l'histoire de la guerre sous ses divers aspects politique, militaire, économique, social, littéraire et artistique et de ses effets sur la vie des nations ; 2° d'apporter à l'État son concours pour l'entretien et le développement des collections qu'il possède, en particulier celles qui constituent le fonds des « Bibliothèque et Musée de la Guerre » ; 3° d'entreprendre des publications sur l'histoire de la guerre.

1. A la date du 31 décembre 1919, le chiffre des dons s'élevait déjà à 7 989. De qualité évidemment variable, ils proviennent autant de l'étranger que de France ; ainsi des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Italie, du Danemark, de la Norvège, de la Suède, de la Finlande, de Suisse, du Portugal, d'Espagne, etc. Les donateurs sont des gouvernements, des administrations publiques, des associations, des directeurs de périodiques, des particuliers (parmi lesquels beaucoup d'auteurs anglais et américains). Il est permis de croire que, l'institution étant mieux installée et plus connue, ces multiples générosités augmenteront en nombre et en importance.

LES ARTS ET LA VIE

COMME BILAN ARTISTIQUE DE 1919

L'École des Beaux-Arts et l'Académie de France à Rome ne seront pas réorganisés. — Les théoriciens et le Salon d'Automne. — Auguste Renoir ; exemple moral de sa vie. — Petits maîtres anglais de 1740 à 1840. — Picasso, Matisse, Derain et la scène. — Esthétique de Léonide Massine et de Serge Diaghileff.

Inutile, nous conseille-t-on, de reparler de l'École des Beaux-Arts et de l'Académie de France. Si nous avons annoncé que nous poursuivrions l'étude de leur réorganisation (en consultant des sculpteurs et des architectes), nous savons aujourd'hui que notre enquête serait vaine. Nous avions interrogé le peintre X... (*Revue de Paris* du 1er décembre 1919). Mais quelques mauvais esprits ont feint de me confondre avec ce M. X... dont j'ai rapporté les propos. M. Henri Lapauze, historiographe de Ingres, et Montalbanais lui-même, m'assure de plus, que la « campagne » que je mène est « insupportable à tous », quand par hasard on me comprend : « Vous ne faites qu'aggraver la confusion générale », m'écrit-il, amicalement.

D'une note officieuse (*Débats*, décembre 1919), il ressort que l'État, au lieu de changer le régime des Beaux-Arts, se bornerait à faire certaines substitutions dans le haut personnel. Professeurs et directeurs? Oh ! là, nos politiciens nous en proposeront des listes, de caractère opportuniste, et pour

le moins, parlementaire. L'art compte pour si peu dans cette affaire !

M. Lapauze, qui respire à l'aise sous les plafonds commandés par le Conseil municipal, pour l'embellissement du Petit-Palais dont il est l'aimable conservateur, croit défendre — contre moi — la Grande Peinture académique et la mémoire d'Ingres à la fois — en me faisant fouailler par d'anonymes rédacteurs de la *Renaissance*, son magazine. Il m'attribue le bas sentiment que j'aurais de « *flatter les jeunes* », d'où pour moi la fâcheuse aventure d'être désavoué par des artistes que j'estime, et bafoué par d'autres que je n'encense pas. Les coups, j'en reçois, et d'où je me flattais de les voir venir : ils me sont assenés par des « camarades » de l'avant et de l'arrière-garde, les éternels faiseurs d'archanges. Si vous relisiez d'illustres comptes rendus critiques des Salons de 1850 à 1895, vous seriez surpris de ne plus même connaitre le nom des lauréats qu'alors désignèrent à leurs contemporains Saint-Victor, Théophile Gautier, ou même Albert Wolff. Contre les louanges de ceux-ci, les Charles Morrice, les Octave Mirbeau, les Théodore Duret, protestèrent, rappelant aux amateurs que les « créateurs », comme les simples bons peintres avaient été méconnus, outragés même quand ils parurent, et bannis des Salons, ce qui est inexact ainsi généralisé.

Or le Salon d'Automne qui prétendait les accueillir seul naguère, n'oublions pas qu'il est devenu un Salon officiel surtout depuis 1919[1], et de soi-disant révolutionnaires, enfin lauréats et même « jurés », anathématisent les juges désintéressés, aussi implacablement que William Bouguereau foudroyait ses détracteurs. M. Lapauze défend les idoles des anciens Salons du printemps ; une tribu de journalistes plus « avancés » que lui, s'est fait une spécialité d'en créer d'autres d'octobre à décembre : un même esprit, un seul vocabulaire à droite et à gauche. Le destin de l'École des Beaux-Arts et de la Villa Médicis est une question politique ; mais nous sommes là sur un terrain où les échanges sont faciles entre

1. En vérité, ce caractère officiel date de 1908. Je retrouve dans le IIe vol. de mes *Propos de peintre* — dont je corrige les épreuves — mon *Salon d'Automne* que j'écrivis pour le *Mercure de France*, M. Charles Morice étant malade ; et je prévoyais ce qui, onze ans plus tard, se réalise aujourd'hui.

collègues, même quand de si bons garçons froncent le sourcil et menaçent du poing.

Nos lecteurs le remarqueront-ils? nous n'avions rien fait d'autre que de citer le nom de quelques artistes, lesquels M. X..., ancien élève de l'École des Beaux-Arts, jugeait qualifiés pour la rajeunir. M. Vauxcelles a ses candidats et il n'en fait point mystère dans les « Carnet de la Semaine ». Tels parmi ceux-là que M. X... inscrivait sur sa liste, M. Lapauze les prend pour « mes amis ». En effet, comment admettre qu'un peintre parisien, et qui fait de la critique (ce qui n'attache à personne beaucoup d'amitiés), se laisse guider par ses convictions, par un besoin de justice et d'indépendance? N'exposant pas pour le moment, ne faisant plus partie d'aucune société ni d'aucun cercle, n'étant d'aucun soviet ni d'aucun « groupe », ni candidat à l'Institut, le signataire de cet article accepte la « mauvaise aventure » que lui signale un anonyme dans la *Renaissance* de M. Lapauze.

Alors ce serait une mauvaise campagne que d'avancer que l'*Inauguration du Bassin de Neptune* par Roll, et son *14 Juillet* du Petit-Palais, sont de très faibles ouvrages, indignes de voisiner avec la *Distribution des aigles* de David? M. Lapauze se hérisse si j'avoue mes préférences momentanées pour le Salon d'Automne, au détriment des autres Salons et des détenteurs des récompenses qu'on y reçoit. J'ai signalé sans prudence que parmi les plus jeunes « *Fauves* » de 1919 abondaient les similimaîtres, comme Roll ou Carolus Duran[1]; au point qu'on croirait voir des acteurs, connus de longue date, réapparaître sur une autre scène, mais avec un masque, et un porte-voix pour se faire entendre des spectateurs un peu moins avertis encore, mais plus nombreux et plus ardents que jadis. Presque tous les artistes d'avant-hier, vous pourriez les remplacer par des « doublures »; pour être plus modernes, elles n'en tiendraient pas moins bien la place de leurs prédécesseurs. De même aux Salons officiels, à l'École des Beaux-Arts et à la Villa Médicis, où M. Lhôte, théoricien, comme J. D. Ingres, serait un directeur aussi sévère et respecté.

1. Je comparerai toujours, même les meilleurs d'un groupe d'artistes vivants, aux maîtres authentiques auxquels les assimilent certains amis trop zélés et qui « voient gros ».

Plutôt que de vouloir rajeunir les cadres dans l'immense armée des artistes, ou de bouleverser les règlements de l'Académie de France, des candidats demandent qu'on supprime le Prix de Rome et que l'État multiplie les bourses de voyage. Ce vœu peut paraître assez opportum, depuis que ceux-là mêmes qui plaideraient si volontiers pour le maintien d'une institution « éminemment française », d'une école de latinité, ont senti tiédir leur foi dans un retour à l'esprit classique, après quelques visites au Salon d'Automne. A la première visite, chacun était rempli de confiance en l'avenir, et d'indulgence pour l'effort. Les salles semblaient pleines de sève comme c'est le cas de la plupart des expositions où se présente un groupe frais pour le combat ; vivantes comme les galeries de la Société Nationale en 1890, aux temps « sécessionnistes » du Champ-de-Mars. Cependant, certains « avant-garde » nous glissaient dans l'oreille : « Tout artiste qui se respecte évite le Salon d'Automne, une nécropole ! », et M. Picasso couvrait les murs de Paris avec les affiches de son exposition particulière. Un jury présidé par M. Frantz Jourdain, ancêtre aussi vénérable et prudent que M. Lapauze, avait impitoyablement éliminé les fauteurs de désordre, donc les « créateurs » et les « génies ». Le public ignore quelles émeutes un jury parvient à susciter sous les coupoles du Grand-Palais. Toujours quelques agitateurs veulent construire des barricades, ou pour le moins enfoncer des portes. Hélas! pour les don Quichotte d'aujourd'hui, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes.

Le premier emballement ralenti, on s'avisa que le Salon d'Automne d'après-guerre dénonçait une sorte de cristallisation, en sa tiède atmosphère d'été de la Saint-Martin. Comme jadis à la Société Nationale, trop nombreux étaient les post-Puvis de Chavannes : ils s'appellent aujourd'hui « constructeurs », néo-classiques, ou Dieu sait quoi de plus « pur » encore; mais un peu partout, à y regarder de près, ce sont des procédés déjà caducs. Beaucoup d'intelligence, certes, de beaux dons, des artistes, mais aussi complaisants à eux-mêmes que leur public l'est devenu. Il fallut enfin en convenir : tous les Salons officiels, comme les publics, se ressemblent ; la forme des chapeaux et la coupe des vêtements changent plus vite que les esprits.

Dès novembre, M. André Lhôte enseignait à ses lecteurs anglais, en deux articles parus dans l'*Athenæum*, que le Salon d'Automne, cet hypogée de l'impressionnisme et du romantisme, était d'une tristesse accablante :

« *La plupart des artistes possèdent le même petit savoir-faire ou la même manière polie de s'exhiber — presque point de violences — des produits anodins, de proportions raisonnables, des sujets de tout repos dont les frêles mérites sont analysés dans les palmarès publiés dans les journaux.* » (Je traduis de l'anglais[1].)

Il me semble que j'avais écrit ceci avant M. Lhôte. Mais M. Lhôte embouche un buccin pour annoncer la renaissance de l'esprit classique, tout en détournant le lecteur de la faute qu'on commettrait en croyant que des chefs-d'œuvre vont surgir soudain à notre vue éblouie. Les classiques de demain, qui sont-ils? Ne pouvant pas se désigner lui-même, M. Lhôte propose MM. Luc Albert Moreau, Uutter, Ségonzac, Boussingault, Bissière, Lotiron, Gleizes, Gernez, Favory (auteur d'un portrait mondain à la Rixens), Montzain, et ce charmant Hellène, M. Galanis, dont le portrait d'un enfant, qui, fouettant un cheval de bois à bascule, se balance entre Pierre de la Francesca et le douanier Rousseau... un œil filial tourné vers Cézanne. Amateurs, retenez ces noms. Relisez ces notes dans vingt ans.

M. Lhôte dit *théoriquement* de son picassien *Hommage à Watteau* : « *J'y ai fait usage d'une formule qui vise à reconstruire intérieurement le mécanisme de la sensation.* » *Athenæum, 5 décembre.*

Le Vinci avait-il songé à cela? M. Paul Valéry ne nous le dit pas, dans sa magnifique introduction à la méthode de Léonard.

Mais cherchons quelques lumières de plus dans l'*Athenæum*.

« *Les classiques de demain sont encore revêtus des encombrants costumes du romantisme. Peu à peu, quelquefois avec un sourire de regret, ils rejettent leurs défroques pailletées. Il faut avoir de bonnes lunettes pour découvrir leur peau blanche, dessous. Le nom de cubiste fut donné à ces révoltés qui se sont trop vite démunis de leurs clinquants*

1. L'admirable texte original en français n'avait pas encore paru dans *la Nouvelle Revue Française.*

habits : comment une telle nudité n'aurait-elle pas scandalisé dans une mascarade aussi somptueuse?... (que celle des néo-impressionnistes) *mais dans beaucoup d'ateliers on s'acharne à confectionner quelques « costumes tailleur » simples et neufs. »*

Excellente nouvelle de la *Dernière Heure*; mais jusqu'ici, comme le Néo-classicisme davidien de M. Lhôte, et les théories réformatrices, sont du romantisme inquiet, joyeux et douloureux à la fois, car :

« *La situation des jeunes peintres qui ont reçu le baptême impressionniste est merveilleuse, tellement elle est périlleuse. L'artiste contemporain se trouve en un double état de grâce et de corruption. D'une part, il bénéficie de l'ensemble parfaitement cohérent des lois picturales impressionnistes. S'il ne cherche qu'à en tirer parti, avec la tranquillité repue d'un légataire universel, il hérite la malheureuse sécurité des périodes de conclusion et il est irrémédiablement condamné aux redites mièvres dont les boutiques parisiennes* (et londoniennes, et de tous pays), *accablent nos regards. D'autre part, pour peu qu'il médite, il doit reconnaître, à l'aide d'une série de raisonnements théoriques, l'infériorité des moyens impressionnistes. Il épaissira ainsi autour de lui un mystère nouveau, il reculera les bornes de l'inconnaissable et pénétrera dans cette région de l'ignorance supérieure, dont les triomphateurs du jour longent les parois extérieures, tout enivrés de leur petite science aveugle.* » — *De la nécessité des théories*, décembre 1919.

D'autres avaient déjà un peu dit tout cela, mais peut-être dans des Revues qui ne sont pas d'Avant-garde?

M. Lhôte termine ainsi son retentissant manifeste, dont *Littérature* « est le supplément humoristique » — selon le mot d'un poète de vingt ans.

« *Il semble qu'une vaste aspiration européenne fasse osciller en ce moment les murailles qui délimitaient la petite région spirituelle dont se contentaient les bourgeois d'avant-guerre, nos amateurs et les maîtres de nos destinées matérielles* ». (Les impresarii?) *Les pochades et les divertissements que cultivaient les peintres opportunistes ne vont plus cadrer avec l'édifice agrandi. Ceux d'entre eux qui voudront amplifier leur ouvrage sans renoncer à leurs piètres et tristes moyens, éclateront comme la grenouille de la fable. Le salut est promis* (par M. Lhôte) *à ceux qui dégageront par des méditations cristallisées en théories, leur intelligence submergée par l'instinct et à ceux aussi, il faut le souligner afin d'être totalement compris, qui, renonçant à tout apriorisme, sauront colorer la pure eau de leur intelligence du vin de leur sensualité retrouvée.* »

Ces lignes pourraient être la péroraison d'un éloge funèbre du Salon d'Automne de 1919. Mais nous ne croyons pas plus au bienfait des théories didactiques que n'y croyait Renoir. A part cela, M. Lhôte et moi, sentons de même, ou à peu près.

***

Renoir, le grand ami que nous pleurons, fut à la fois un artiste sensuel, raisonnable, modeste, un admirateur religieux des maîtres, et le plus original des impressionnistes.

Le 10 octobre 1919, il m'écrivait, de Cagnes, une lettre paternelle, sans savoir que ce fût un adieu. M. Albert André lui avait montré une petite photographie de mon monument aux morts d'Offranville : « ... Malgré la sévérité du motif, — m'écrit-il, — vous êtes resté dans les règles des grandes décorations anciennes, ce qui pour moi est de la plus haute importance. Cette carte postale m'a donné un vif plaisir, d'abord celui de vous écrire, malgré la difficulté que j'ai à le faire ; et aussi celui de me rappeler le passé, ce bon Edmond Maitre[1] qui m'a fait vous connaître, il y a trente ans, avec vos enthousiasmes de jeunesse et votre amour passionné de la peinture que vous avez conservé et qui est tout chez un peintre digne de ce nom... Je ne puis pas vous en dire plus long, ma main s'y refuse, mais sachez que je pense souvent à vous, ayant la religion du souvenir... — RENOIR. »

Les dernières lignes sont presque illisibles; et Renoir peignait ! La veille de sa mort, il peignit une poire; il doit peindre encore quelque part, car Renoir n'est pas tout entier dans son tombeau, il vit !

Je devais aller faire une étude de sa tête, cet hiver, dans le Midi, et il devait essayer d'exécuter une grande toile, comme pendant à ses *Baigneuses*, le chef-d'œuvre qu'il m'avait en quelque sorte confié en 1892, me disant : « Gardez-le bien, chez vous, protégez-le contre les trafics des marchands. Vous savez

1. Edmond Maitre figure dans l'*Atelier de Manet*, et *Autour du piano*, de Fantin, aujourd'hui au Louvre; je lui ai consacré quelques lignes d'hommage dans mon *Fantin-Latour*. Ce grand esprit n'a voulu laisser aucune trace de lui, si bien que je n'ose pas publier ses lettres. Elles sont d'un critique comme il n'y en a plus.

qu'ils sont tous de « mèche. » Renoir devait bientôt de mieux en mieux les connaître, ces trafics, puisque autour de sa peinture, la ronde des mercantis allait s'organiser, excitant le bon vieillard à peindre trop de ces têtes, fillettes joufflues et rougeaudes, dont les vitrines parisiennes sont pleines aujourd'hui. Elles remplacent les pastels de Besnard. Il est ragrettable que l'œuvre d'un Renoir ait dû être à l'attention universelle imposée par de tels moyens. De même en sera-t-il d'ailleurs pour Courbet, mais quarante ans après sa mort ; et le soudain succès que l'on fait à son *Allégorie réelle*[1], cet hiver à Paris, il est dû, assure-t-on, à une combinaison financière que nous bénirions, si cette pièce capitale de notre École du XIXe siècle devait rester en France.

Tant et de si belles phrases viennent d'être écrites sur Renoir, que je n'oserais plus reparler, comme je le voudrais, de son œuvre, m'étant sur celle-ci, déjà, dans *De David à Degas*, exprimé en peintre ; mais il me resterait à signaler l'admirable exemple moral d'une noble vie d'artiste.

Voici encore des paroles dans le sens de la lettre intime que je citais plus haut : « *Lorsque je regarde les maîtres anciens, je me fais l'effet d'un bien petit bonhomme, et pourtant je crois que de tous mes ouvrages, il restera assez pour m'assurer une place dans l'École française, cette école qui est si gentille et de si bonne compagnie.* »

Comparez le ton de Renoir et celui des *théoriciens* néo-davidiens. « *Modestie n'est point un mot à la mode aujourd'hui* », nous rappelle Mr Middleton Murry, directeur de l'*Athenæum* et peut-être auteur de la plus belle nécrologie de Renoir que j'aie lue. Il insiste précisément sur la « *moralité* » de Renoir, l'artiste qui clôt un siècle, incarne des mœurs abolies désormais.

« *Nous sommes tous si intelligents qu'il devient absurde d'être modeste, et, plus encore, de viser à créer de la Beauté : ce n'est pas pour rien que nous sommes si orgueilleux; mais le défaut de notre attitude hautaine, c'est que nous ne la poussions pas assez loin, ni assez honnêtement, car le seul moyen que nous aurions d'être si altiers (superior) serait d'avoir le courage de*

1. *L'Atelier de Courbet*, de la collection Desfossés, revendue à un autre amateur. L'État vient de l'acquérir pour le Louvre (15 janvier).

rester complètement indifférents à la mode. Or l'orgueil qui règne de nos jours, dans une forme invariable, prétend à diriger la mode, ou à réagir contre elle, et cela même qu'ignorent les véritablement grands. Sans faire cas de l'humilité, « ce qui serait bête... » (en français) *ils renversent les idoles, les faux dieux, afin de servir les vrais, avec une dévotion désintéressée, et oublieux d'eux-mêmes ».*

Et Mr Middleton Murry professe qu'il faut beaucoup plus d'intelligence pour rester dans la Tradition que pour s'en écarter, et que la Tradition ne peut pas être apprise comme une manière, la Beauté n'étant pas un agglomérat de « trucs » ni de recettes, mais l'œuvre de l'Intelligence, et que réalise l'artiste, grâce aux moyens qui conviennent le mieux à celui-ci. Or, la compréhension étant le don que nous exerçons le moins aujourd'hui, à cause même de nos préjugés et de nos ostracismes *a priori* ; « *La disparition de Renoir est irréparable. L'Univers avait besoin de lui, car il nous remémorait sans cesse que les domaines où l'artiste moderne réussit davantage, ne sont point ceux qui importent le plus, mais que là même, il est nécessaire que nous nous donnions infiniment de mal; avant qu'un demi-siècle ne se soit écoulé, nos personnalités seront de peu de poids, nos modes seront oubliées, et c'est alors qu'on commencera de se demander si aucun homme de notre temps aura eu assez de modestie pour se soumettre de lui-même à la grande Tradition. La seule œuvre qui doive survivre à l'auteur est celle des artistes qui, comme Renoir, ont tâché de rester « dans le rang »* (en français). *Ces hommes-là sont en sympathie avec le maître défunt, et seuls recevront ses confidences. »*

Mais rester dans le rang : voilà le *hic* ! On est assez ému, en écoutant les manifestes mélancoliques des Intellectuels qui proclament la *nécessité des théories*, pour sortir de l'ombre d'assez vagues personnalités. Le tempérament de ces Esprits subitement saisis d'inquiétude métaphysique, s'accommodait si bien des données simplistes de l'impressionnisme, de la notation si facile de la lumière !... et les voilà qui, religieusement, analysent « la rythmique » des lignes cézaniennes, devant *l'Enlèvement des Sabines*, de David, s'inspirent de Guérin, de Gérard, d'allégories mythologiques !... Renoir et Manet, ce pasticheur ingénu, regardaient comment on peint ;

comment on compose un groupe de figures, sans « *vouloir reconstruire intérieurement le mécanisme de la sensation* », — comme Bergson le rire, — ni « reconstituer », par la géométrie, certains principes esthétiques que l'instinct d'un vrai peintre dégage de la nature, et sans régle ni compas, sans philosophie surtout.

Concevez-vous, en l'an 1920, dans l'atmosphère de tango, de lucre, d'arrivisme et de lutte pour la vie, des agités « opérant en France » *comme David et Ingres*, et « *tout près de nous Cézanne* »? On les admire de vouloir construire « *sur un plan supérieur, à force d'inquiétude lucide, une région équivalente à celle de la naïveté des primitifs* ». Leur naïveté n'est point la candeur du primitif, mais bien plutôt de ces collégiens dont le crâne fut bourré de lectures modernes et, un jour, découvrent dans la bibliothèque de leur père, un ouvrage classique qui les fait réfléchir.

***

En 1920, puissions-nous en avoir fini avec le match *Instinct versus Raisonnement*, qui nous aura tenus debout et excités, une bonne partie de 1919. De même les rencontres de Carpentier — « l'intelligence ! » — avec « les champions de la force brutale ».

Tâchons de penser à autre chose.

Voici que, sur les murs laissés vides, durant la trêve des confiseurs, par Henri-Matisse, Van Dongen, Marquet, MM. Bernheim jeune viennent d'exposer des Courbet, un Ricard, un Delacroix, un Corot et... un Greco : étrennes pour nouveaux-riches. M. Barbazanges jugeait aussi de saison d'offrir à une clientèle élégante des pastels, des gouaches, des sépias par de petits maîtres anglais des XVIIIe et XIXe siècles — tous, d'ailleurs, de second et de troisième ordre. Une préface au catalogue, par M. Charles Oulmont, débute ainsi : « *En vérité si nous connaissons encore étrangement peu notre* XVIIIe *siècle français, nous connaissons à peine les compatriotes des Gainsborough et de Romney. Aussi bien, ce ne serait que demi-mal, si nous n'agissions point de semblable et dangereuse manière à l'égard de ceux-ci et de nos artistes; je m'explique :*

très souvent j'ai signalé à regret la détestable habitude que nous avons prise (par l'ignorance où nous sommes des « petits maîtres » — de ceux qu'on a convenu d'appeler injustement des petits maîtres) d'attribuer sans cesse les belles œuvres d'une époque aux deux ou trois mêmes peintres.

» *Jusqu'aux alentours de l'année 1900, un pastel de bonne tenue représentant une femme ou un homme coiffés de perruque, devait nécessairement être de La Tour. Puis on* découvrit *J.-B. Perronneau, on comprit grâce à « l'Exposition des Cent Pastels », et à d'autres expositions importantes, que le subtil et délicat artiste qui nous avait laissé l'*Homme à la rose, *et la* Dame de Sorquainville, *le portrait du graveur Huquier, et celui de J.-B. Oudry, ne devait plus être considéré comme un pastelliste de second plan. L'erreur fut réparée.*

» *Combien d'autres restent à réparer tout autant, que l'on notera dans un avenir plus ou moins lointain ! Je n'ai cessé depuis quinze années de marquer, chaque fois qu'il m'a été donné de le faire, soit la fausse attribution d'une toile célèbre, soit le nom d'un maître complètement oublié des historiens de l'art (ou parce que ses œuvres avaient complètement disparu, ou parce qu'elles étaient demeurées silencieuses dans des familles ignorant leur importance artistique). Ainsi dans un des derniers numéros de la* Gazette des Beaux-Arts, *j'ai tenté de ressusciter un prestigieux portraitiste, Autereau, dont les tableaux plus d'une fois sont injustement catalogués comme étant de Chardin. Et à côté de La Tour et de Perronneau, puisque c'est des pastels que nous allons parler, n'y a-t-il pas — faut-il dire à nouveau? — Fredou, et Valade, et Pallière et Portail, et dix autres !... C'est par des expositions comme celle dont je vais parler qu'il est possible de se rendre un compte plus exact d'une époque, de placer chacun des artistes au point qui est le sien et surtout de mettre fin à des légendes inutiles... Parmi les pastels anglais qu'on peut admirer dans ces salles, quelques-uns seulement sont signés de noms illustres, Russel ou George Romnex...* »

Mais il n'est guère de « petits maîtres » comme Péronneau, en est-il même un seul parmi de plus grands, dans l'École anglaise? si elle abonde en menus artistes, mâles et femelles, qui représentaient gentiment et avec un goût bien joli parfois, les élégantes silhouettes de leurs contemporaines : précisément le

genre de travail auquel il est légitime de s'adonner, quand on n'est point un *créateur*, un peintre de génie. Ces pastels, ces gouaches passaient de l'atelier à une maison de campagne, sur la terre où se succédaient les générations d'une même famille. Ces *souvenirs* se dispersent maintenant.

L'*Enfant au hibou* de John Russel, à peine plus rose et plus sirupeux que l'*Enfant aux cerises*, du Louvre, a quitté pour toujours quelques boudoirs enfumés d'outre-mer, pour venir chercher gîte dans un modeste cinquième de 50 000 francs, sur cour, aux Champs-Élysées. Pareillement, des portraits de *Sir Claud de Crespigny*, de *Sarah, Lady Crespigny*, et mille autres Squires de campagne, ou nobles Lords. Les douaniers dont l'office est d'ouvrir, au Bourget, les bagages, à l'arrivée des aéroplanes Handley-Page (service de luxe entre Londres et Paris), doivent secouer la poudre de maints pastels que les intermédiaires ramènent d'Angleterre, en échange de Matisses. Les vrais chefs-d'œuvre de Gainsborough, de Reynolds, de Hoppner, de Sir Thomas Lawrence, sont dans les grandes collections, mais hors de France.

M. Barbazanges a réuni des images tout à fait dignes des logis moyens, tendus de cretonne de Jouy. Avec quelques sièges Louis XVI, des corbeilles ou des urnes de zinc laqué noir et or, vous aurez l'illusion d'être vos aïeux ; et à côté de gouaches, par George Chinnery (*Miss Villars, Miss Lee Connell, la Chinoise au kimono*, ou la *Femme au col blanc*), des paysages de Laprade ne seront point déplacés ; non plus que de légers Marval décoratifs, ni que les élégantes de Van Dongen.

Il y a du « charme » dans les *Fillettes au clavecin*, les *Joueuses de vielle*, les *Mères et Enfants*, de H. W. Burnbury, Chinnery, Maria Cosway, Francis Cotes, R. A. Samuel Cotes, Nathaniel Dance, Gainsborough neveu, Henry Russel, R. A. Peter Romney neveu, Anne Russel, fille du maître Joseph Highmore.

Sa Majesté la Reine Victoria dessinait, elle-même, comme un petit maître. M. Barbazanges ne l'a pas écartée ; cette visite vous reposera des efforts de compréhension que vous valut trop souvent le génie de « constructeurs »[1] comme les Peer Krogh et les Kissling. Donc, après le Salon d'Automne,

1. Préfaces du poète André Salmon.

voici un « salonnet » rafraîchissant pour les dames qui se demandent où est la vérité? Plus de « théories », chez M. Barbazanges, plus de « davidisme », plus de « post-cubisme » mais du bibelot. Désiriez-vous vous instruire? Vous pouvez alors apprendre pas mal de choses en étudiant d'un peu près l'art des petits portraitistes de 1740 à 1840. C'est une conception particulièrement britannique, mais qui se répand en France, de rendre l'impression, la ressemblance d'un modèle, sans aucun dessin, mais par la couleur, et d'un pinceau qui, esquivant les difficultés, nous dédommage par le coloris. John Lavery a gardé cette tradition-là tout en adoptant les effets et la gamme sombre de Whistler.

Il est intéressant de voir ce que les fils, les filles, les neveux des bons artistes, ont retenu des leçons que leurs maîtres-parents leur donnèrent. Ainsi que le remarque M. Oulmont, nous saurons comment, par degrés, les maîtres anglais parviennent à une fluidité toujours plus vaporeuse, et nous donnent l'illusion qu'ils peignent des morceaux fragiles, que dix années détruiront, tandis qu'en vérité ils ont, comme dessous, des préparations savantes — dont la tradition n'était pas encore perdue — et qu'ils demeurent encore frais ; alors qu'ailleurs nous voyons des Pissarro déjà ternis, des Courbet rancir, des Claude Monet jaunir, des Van Gogh en jujube se transformer.

Je n'appellerais pas pourtant Chinnery « le Franz Hals d'Irlande », mais plutôt un pré-Berthe Morisot, et contemporain de Lawrence et de Louis Moreau. Chinnery est un nom à ne point oublier.

Or l'ignorance de cette école, par les Français, est telle, que j'ai acheté pour quelque louis, dans une vente dont l'expert a bien ri de moi, un Gainsborough, un paysage de Wilson, et le portrait de Sir Thomas Lawrence par lui-même. Ces toiles n'avaient jamais quitté leurs cadres originaux. La tête d'un vieux gentilhomme dont le nom était inscrit au revers du châssis (je l'ai trouvé peu de jours après), était attribuée sur le catalogue à un peintre inconnu : « portrait supposé de Grétry ». Il est de la meilleure brosse de Gainsborough. Quant à un paysage, de même provenance, je le crois être plutôt un chef-d'œuvre de Wilson, que de Gainsborough,

malgré l'opinion de feu M. Grout. Ce collectionneur très autoritaire ne me pardonna jamais de l'avoir acquis, sous ses yeux, et ensuite de ne lui avoir pas cédé. L'histoire de cette vente estivale, perpétrée sans tambour ni trompette, elle est typique. D'où venaient les cent ou cent cinquante toiles de cette mystérieuse collection et qui ne comptait que d'excellents numéros? Tous les marchands et tous les experts les avaient vus à l'Hôtel Drouot... Mais au catalogue, point de préface ! Le vendeur avait dû avoir quelques raisons à lui pour ne point corser la réclame... et personne n'osa donc « pousser ». Nous sommes loin de soutenir que les amateurs n'aient pas de compétence, — il en existe, et de beau goût, — mais il est positif qu'un homme du métier, seul, sait ce qu'est un « morceau de peinture » ; et il est de ces morceaux-là, qui « *ne valent pas un clou* ». Tout de même, une tête de Gainsborough, de premier ordre? et ce portrait de Lawrence par lui-même, rue Drouot?

Dans cette même vente, deux étranges études par Chasséria u, étaient adjugées pour quarante francs à un marchand, comme des « projets de composition, par G.-L. Gérome ».

Il ne s'agissait pourtant pas là de fouiller dans une arrière-boutique d'antiquaire. A Tout-Paris, l'Hôtel des Commissaires-priseurs s'ouvre, n'est-ce pas ?

L'exposition Barbazanges fut très instructive et dangereuse, à la fois. Le public y apprit qu'il y avait eu un *neveu* Gainsborough, un *neveu* Romney, une *fille* Russel, et une infinité de dames du monde, d'amateurs, tous des « petits maîtres anglais » — S. M. la Reine Victoria et elle-même, dont M. Barnazanges présentait un auguste dessin. Aux catalogues futurs des ventes parisiennes, nous aurons des Jones, des Downman, des Hamilton avec de multiples prénoms, des Brown à la douzaine : la gouache, le pastel et les « trois crayons » vont être pastichés à l'envi. Et tout s'achètera, puisque tout le monde se meuble « artistiquement ».

***

Le succès des Ballets russes, de M. Serge de Diaghileff prouve une fois de plus qu'il y a un vaste public qu'influence

l'opinion d'une poignée d'artistes. Venue à Londres pour six semaines, cette compagnie y resta six mois, elle y serait encore, et une « *Institution d'État* », si ses engagements ne l'avaient ramenée à Paris, comme les cloches de Noël sonnaient le réveillon.

Sur les ailes de l'*intellectuel* chorégraphe et danseur Léonide Massine, la peinture de Derain, de Picasso, de Matisse, a traversé la rampe, et rejoint les spectateurs d'un music-hall londonien, comme ensuite elle a touché les abonnés de notre Académie nationale, dans le temple de Charles Garnier et de Paul Baudry. Les décors, les costumes, les rideaux de scène (qui sont de véritables tableaux signés en gros caractères : *Picasso pinxit, Derain pinxit, Matisse pinxit*) ont presque cessé d'effarer les « endormis » de l'Opéra, sous le plafond de Lenepveu. De nos « avant-garde », d'hier, l'art s'affirme dans son expression décorative, enfin avouée en dépit de leurs anciens manifestes de « *sur-réalistes* ». Il est tout de même plaisant qu'un Derain, l'austère, l'ascétique Derain [1], soit parti d'Assise, et qu'il ait tant copié Giotto, pour rencontrer un succès, mondain et populaire, dans l'Alhambra de Leicester Square ; et bien amusant que M. Matisse soit fêté comme feu Benjamin Constant, portraitiste de la reine Victoria, dans les hôtels Ritz, grâce à un génial manager, le super-habile accoucheur de la vérité esthétique internationale : vous avez reconnu M. Serge de Diaghileff. Impossible d'avoir plus de goût, d'à-propos, d'esprit, de malice, de sens des valeurs (d'époque), ni de « minuter » mieux que lui ce que la patience de nos contemporains tolère. Pas une seconde d'ennui ! Il coupe, il tranche dans le vif, il prend l'essentiel d'un vieux chef-d'œuvre, le retourne, vous le *sert* rafraîchi.

Le Tricorne (Picasso, et musique de Manoel de Falla), quintescence de l'espagnolerie théâtrale, nous semble une

1. L'œuvre scénique du peintre Derain, pour les costumes du moins, est désavouée par la jeunesse avancée. Ces costumes, dit-on avec une certaine logique, devraient être en papier, peints de la main de l'artiste ; ou bien chaque tissu de couleur être choisi par le peintre, comme faisait le pauvre jeune Fauconnet, qui vient de mourir subitement, à la veille du jour où allait être joué son *Bœuf sur le toit*.

coupe de champagne après le lourd bordeaux des *Goyescas* (Granados et Zuloaga [1]).

Mais *la Boutique fantasque* du cubiste Derain et de l'auteur de *Guillaume Tell* ? Un album d'étrennes, un arlequin des hétéroclites ingrédients dont se compose la salade moderne, et comme une revue de nos toquades, depuis que la bimbeloterie cocasse et désuète passionne ceux-là pour qui sont inaccessibles les prix des grands objets de collection. Malgré son ironie, ou grâce à elle, M. Massine a réalisé une combinaison admirable de « classicisme » et de « modernité », dans certain *adagio* rossinien, par exemple. Pourquoi le parallélisme des fines jambes des Fanny Esslers, en maillot; pourquoi l'arabesque que décrivent leurs bras ; par quel miracle le premier sujet, « *l'Étoile* », s'élevant comme une figurine en porcelaine de loterie foraine, au-dessus des choryphées, par quoi ce tableau prend-il tant de distinction, alors que d'autres jambes de danseuses, d'autres groupes conventionnels, sont dans notre *Sylvia*, si ennuyeux ou si banaux? C'est que si Degas traitait, au pastel, des tutus et des chaussons roses, Pierre Carrier-Belleuse en peignait aussi, mais d'un style... différent !

Après un *cancan* à l'Offenbach, écrit en bouffonnerie par Rossini, Massine fait réapparaître toutes ses poupées animées. Vous direz : thème connu, depuis *Coppelia* ! Mais ces Napolitains, ces zouaves-cosaques de 1867, ces Américains et Anglais à la Gavarni, ces élégantes de Guys, ces jouets semblent sortir de dessous un de ces globes, à chenilles vertes, où les petits bourgeois conservaient avec des fleurs en coquillage, des frégates et des gondoles en verre filé, la couronne d'oranger de la mariée, et la gravure de première communion des enfants. M. Derain choisit des détails pittoresques, des nuances rares, d'inattendues harmonies, dans des gravures de mode d'il y a un demi-siècle ; et ce sont même là des recherches un peu trop fines pour le vaste cadre de l'Opéra. Un directeur du Palais-Royal, fût-il avisé, confierait à M. Derain la mise en scène du répertoire de Labiche. Ce serait bien joli, de faire revivre ainsi les fantoches humains de *la Cagnotte* et du *Chapeau de paille d'Italie*.

1. Opéra représenté par M. Rouché, en décembre 1919.

Le décor de *Boutique fantasque* est d'une sobriété qui satisfait les esthéticiens de l'école *minimaliste*. Presque vide (si ce n'est la couleur, laquelle est distribuée par larges pans) il est à un décor de foire, ce qu'est un Rousseau (le douanier), à un primitif italien. On aperçoit au fond un port, une barque, un steamer-joujou, et à l'intérieur de la boutique, des meubles volontairement peints en NON-trompe-l'œil, et hors d'échelle avec les acteurs ; deux très harmonieuses natures mortes, fleurs et fruits; l'indispensable compotier à la Cézanne, « déformé » comme il convient. C'est ici la part faite à la *théorie*.

M. Mâtisse me racontait les temps mélancoliques où, dans son modeste atelier, il entrevoyait à peine son bel avenir de Maître du Temps. Ses amis et camarades de chez Gustave Moreau analysaient des photographies d'après l'œuvre du prophète d'Aix, apprenaient « théoriquement », à faire choir des assiettes, à briser des contours, à faire tenir un verre sur un quart de pied; car c'est gravement, scientifiquement, que ces esprits spéculatifs ont codifié, et expliquent encore par des lois esthétiques, les recherches ou les hasards d'un grand peintre naïf.

Après tout, peut-être qu'à cette déformation systématique et cézannesque, nous devrons le *style* de notre époque ; car n'en doutons pas : notre société possède un *style*.

On a trop souvent répété que notre époque n'en laisserait pas... Un an après la guerre, ce *style* se révèle à la foule, par le Salon d'Automne et par le théâtre. Bakst, importateur d'un orientalisme voluptueux et trop cosmopolite, aura marqué le crépuscule d'une civilisation. Voici l'aurore d'une nouvelle société. Plus de clinquant, plus de paillettes, plus de simares à la Babani, plus de floraisons tropicales, ni de bayadères ; plus de crotales ni de guzlas ; mais le klagson, la trompe d'automobile, la sirène du jazz-band ; le col marin, la jupe de cycliste. Au lieu des caleçons soyeux dans lesquels bondissait le Nijinski de *Shéhérazade*, voici un pantalon noir, la veste de Léonide Massine, en « Alphonse » des Champs-Élysées ; au lieu d'une sultane, il fait tournoyer une écuyère de cirque pauvre, et madame Karsavina puise plus d'éléments d'art dans ce rôle, que n'en offrait à madame Rubinstein, celui de la princesse Zobidée ; si bien que

le tissu, qu'on croirait d'abord un peu fruste, d'œuvres telles que *Boutique fantasque*, *le Tricorne* ou *Parade* (ces deux-ci par Picasso), renferme plus de motifs et plus de richesse qu'un conte arabe pour l'interprétation d'un artiste moderne[1].

N'oublions pas, néanmoins, que Vorlav Nijinski avait cherché cela dans *Jeux*, avec Debussy, comme je le notais ici en 1913. Et Nijinski n'est pas remplacé, comme « personnalité ». Il est, hélas, très malade. De même l'est M. Léon Bahst.

Le grotesque, le comique, avec le mouvement décomposé et exagéré par le cinéma, vont être de plus en plus mis à profit par M. Léonide Massine, pour qui Charlie Chaplain est un acteur de génie.

Les aspects de la vie moderne, son allure familière, Debussy et Nijinsky avaient tenté de les introduire dans la chorégraphie (*Jeux*, 1913) avec des joueurs de tennis, des jeunes filles en costume de flanelle, une automobile, et ce biplan qui

1. Léonide Massine nous apparut à l'Opéra, en 1914, tout frais émoulu de l'école du Théâtre impérial de Moscou. Puis, durant la guerre, il voyagea. Du Prado et du Vatican, Léonide Massine visita les musées et les ateliers de peintres contemporains. Il réunit la plus importante collection d'œuvres modernes cubistes ou futuristes qui soit aujourd'hui. Il réfléchit. Et de ses réflexions, il déduit ceci : tandis que la peinture, la musique et la littérature ont évolué, passé du romantisme au réalisme, du réalisme à l'impressionnisme, de l'impressionnisme au cubiste, l'esprit de la danse est demeuré inexorablement romantique, sinon rococo.

Certes, un Fokine, ayant à sa disposition un admirable instrument comme Nijinsky pour réaliser ses conceptions chorégraphiques, atteignit au summum de ce style de « décadence parfumée » d'avant-guerre et fit de ce Nijinsky un ténor inouï de la danse — mais un ténor.

Tout de même, la guerre apporta la *virilité dans l'art*. Et plutôt que de pâles portraits d'éphèbes couronnés de pâles roses, les jeunes peintres d'aujourd'hui — exagérant ou non — exposent des « muscles d'acier », comme cette toile qui effare les spectateurs du cirque Gémier, quand ils vont au foyer des figurants. Massine pensa que la danse devait s'adapter au mouvement et au caractère de notre époque. Et la recherche d'une autre expression lui fit trouver des gestes. Pour avoir voulu supprimer les six positions classiques du danseur, il en découvrit cent autres. Déjà, dans *les Femmes de bonne humeur*, musique de Scarlatti, Massine faisait rire ses personnages avec les *jambes* et leur communiquait un mouvement riche d'une telle diversion de détails qu'aucun autre ballet ne lui peut être comparé.

« Jusqu'ici, me dit un soir Massine, qui annotait une partition selon les rythmes par lui trouvés, on s'imaginait que chaque pas devait accompagner chaque note : c'est une erreur : *la danse est le contrepoint de la musique*. Et il

traversait non sans quelques accrocs, la scène de M. Astruc. M. Massine avec sa sensibilité de Russe transplanté, semble saisir, partout où il réside, ce qui échapperait à des hommes, nés dans ce pays-là. M. de Diaghileff met au point ; et c'est ainsi que ces étrangers nous présenteront tour à tour, adaptées pour le plaisir du public, les œuvres de certains de nos peintres « difficiles » et les plus « avancés »... puisque tel est le mot dont on les désigne.

L'« impresariisme » évolutionniste de M. de Diaghileff mériterait de remplir un petit chapitre, dans une étude sur l'Esthétique, ou même dans une histoire de la Société contemporaine... mais cet article est déjà trop long.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Il est trop tard, aujourd'hui, pour nous promener avec le lecteur dans les galeries réouvertes du Louvre. « *Sa Majesté le Louvre* »,

faut partir de là. Puis, la recherche de la chorégraphie, c'est le mariage de la plastique et de la dynamique. »

Fokine cherchait des attitudes qui faisaient de sa chorégraphie une sorte de suite de *tableaux vivants*. C'était la lanterne magique. Massine anime, multiplie, *dynamise* et précipite les attitudes, jusqu'à ce que l'œil ait une impression continue, c'est le cinématographe !

Et tout cela n'est pas que des théories...

Voilà sept grands ballets que M. Léonide Massine met en scène : *le Soleil de Nuit*, de Rimsky Korsakoff ; *Las Meninas*, de Gabriel Fauré ; *les Femmes de bonne humeur*, de Scarlatti ; les *Contes russes*, de Liadow ; *Parade*, d'Eric Satie, et qui fut une sorte d'outrance volontaire, une indication de sa volonté de briser avec toute convention. Enfin *la Boutique fantasque*, de Rossini, dans quoi le jeune chorégraphe raille avec esprit toutes les anciennes lunes : tarantelle et cancan, vieux sujets et pièces montées ; *le Tricorne*, de Manuel de Falla, et *le Chant du rossignol*, de Strawinsky, œuvres pour lesquelles André Derain, Picasso et Henri Matisse brossèrent des décors et dessinèrent des costumes.

Massine a sous ses ordres une troupe d'ensemble comme les Ballets russes eux-mêmes n'en eurent jamais et qu'il forma dans l'Académie d'Arts modernes que Serge de Diaghilew fonda à Rome. Entre autres danseurs il a formé cette plume, ce duvet : Idzikowsky, et cet être étonnant, désarticulé, grotesque : Woïcikowsky.

Que dire de Massine danseur, et qu'on ne peut pas plus comparer à tout autre qu'une locomotive électrique à un char de Mi-Carême? Il a multiplié ; intensifié, fait plus nette sa dynamique personnelle ; il a diversifié les trouvailles techniques. Le premier, depuis Noverre, il a inventé une nouvelle pirouette. Il est svelte, virile, vivace. Il a fait sauter un art stationnaire par-dessus tout un siècle et l'a assimilé aux tendances les plus modernes de la Peinture et de la Musique.

JASMINE

s'intitule un bon article de M. Arsène Alexandre. Espérons de nous promener plus souvent dans ce musée rajeuni, que dans des magasins de peinture jeune-vieillie.

La vente de l'Atelier Eugène Carrière est précédée par une exposition d'études, à la galerie Manzi. Voici que déjà les anciens admirateurs de Carrière doutent de leurs yeux : « Nous serions-nous trompés? Ce n'était que cela? »

Et vous relisez le livre d'Elie Faure, *les Constructeurs*, une monographie d'Eugène Carrière « constructeur » est là, près d'une autre de Michelet, et d'un Lamarck.

On se sent transi comme dans les catacombes, si l'on relit dix ans après la mort d'un artiste, ce que l'amitié et la démence du critique français moderne, ont accumulé d'épithètes pour déifier, canoniser du moins, et de son vivant, un homme. Et fausser la ressemblance. Carrière, l' « intimiste » au joli « métier » qui déjà datait, à l'époque de ses triomphes, était un artiste délicieux, un homme d'une saine intelligence, d'une sensibilité charmante, d'une haute « tenue morale »; il se développait encore et aurait fait de grandes œuvres dans le style des *Fiancés*, une de ses dernières toiles, la plus forte, la plus originale. Son caressant et souple métier, jusqu'en 1900, était encore celui des peintres habiles, brillants, agréables, aux salons de la Société des Artistes français de l'ère 1880-90. Un parti a voulu faire de lui un « peintre de fresques humaines », comme on qualifie M. Firmin Gémier dont M. Paul Gsell, l'historiographe de Rodin, nous cite les maximes dans le supplément du *Figaro* :

« — *Quand on innove, — fit doucement Gémier, — il faut s'attendre à n'être pas compris de tous !*

» Et encore : « — *Ah ! ces Grecs ! ces Grecs ! — fit-il par association d'idées avec son rôle* (d'Œdipe), *leur théâtre national, quelle splendeur !*

» — *Gémier ! on commence, — jeta par l'entre-bâillement de la porte, madame Mégard, la belle Jocaste, qui, sculpturale et majestueuse, se hâtait vers la scène.* »

J.-É. B.

L'HISTOIRE DE FRANCE

AUX ÉTATS-UNIS

En prenant comme sujet de cette étude l'histoire de France aux États-Unis, j'ai voulu indiquer les grandes lignes d'un chapitre de notre histoire intellectuelle par rapport à la France. Il ne faut pas commencer par en exagérer l'importance. Notre mouvement historique, modeste encore et bien jeune, ne prétend pas à égaler l'historiographie française en fait soit d'érudition, soit d'esprit critique, soit d'imagination créatrice et de qualités littéraires. Nos historiens ne comptent ni un Michelet, ni un Fustel de Coulanges, ni un Léopold Delisle.

Il est, d'ailleurs, tout naturel que nos meilleurs efforts historiques se soient dévoués à notre histoire nationale, d'un côté si neuve, d'un autre si vaste et si variée, et que l'étranger, jusqu'à présent, n'y occupe pas la place qui devrait lui revenir. Néanmoins, on s'apercevra que chez nous on n'a pas négligé tout à fait l'histoire de France. Quelques-uns de nos écrivains les plus éminents s'en sont occupés, et les sujets français tiennent une place de plus en plus considérable dans le mouvement historique de nos jours. Si l'on n'y découvre pas de grands historiens inconnus, on pourra au moins se rendre compte du caractère général de notre historiographie et de quelques tendances de nos études actuelles.

Jusqu'au commencement du XIXe siècle, les relations de l'Amérique et de la France avaient été assez étroites. On

connaît la part des Français aux découvertes et aux explorations du continent américain — les Cartiers et les Champlains, les pères jésuites qui l'ont pénétré jusqu'au Mississipi, les explorateurs du XVIIIe siècle qui se sont enfoncés dans les grandes plaines et prairies de l'Ouest. Grâce à eux, le sol des États-Unis porte un peu partout des noms français — des États comme le Maine, le Vermont, la Louisiane ; des îles comme le Mont Désert, l'Ile au Haut, l'Ile Royale ; des lacs comme les lacs Champlain, Supérieur, Pontchartrain. On longe les côtes du Saint-Laurent et des Grands Lacs jusqu'à Détroit, Sault-Sainte-Marie et Duluth ; on descend le Mississipi depuis Saint-Paul jusqu'à la Nouvelle-Orléans, en passant par la Grosse, la Prairie du Chien, Saint-Louis ; on remonte ses tributaires pour arriver à Des Moines et Pierre et Butte, à Eau Claire, Fond du Lac et De Pere, à Vincennes, Terre Haute, et Louisville. Mon ami le président Finley a fort heureusement intitulé ses conférences sur cette époque, « Les Français au cœur de l'Amérique ».

Au XVIIIe siècle, les rivalités coloniales de la France et de l'Angleterre ont donné une forme nouvelle aux relations franco-américaines. Chaque guerre continentale eut sa répercussion de l'autre côté de l'Atlantique, jusqu'à la guerre définitive qui fut en même temps notre guerre d'indépendance. Les souvenirs de La Fayette et de Rochambeau, notre reconnaissance à la France pour son secours opportun et décisif aux débuts difficiles de notre vie nationale, tout cela se résume fort bien dans le mot du général Pershing arrivant en France : « La Fayette, nous voilà ! »

Cette coopération établissait des liens personnels et intellectuels entre les États-Unis et la France. Les séjours en France de Franklin et de Jefferson, les voyages en Amérique de Brissot de Warville, Crèvecœur, Chastellux, Michaud et La Rochefoucauld-Liancourt, entretenaient ces relations amicales et fructueuses. En art, par exemple, on peut citer le Capitole de la Virginie à Richmond, construit sur le modèle de la Maison Carrée de Nîmes, d'après des dessins envoyés de France par Thomas Jefferson lui-même, et notre ville fédérale de Washington, dont le plan fut dessiné par un ingénieur français, le commandant L'Enfant.

Puis, au commencement du XIXe siècle, ce courant est devenu moins fort. Les guerres de l'Empire ont rendu les relations plus difficiles; après 1815, la France regardait moins vers l'étranger, tandis que les États-Unis se sont tournés vers leurs problèmes de politique et d'expansion intérieure, pour entrer dans cette voie de continentalisme d'où la grande guerre actuelle est venue nous sortir. Le sentiment de reconnaissance envers la France est resté toujours au fond de nos cœurs, mais les souvenirs communs se sont affaiblis. En restaurant la monarchie, la France avait écarté pendant un demi-siècle le sentiment de fraternité démocratique si fort aux États-Unis ; et même le régime républicain n'avait pas tout à fait rétabli la communauté d'idées et de sentiments politiques. On savait chez nous que la France était un pays libre, mais on le savait assez vaguement. En effet, la tradition républicaine n'a pas été la même dans les deux pays. Tous deux sont sortis d'un mouvement révolutionnaire, mais c'étaient des mouvements d'un caractère différent. Tandis que la Révolution française était radicale, brisant les liens qui rattachaient le pays au passé, la Révolution américaine était plutôt conservatrice, faisant appel aux précédents d'une longue évolution historique. On a souvent dit que les Français ont réclamé les droits de l'homme, les Américains au contraire les droits des sujets anglais. Ces droits-là on cherchait à les justifier en citant les vieux documents constitutionnels encore plus que le droit naturel. Même la philosophie rationaliste, qui est commune aux deux Révolutions, nous est venue par l'intermédiaire des ouvrages de l'Anglais Jean Locke plutôt que de ceux de Jean-Jacques Rousseau. Par opposition aux républiques de l'Amérique du Sud, les États-Unis n'ont pas le sentiment qu'ils dérivent de la Révolution française. Pour l'opinion américaine, c'était évidemment un mouvement important, mais hors du courant de notre évolution nationale.

Déjà en 1833, ces origines historiques de la liberté politique aux États-Unis avaient été saisies par le publiciste français Alexis de Tocqueville, dans son livre si remarquable sur *la Démocratie en Amérique*. « Les principes généraux, dit-il, sur lesquels reposent les constitutions modernes... sont tous

reconnus et fixés par les lois de la Nouvelle Angleterre au XVIIe siècle. Dès l'origine, le principe de la souveraineté du peuple avait été le principe générateur de la plupart des colonies anglaises, quoique la société américaine avant la Révolution ne fût point encore préparée à l'adopter dans toutes ses conséquences. »

Il importait d'indiquer sommairement comment la France et les États-Unis se sont séparés l'un de l'autre au cours du XIXe siècle, pour que le lecteur ne s'attende pas trop à trouver chez nous une grande littérature historique qui se rapporte à la France ou même aux relations franco-américaines. Car c'est précisément pendant cette époque de la séparation des deux pays que notre historiographie nationale s'est formée. Sauf quelques annales et mémoires contemporains de l'époque coloniale et révolutionnaire, notre littérature historique commence au second quart du XIXe siècle. Il est donc tout à fait naturel que l'histoire de France y figure moins que son importance générale ne l'indiquerait.

*
* *

En envisageant l'historiographie américaine depuis cent ans, on peut y distinguer trois tendances, pour ne pas dire trois écoles, qui représentent, moins exactement, trois époques de notre vie nationale : la tendance romantique, la tendance nationaliste et la tendance scientifique. Pour la chronologie, la première s'étend depuis 1825 jusqu'au début de notre guerre civile, qui éclata en 1861 ; la seconde, depuis la guerre civile, ou même avant, jusque vers 1900 ; la troisième est de nos jours. La première a laissé de côté l'histoire de France ; la seconde a été amenée à s'en occuper sérieusement, mais à titre accessoire et en seconde ligne ; seule la troisième commence à l'étudier pour elle-même et dans ses aspects les plus larges et les plus variés.

Le romantisme historique aux États-Unis est en général analogue au romantisme européen, dont il est, du reste, contemporain. Ses représentants principaux sont nos historiens d'ordre littéraire, Washington Irving, William Hickling Prescott et John Lothrop Motley. Tous les trois furent des

hommes de lettres qui se sont tournés vers l'histoire en y cherchant surtout du mouvement et des couleurs, dans un passé relativement lointain qu'ils essayaient de faire revivre devant leurs lecteurs.

Irving, qui a longtemps habité l'Espagne et l'Angleterre, se complaisait surtout dans le moyen âge espagnol qu'il a célébré dans ses descriptions de l'Alhambra et son histoire du royaume de Grenade, ouvrages qui gardent toujours leur charme pour le voyageur dans ce pays romanesque. Prescott, esprit plus solide et plus sérieux, s'est approprié la grande époque de la Péninsule, et son histoire des Rois catholiques et de Philippe II, comme ses narrations des conquêtes du Mexique et du Pérou, restent encore parmi les ouvrages les plus considérables qu'ait produits l'historiographie américaine. La France a reconnu la valeur de Prescott en le nommant membre correspondant de l'Institut pour remplacer Navarette. Motley, plus jeune et épris plutôt de romantisme national et démocratique, s'est consacré à l'histoire du grand soulèvement national des Pays-Bas contre la tyrannie politique et religieuse de l'Espagne : *The Rise and Fall of the Dutch Republic, History of the United Netherlands*, etc. Aucun des trois, si ce n'est pour quelques essais littéraires de Prescott, ne s'est intéressé ni à la France, ni à son histoire. Pareils à leurs contemporains, le poète Longfellow, traducteur de Dante et admirateur des sagas du Nord, et Ticknor, auteur d'une histoire substantielle de la littérature espagnole, ils ont trouvé le charme du passé dans d'autres pays. Ils n'ont été séduits ni par la Révolution, encore trop récente et peu sympathique pour de tels tempéraments, ni par l'ancien régime classique, ni même par le moyen âge français, qui aurait pu fournir cependant les scènes colorées et pleines de vie qu'on cherchait ailleurs.

Le romantisme démocratique qui avait attiré Motley vers les Pays-Bas, un de ses contemporains l'a trouvé aux États-Unis mêmes, ainsi conciliant le romantisme de l'époque avec le nationalisme croissant de la jeune république. L'apôtre de cette histoire nationaliste est Georges Bancroft. Né en 1800, docteur de Gœttingue à vingt ans, il a été un des premiers Américains à venir faire ses études sur le continent d'Europe,

et c'est en partie grâce à lui et à ses camarades d'université, Ticknor et Everett, que ce courant s'est dirigé vers l'Allemagne. Bancroft y arriva avant l'établissement du séminaire historique de Ranke, de sorte qu'il n'a pu profiter de ce bon apprentissage technique qui fut plus tard le mérite principal de l'enseignement historique en Allemagne, tandis qu'il se prêta volontiers au nationalisme déclamatoire qui est devenu le vice de l'école historique allemande. C'était un démocrate de l'école jacksonienne et un ami personnel du président Van Buren, dont il a écrit la biographie pour sa campagne électorale. Plus tard, il fut ministre de la marine et ambassadeur à Londres et à Berlin. Bancroft est devenu le protagoniste littéraire de cette démocratie américaine de 1830-1850, un peu bruyante, très sûre d'elle-même, et nettement nationaliste. Son *Histoire des États-Unis jusqu'à 1789*, quoique fortement documentée et faite avec conscience, montre les défauts de son époque, à laquelle l'auteur, mort seulemeut en 1891, est resté toujours fidèle. L'ouvrage, un peu aride, malgré son américanisme ardent et parfois déclamatoire, a toutefois gardé une certaine popularité, car il reste toujours chez nous des démocrates à la mode de 1850, ce qui indique un état d'esprit plutôt qu'une période. Grâce à notre isolement géographique, isolement d'autant plus grand à mesure qu'on avance vers l'intérieur du pays, il a été facile de conserver chez nous un nationalisme qui se tient à l'écart et se suffit à lui-même, se rendant compte difficilement des changements profonds survenus de nos jours et même avant. En ce qui concerne la politique, cela explique les hésitations américaines à propos d'une politique mondiale plutôt que continentale. En fait d'histoire, cela explique la préoccupation presque exclusive de l'histoire nationale, voire locale, qui caractérise nos études historiques jusqu'à ces dernières années.

Néanmoins, depuis notre guerre civile, c'est-à-dire depuis 1865, ceux qui s'occupent d'histoire américaine ont été amenés à l'étudier d'une façon beaucoup plus large et beaucoup plus liée à l'histoire des autres pays, surtout de ceux de l'Europe. Cela implique forcément qu'on y fasse grande part aux relations des États-Unis avec la France, et ce sont précisément les plus distingués de nos écrivains d'histoire améri-

caine qui, à la fois, y ont apporté le plus de sympathie pour la France et ont le plus contribué à approfondir l'élément français dans notre histoire nationale. Il faut spécialement noter ici Francis Parkman, Alfred Thayer, Mahan, et Henry Adams.

Francis Parkman, historien du Canada français, est l'historien franco-américain par excellence. Sans aucun lien de famille ou d'éducation qui le rattachât à la France — il appartenait à une vieille famille de Boston — il s'est voué tout jeune à l'histoire de l'empire colonial français en Amérique. Chose curieuse, il semble que son choix fut décidé par son amour de la vie au grand air et des grandes forêts vierges de notre continent. Plus tard il réclamera le titre d' « historien de la forêt américaine ». Il faisait de grands voyages à l'intérieur du pays et de longs séjours chez les Peaux-Rouges, dont il a dépeint la vie avec une rare fidélité. Son livre sur le chemin de l'Oregon, *The Oregon Trail*, est un chef-d'œuvre dans ce genre.

C'est sur ce fond de nature vierge que Parkman a envisagé l'empire colonial de la France et ce grand drame de la rivalité franco-anglaise autour du continent nord-américain qui atteignit son point culminant dans la guerre de Sept ans, guerre qui porte toujours chez nous son titre local de guerre contre les Français et les Indiens, *The French and Indian War*. En partant des explorations du XVIe siècle, il a retracé la formation du Canada français, ses institutions, sa vie sociale, ses grands hommes et ses grands combats, jusqu'à la bataille décisive de Québec où le général français Montcalm dut céder au général anglais Wolfe. Sauf pour un volume isolé, *The Conspiration of Pontiac*, espèce d'essai de plume paru en 1851, les volumes de cette série se sont succédé entre 1865 et 1892 : *The Pioneers of France in the New World, The Jesuits in North America, La Salle and the Discovery of the Great West, The Old Regime in Canada*, etc.

C'est la grande épopée de notre histoire coloniale : c'est même un beau chapitre d'histoire générale. La France, grâce à ses explorateurs intrépides, avait pris possession du pays des Grands Lacs, notre Méditerranée, et de la vallée du Mississipi, tandis que les colonies anglaises se trouvaient

bornées au littoral. Deux empires s'étaient créés, et la lutte fatale qui s'engagea mettait en face non seulemeut deux puissances mondiales mais deux systèmes d'administration coloniale — le système français, très centralisé, réglementé minutieusement de Versailles et de Paris, et le système anglais, où les colons dispersés étaient libres pour la plupart de faire à leur guise. Les différences entre ces deux régimes, Parkman les a très bien montrées, et avec une impartialité remarquable. Il a très bien fait ressortir, aussi, les contrastes à l'intérieur du régime français, d'une part la vie de Versailles et des gens qui en arrivaient, d'autre part les conditions de la vie coloniale même — les paysans normands des bords du Saint-Laurent, la population des places fortes (*block-houses*) bâties aux endroits critiques, le clergé, les marchands de fourrures, les coureurs des bois, les Peaux-Rouges, les gens qui se battaient dans la forêt.

Parkman tenait un peu de l'école romantique, et excellait à évoquer le passé par des scènes bien choisies et admirablement dépeintes. C'était moins un esprit analytique qu'un peintre historique. C'était cependant un peintre qui veillait à tous les détails, car il n'avait rien de l'oisif ou du superficiel. Il faisait, et encore plus il faisait faire, de longs dépouillements d'archives à Paris et ailleurs : il montrait une grande exactitude de travail et ses œuvres en sont sorties solides et substantielles. Quoique sa santé ne fût pas robuste et que ses yeux le fissent beaucoup souffrir, il travaillait avec assiduité et il a pu mener à bonne fin une œuvre de longue haleine. Malgré les recherches postérieures, ses livres n'ont pas vieilli. Il reste à la fois le plus grand historien de la France coloniale et l'écrivain historique des États-Unis qui, mieux qu'aucun autre, a su combiner une matière solide avec un don littéraire remarquable.

Plus jeune que Parkman de toute une génération, l'amiral Mahan a eu le mérite de créer un nouveau genre historique, l'histoire de la puissance maritime — *sea power*. Historien de nos guerres navales, il ne s'est jamais borné aux annales nationales de combats de mer, lesquelles ont pour la plupart le caractère d'une série de récits d'aventures, mais il s'est

toujours placé au point de vue le plus général possible, d'où il a étudié l'évolution de la stratégie navale et de la puissance maritime dans toute leur amplitude depuis le XVIIe siècle. En outre, amiral tout autant qu'historien, il a dégagé les conséquences pratiques de l'histoire navale, et peu d'historiens modernes sont arrivés à exercer une influence pareille sur la politique actuelle des grandes puissances maritimes. Naturellement, il a eu l'occasion de parler plus au long des affaires d'Angleterre que de celles de la France, mais il a toujours fait de l'histoire générale, et les titres mêmes de ses livres montrent la place importante que la France y occupe : *The Influence of Sea Powers on History 1660-1783* ; *The Influence of Sea Power during the French Revolution and Empire*, etc.

Homme du monde, et même cosmopolite, Mahan prêchait le nationalisme éclairé et pour ainsi dire mondial de son ami, le président Théodore Roosevelt, et il critiquait notre politique provinciale en montrant l'intérêt que devraient prendre les États-Unis aux relations internationales. Déjà avant la guerre, il prévoyait la menace allemande et son danger pour le monde, et dès le moment où la guerre éclata il se rangea du côté des Alliés avec une ardeur qui a hâté sa mort, survenue quelques mois avant notre entrée daus le conflit. Juste et sincère, droit d'esprit comme de taille, c'était un type admirable d'historien et d'Américain.

Tout autre, à bien des égards, fut Henry Adams. Aucun nom n'est plus illustre dans les annales des États-Unis. Son grand-père et son arrière-grand-père avaient été présidents de la République, son père fut ambassadeur à Londres pendant notre guerre civile. Lui-même avait peut-être l'intelligence la plus pénétrante qui se soit occupée de notre histoire nationale. Secrétaire d'ambassade, professeur de Harvard, rédacteur d'une grande revue littéraire, puis menant une vie tranquille à Washington et à Paris, il a eu une connaissance variée du monde ancien et nouveau, surtout de ce qu'on appelle « le beau monde qui gouverne le monde ». Tout indiquait en lui un historien de premier ordre.

Si cependant l'œuvre de Henry Adams reste fragmentaire,

c'est surtout à cause d'un certain dilettantisme, d'un esprit sceptique et peu disposé aux enthousiasmes du travail acharné, à cause aussi d'une certaine vanité d'auteur dont les ouvrages n'ont pas reçu l'accueil d'un public que lui-même semblait mépriser. C'était aussi pour une raison plus sérieuse et plus profonde : l'histoire lui a paru de moins en moins capable de donner des réponses définitives sur les grands problèmes de l'humanité, comme celui du but de l'évolution sociale, problème dont il a fini par chercher la solution dans les sciences naturelles où il comprit peu de chose. Effaré par l'accélération prodigieuse du monde actuel, il se disait enfant des XVIIe et XVIIIe siècles peu préparé pour la vie du XXe. En effet, ses affinités étaient avec le monde de l'ancien régime, la société des salons et des châteaux, plutôt qu'avec la société démocratique de Washington ou avec la procession de promeneurs qui défilaient devant sa maison de l'avenue du Bois.

Néanmoins, les contributions de Henry Adams à l'histoire furent très remarquables. C'est lui qui par son séminaire à Harvard en 1874 a introduit la méthode d'apprentissage personnel au travail historique dans nos universités américaines. Son *History of United States, 1801-1807*, en neuf volumes, reste la plus belle monographie de notre histoire nationale. L'histoire de France y a sa part pour la partie diplomatique, puisque c'est l'époque de notre achat du territoire de la Louisiane, si capitale pour notre expansion nationale au delà du Mississipi, et toute l'histoire diplomatique de cet épisode y est étudiée d'une façon vraiment magistrale, d'après les pièces d'archives. Son volume sur *Mont-Saint-Michel and Chartres* est un livre tout à fait curieux sur la civilisation française des XIIe et XIIIe siècles, et s'il est peut-être vrai, comme on a dit, qu'il y a là dedans plus de Henry Adams que de moyen âge, ce sont les impressions d'un esprit qui n'est pas le premier venu dans ce monde lointain qu'il fait revivre devant ses amis. Et son autobiographie posthume, *Education of Henry Adams*, publiée cet hiver, où il oppose la multiplicité toujours croissante du XXe siècle à l'unité quelque peu artificielle du XIIIe, est le plus beau livre du causeur fin et délicat que fut cet historien dépaysé.

Dans l'œuvre de ces écrivains, on voit, sans doute, trop peu d'histoire de France, mais il faut souligner comment Adams, en partant de l'histoire de son pays natal de la Nouvelle Angleterre, a été amené à traiter d'abord des relations diplomatiques des États-Unis et de la France, et finalement de la civilisation même de cette France qui est devenue son pays de prédilection. Pour lui, comme pour Parkman et Mahan, l'histoire de l'Amérique a conduit fatalement à l'histoire de la France. Nos grands historiens nationaux des derniers cinquante ans sont devenus plus ou moins des historiens de la France. Parmi les écrivains de premier rang, une seule exception pourrait être citée : celle de M. James Ford Rhodes, l'historien sobre et impartial de la période difficile de notre guerre civile et de la reconstruction qui y a succédé, 1850-1876. C'est une exception seulement d'apparence, car l'on sait que, cette histoire finie, M. Rhodes a longuement médité une histoire de la Révolution française, y renonçant finalement pour des raisons d'âge et de santé.

Si nous faisions un tableau complet des historiens de notre vie nationale, il faudrait tenir compte aussi des œuvres historiques de deux hommes d'État de premier ordre : Théodore Roosevelt, dont les quatre volumes sur notre expansion à l'intérieur (*The Winning of the West*) ont saisi sur le vif l'esprit de nos pionniers de l'Ouest ; et le Président Wilson, auteur d'une célèbre histoire générale des États-Unis qu'on met en ce moment à la disposition du public français. Mais ils appartiennent, ceux-là, à l'histoire encore plus qu'à l'historiographie, et c'est par leurs actes mêmes plutôt que par leurs livres qu'ils ont lié l'Amérique et la France.

En ce qui concerne l'histoire de France proprement dite, cette dernière époque n'est pas très riche. Elle ne se fait remarquer ni par le mérite littéraire d'un Irving ni par la distinction personnelle d'un Mahan ou d'un Adams. On peut citer, comme caractéristiques de cette période, les ouvrages du docteur Henry M. Baird sur le protestantisme français à l'époque des guerres de religion ; les livres assez populaires de James Breck Perkins sur Richelieu, Louis XIV et la Régence ; le tableau sommaire de l'ancien régime d'Edward Lowell ; la vie de madame Roland par miss Ida Tar-

bell ; les études napoléoniennes de John C. Ropes. Pour le moyen âge on a une bonne biographie de Jeanne d'Arc par le juge Francis Lowell ; les trois volumes de James Foster Kirk sur Charles le Téméraire, et la *Gothic Architecture*, de M. Charles H. Moore. Pour la civilisation contemporaine, il ne faut pas oublier les appréciations sympathiques de M. W. C. Brownell, *French Traits*, et de mon collègue M. Barrett Wendell, *The France of To-day* (traduit en français). Ce sont pour la plupart des ouvrages d'auteurs pour lesquels l'histoire fut une distraction plutôt qu'une vocation.

Toutefois, pendant cette même époque, les États-Unis ont produit en fait d'histoire générale un érudit de renommée mondiale, Henry Charles Lea. Quoique aucun de ses livres ne porte le mot France en titre, l'histoire de France y tient beaucoup de place. Si de ses quinze volumes d'histoire et d'institutions ecclésiastiques on extrayait ce qui se rapporte aux choses françaises, on trouverait de quoi faire quelques volumes substantiels d'histoire de France.

Né à Philadelphie en 1820, Lea a passé sa vie dans cette ville paisible. Jusqu'à l'âge de soixante ans il s'est occupé des affaires de la grande librairie Lea, de laquelle il se retira finalement afin de suivre sans distractions ses études de prédilection. Il n'a visité l'Europe qu'une seule fois, et cela tout jeune, faisant la traversée sur un voilier, mais il y a fait fouiller pendant des années les archives et les manuscrits d'où il tirait d'immenses masses de copies pour sa bibliothèque personnelle. Il se méfiait, et même trop, des travaux des autres, se rapportant systématiquement aux textes originaux, dont il faisait lui-même la critique et la mise en œuvre. C'était la méthode saine et sûre d'un homme d'affaires expérimenté, type bien caractéristique de l'époque pré-académique de nos études historiques.

Autodidacte, travailleur, méthodique, Lea a eu le bonheur d'un demi-siècle d'études calmes et fructueuses. En fait de sujets, il a abordé volontiers les plus difficiles — les lois barbares et le droit coutumier, l'histoire de la pénitence et des indulgences, l'inquisition du moyen âge, l'inquisition espagnole, etc. En ce qui concerne la France, on trouve chez lui des

détails précieux sur la procédure du moyen âge, sur les Albigeois, l'inquisition dans le Midi, l'affaire des Templiers, par exemple, où il a été le premier à voir clair et à faire ressortir le vrai caractère juridique de ses péripéties sournoises. Il a dû, naturellement, traiter mainte question délicate et épineuse, et il n'a pas évité quelques reproches de la part de quelques érudits catholiques comme Monseigneur Baumgarten. Mais il n'a pas fait de polémique, et un critique impartial a fini par déclarer que son *Inquisition du moyen âge* (traduite en français et en allemand) était « l'histoire de l'Inquisition la plus étendue, la plus profonde et la plus fouillée que nous possédions ». En fin de compte, on est d'accord pour reconnaître qu'il a augmenté de beaucoup le corps de vérités historiques admises par tout le monde éclairé. Pour un érudit ce n'est pas le moindre des titres.

Avec la mort de Lea en 1909, nous sommes déjà bien avancés dans l'époque des spécialistes. Lui-même m'a écrit, au moment de sa présidence de l'*American Historical Association*, qu'il regardait avec beaucoup de satisfaction la nouvelle génération d'historiens, qui se donnaient le secours et l'encouragement mutuels qui lui avaient fait défaut pendant sa jeunesse. Quoique travailleur isolé, il a très bien compris que la spécialisation entraîne forcément la collaboration, et que c'est seulemeut par la subdivision et la coordination du travail que les études historiques ont pu faire de si grands progrès de nos jours. Cette collaboration se réalise surtout par l'intermédiaire des universités et des sociétés savantes, de sorte que le mouvement de spécialisation est avant tout un mouvement académique.

Comment les études historiques sont venues s'installer dans nos universités vers 1875, et comment elles se sont développées depuis, c'est une affaire d'un intérêt plutôt local et qui n'offre peut-être rien de très caractéristique. Comme résultat de cette expansion rapide, on peut dire qu'une quinzaine de nos universités ont des facultés historiques importantes, et que les facilités pour l'étude de l'histoire de l'Europe sont dans quelques-unes déjà considérables[1].

1. *La Revue de synthèse historique* publie en ce moment un aperçu des travaux américains sur l'histoire de France, surtout pendant l'époque « académique ». J'y donne quelques détails sur le moyen âge.

Je prendrai seulement à titre d'exemple ma propre université de Harvard. En dehors des cours généraux où l'histoire de France figure largement, on trouve des cours sur la France au moyen âge, sur l'ancien régime, sur la Révolution et l'Empire. Dans les cours de méthode historique et des sicences auxiliaires on se base particulièrement sur les livres des maîtres français, MM. Langlois, Seignobos, Ciry, Cagnat et Prou. Dans les cours pratiques on étudie chaque année un chroniqueur français du moyen âge et un problème d'histoire diplomatique française, ce dernier cours étant fait par le professeur Coolidge, professeur d'échange à la Sorbonne il y a quelques années. Notre bibliothèque universitaire possède la plupart des grandes collections relatives à l'histoire de France — les *corpus* de textes, une centaine de revues locales, les publications des sociétés de province, la collection complète des inventaires des archives départementales. Parmi nos publications universitaires se trouvent une série historique et une série économique (*Harvard Historical Studies, Harvard Economic Studies*) destinées aux travaux des professeurs et des étudiants. J'y relève notamment un volume sur le régime seigneurial au Canada, un sur le commerce du blé en France sous l'ancien régime, un sur les institutions normandes au moyen âge. On a sous presse un volume sur Robert Courtheuse, duc de Normandie ; on en prépare un autre sur les origines de la grande industrie en France au XIXe siècle. Un système de bourses de voyage bien dotées permet aux élèves sérieux de poursuivre leurs recherches en France et ailleurs, et pour ceux qui restent chez nous l'échange avec les universités françaises donne l'occasion d'entendre des professeurs de vos facultés, dont le premier en date fut précisément un professeur d'histoire de la Sorbonne, M. Charles Diehl.

Si je parle ainsi de Harvard, ce n'est pas pour passer sous silence l'organisation des études historiques dans d'autres universités que je connais moins intimement. Il faut surtout citer Columbia University dont la section historique va être si dignement représentée par le professeur James Shotwell[1], qui s'intéresse tout particulièrement aux choses françaises ;

1. Les conférences *Louis Liard* faites en Sorbonne dans le printemps de 1919.

c'est à Columbia que le professeur Sloane a écrit un gros livre sur Napoléon et une étude plus spéciale sur la politique religieuse de la Révolution; c'est là que son successeur, le professeur Charles Downer Hazen, étudie spécialement le développement du régime républicain en France, pour faire suite à son volume sur l'opinion aux États-Unis à l'époque de la Révolution, et à ses livres plus généraux sur la Révolution et sur l'Alsace-Lorraine.

Il faudrait aussi parler de Yale, où M. George Burton Adams a écrit notre meilleur abrégé de l'histoire de France, où M. Williston Walker a publié une belle thèse sur Philippe Auguste et une bonne biographie de Jean Calvin, M. Stewart Mims un bon livre sur la politique de Colbert aux Antilles, M. Kingsley Porter des livres remarquables sur l'architecture du moyen âge. Il ne faut pas oublier non plus Princeton, où M. Paul Van Dyke, bien connu à Paris, poursuit ses études sur Catherine de Médicis, et où M. Dana Munro se distingue par ses recherches sur les Croisades; ni Cornell, où depuis la fondation de l'université la Révolution française a été étudiée d'une façon toute spéciale par Andrew D. White et ses successeurs.

On remarque aussi la monographie de miss Eloïse Ellery, de Vassar College, sur Jean Paul Brissot, et la collection de documents constitutionnels français du professeur Frank Anderson de Dartmouth College.

Dans l'Ouest, il faut signaler l'université de Nebraska, où le professeur Fred Morrow Fling prépare depuis bien des années sa biographie fondamentale de Mirabeau et dirige des études spéciales sur la Révolution; et l'université de Chicago, connue surtout pour les travaux du professeur James Westfall Thompson sur le moyen âge français et les guerres de religion. Il faut même aller jusqu'au Texas, où le professeur Marsh a fait une thèse sur les institutions municipales en Gascogne, et jusqu'en Californie, où M. Paetow poursuit ses recherches sur les universités françaises du moyen âge. Il faut noter particulièrement l'œuvre des grandes sociétés historiques de l'Ouest, notamment celle d'Illinois, où M. Alvord publie les documents de l'occupation française de Kaskaskia et Vincennes; et celles de Wisconsin, où on a réuni les manuscrits sur le commerce français des fourrures,

dont ce pays a formé en quelque sorte le centre, et où le directeur de la société, le regretté Reuben Gold Thwaites, a préparé une édition monumentale en soixante-treize volumes des *Relations* des pères jésuites du Canada français.

Il conviendrait aussi de faire mention de notre société historique nationale, l'*American Historical Association*, du bureau de laquelle l'ambassadeur français, M. Jusserand, est un des principaux membres. Elle a publié la correspondance diplomatique des premiers envoyés français en Amérique, Genet et Mangourit, et sa revue, l'*American Historical Review*, contient bon nombre d'articles sur des sujets français. Son secrétaire, M. Waldo Leland, prépare depuis longtemps un inventaire détaillé des matériaux manuscrits en France, qui se rapportent à notre histoire nationale.

A ce tableau, à la fois trop sommaire et trop étendu, il faut ajouter que tout n'est pas couleur de rose dans nos études historiques à l'heure qu'il est. Il y manque toujours de grands livres de premier ordre sur l'histoire européenne. Nous avons cinq ou six petits manuels de la Révolution française, mais aucun gros livre. Il nous manque également une bonne histoire générale de la France. Nous n'avons produit aucune étude approfondie sur la démocratie française, qui fasse pendant au traité classique de Tocqueville sur *la Démocratie en Amérique*. Aucun de nos livres d'histoire militaire ne peut égaler l'histoire de notre guerre civile par le Comte de Paris. Nos professeurs, plus surchargés de cours que leurs collègues français, n'ont pas un loisir suffisant pour leurs travaux personnels. Ce qui est pire, ils n'emploient pas toujours le loisir qui leur reste à faire des recherches spéciales ou des travaux d'ensemble, mais beaucoup d'entre eux s'occupent plutôt de la préparation de ces précis scolaires qui fourmillent aux États-Unis, grâce à la concurrence effrénée des nombreuses maisons d'édition dont chacune ambitionne une série complète de manuels historiques. Nos bibliothèques universitaires sont souvent très insuffisantes en ce qui concerne non seulement le vieux fonds d'histoire ecclésiastique et provinciale, mais même les grandes collections modernes de documents et de publications savantes.

Quant aux étudiants, il leur manque très souvent un bon

fonds classique, aussi bien qu'une connaissance suffisante des langues vivantes. Ce qui leur fait défaut aussi c'est le vrai sentiment du passé, surtout de ce passé lointain qu'on ressent instinctivement au pays des châteaux et des cathédrales. Un ami qui revient de Palestine me raconte l'histoire d'un jeune soldat qui est entré à Bethléem avec l'armée anglaise. « Nous avons, dit le soldat, éteint une lumière qui brillait dans une église depuis mille ans. C'était amusant comme tout », *it was great fun!* Il n'était pas Américain, celui-là, mais il aurait pu l'être, car dans nos démocraties nouvelles il y a bien des gens qui ont un sens très faible du passé. Et même ceux qui l'ont ont grand besoin de l'approfondir et de le préciser en Europe. Ce qu'il faut surtout à nos étudiants américains, c'est la connaissance de la France elle-même, de sa littérature, de sa vie, de ses traditions, de ses monuments et de son sol même, lié si intimement à l'évolution du pays et à sa civilisation actuelle.

Tout cela s'acquiert seulement en France. Nous faisons notre possible pour former chez nous l'esprit de nos élèves et pour les initier au travail historique. On pourrait même dire que, du moins pour la grande majorité, on fait mieux de commencer son apprentissage chez soi; mais nous reconnaissons volontiers que cela ne suffit pas. C'est en France que se trouvent les archives, les manuscrits et les musées; c'est là seulement qu'on peut pénétrer l'esprit même du pays et arriver à connaître un peu le vrai caractère du peuple français, si souvent méconnu par les esprits superficiels. C'est en France, c'est surtout à Paris, à la Sorbonne et dans les écoles voisines et associées, que les futurs historiens américains de la France devront compléter leur éducation.

Heureusement, et dès avant la guerre, un fort courant d'étudiants se dirigeait vers la France. Ce courant va s'augmenter surtout d'étudiants mûrs et sachant bien ce qu'ils ont à faire. Nous étions fort peu nombreux à Paris, nous autres Américains, en 1895, au moment où la création du doctorat d'université a déterminé un plus grand afflux d'étudiants étrangers. Ils sont en assez grand nombre, nos successeurs, les deux mille étudiants américains de la Sor-

bonne, et il y a grande chance que parmi eux se trouvent précisément quelques historiens futurs.

Au moins auront-ils un avantage sur leurs prédécesseurs. Je parlais tout à l'heure de l'éloignement qui s'était produit entre les États-Unis et la France depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Cette séparation a affaibli chez nous le sentiment historique à l'égard de la France. Les vieux noms de lieux français étaient devenus des noms morts. Par exemple, mon père est né près d'un village qui s'appelle Frenchtown ; je suis né aux bords d'une rivière qui s'appelle French Creek ; mes enfants passent l'été sur Frenchman's Bay, en face du Mont Désert ; mais aucun de ces noms-là ne traduit pour les gens de ce pays un souvenir français. Tout notre sentiment historique, toutes nos traditions relatives au droit et aux institutions, aussi bien que celles de langue et de littérature, se sont tournées vers l'Angleterre. L'histoire d'Angleterre paraissait, comme quelqu'un l'a dit, tout simplement une époque plus reculée de notre histoire nationale. La France était, il est vrai, la patrie de tout le monde, mais elle n'était pas spécialement la nôtre. C'était un grand beau pays, mais loin, très loin, de la masse de nos populations.

Tout cela la guerre l'a changé et l'a changé vraiment. Tout en resserrant les liens qui nous rattachent aux pays britanniques, elle en a créé de nouveaux qui nous unissent étroitement à la France. Se battant côte à côte, les Alliés ont gagné la victoire commune, et ils vont garantir ensemble une paix qui sera juste et, on l'espère, durable. Dès notre entrée en guerre, l'histoire de France est devenue aussi notre histoire à nous. Pour ressentir la tradition qui nous unit, nous n'avons plus besoin de remonter au XVIIIe siècle. La tradition commune est ici même, vivante et forte et fortifiante, dans l'histoire de ces derniers mois.

On peut dire également que la terre de la France est devenue, elle aussi, un peu la nôtre. Vous connaissez peut-être le sonnet de Rupert Brooke, mort à l'armée anglaise et enterré dans l'île de Scyros, dans la mer Égée :

> There is some corner of a foreign field
> That is forever England.

Eh bien, nous ausssi, nous avons nos coins de terre lointaine, près de Château-Thierry, à Saint-Mihiel, et dans ce pays que le maréchal Foch appelle « la rude région de l'Argonne ». Ces petits cimetières américains — j'en ai vu autour du bois de Belleau et ailleurs — deviennent déjà des lieux saints de pèlerinage pour des milliers de mes compatriotes. Ce n'est plus une terre étrangère, c'est notre terre à nous, prise sur l'ennemi par nos soldats et consacrée par leurs derniers sacrifices. Le respect de nos morts, la piété nationale nous unissent pour toujours au sol même de la France.

Mais, si nous sommes fiers de pouvoir nous associer ainsi à l'histoire de France, à ses souvenirs les plus glorieux, nous nous rendons bien compte que nous y sommes pour bien peu de chose auprès des Français eux-mêmes. C'est la France, comme l'a dit le Président Wilson, qui a été l'avant-garde de la liberté ; c'est la France qui aura le droit d'écrire les plus beaux chapitres de cette histoire générale de la liberté que l'historien anglais, Lord Acton, a appelée le plus beau thème qu'on puisse imaginer. Dans cette grande histoire, nous ne réclamons pour nous que quelques pages, contents d'être nous aussi un peuple libre qui a contribué, avec les pays associés, à faire triompher la liberté et la justice. Ces pages-là de notre histoire ne sont pas dépourvues d'intérêt pour la France, et nous souhaitons vivement que des historiens français viennent en plus grand nombre s'occuper de l'histoire américaine, pour faire suite aux Tocqueville, aux Comtes de Paris, aux Doniol, aux Margry, qui y ont déjà apporté de si belles contributions. Si ce sont des Français qui doivent écrire la meilleure histoire de nos campagnes militaires et la meilleure étude de la démocratie en Amérique au XXe siècle, l'histoire se répétera, ce qu'elle ne fait que très rarement. L'histoire américaine en France fera ainsi pendant à l'histoire de France aux États-Unis, tandis que les deux peuples marchent vers le même idéal de liberté et de justice universelles.

C.-H. HASKINS

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LA FRANCE DE LA GUERRE
Tome III
par **Albert Petit.**

Voici le troisième et dernier tome de l'ouvrage où M. Albert-Petit a reproduit des articles parus au *Journal des Débats*, mais reliés et complétés par un récit continu et avec documents à l'appui. On a ici l'histoire vivante de la période finale de la guerre, de septembre 1917 à juillet 1919, de la constitution du premier ministère Painlevé au dépôt du Traité de Paix devant la Chambre. Les faits caractéristiques sont mis en relief avec le commentaire — non remanié — qu'ils ont provoqué au jour le jour. La vivacité du journaliste en anime l'exposé, sans lui enlever son objectivité. C'est d'ailleurs les heures les plus dramatiques de la guerre que ce livre retrace : celles du ministère Painlevé et surtout du ministère Clemenceau.

SERINETTES ET PETITES OIES BLANCHES
par **Franc Nohain.**

M. Maurice Barrès a défini ainsi le talent de M. Franc Nohain : « C'est un littérateur, mais un vrai, de ceux qui choisissent le parti de l'Esprit contre la Bête. » Le livre si spirituel qui vient de paraître justifie à nouveau cette appréciation. Il est très gai, très parisien et très français. Il est aussi satirique, et cette satire est si fine et si juste, qu'on serait tenté d'y voir un livre à clef. Mais il vaut mieux que cela : il est exquis de fantaisie et d'humour, et il n'emprunte à la réalité que cette information qui est indispensable au romancier ou à l'essayiste, pour brosser leurs originales variations. Bref, ces *Oies* et ces *Serinettes* forment dans l'œuvre de M. Franc Nohain une nouvelle série tout à fait charmante.

LA DAME DE CRISTAL
par **Lucien Graux.**

C'est un roman d'aventures où se trouvent combinés les genres d'intérêt les plus divers : le merveilleux scientifique, la fantaisie de l'intrigue, la nouveauté du décor, la multiplicité des épisodes, toujours logiquement déduits mais qui s'enchevêtrent à souhait pour tenir la curiosité du lecteur constamment en haleine. La Dame de Cristal est une vivante énigme ; elle apparaît dans des paysages et des villes de rêve, et cette figure mystérieuse, un peu hallucinante, offre l'attrait précieux d'une entière nouveauté. C'est évidemment la création d'un romancier original doublé d'un savant qui ont collaboré à souhait pour notre plus grand plaisir.

LES PROPHÈTES DE LA RENAISSANCE
par **Édouard Schuré.**

Le nouveau livre d'Édouard Schuré évoque cinq grands génies de la Renaissance italienne, Dante, Vinci, Raphaël, Michel-Ange, le Corrège, c'est-à-dire, selon son symbolisme, les génies de la Foi, de la Science, de la Beauté, de la Force et de l'Amour. C'est sous leur inspiration, on s'en souvient, que l'auteur avait déjà écrit les pages capitales de ses *Grands Initiés*. Le livre actuel poursuit l'œuvre rénovatrice. C'est l'Ame de la Renaissance évoquée encore une fois, ou, pour mieux dire, l'âme latine, facteur essentiel de l'âme française. Car Édouard Schuré ne s'est pas contenté de faire revivre le passé sous les manifestations géniales de la Renaissance, il a su discerner ce qu'il appelle les *Idées-mères*, qui nourrissent encore la conscience contemporaine. La Renaissance devient ainsi l'annonciatrice de notre temps ; on y sent battre le pouls de l'histoire ; on y voit, prestigieusement incarnées, les vérités éternelles qui consolent ou guident l'humanité.

L'ÉNVOYÉ DES FORCES OBSCURES
par **Émile Solari**

M. Émile Solari a coutume d'enclore dans un roman intéressant une pensée philosophique ou une théorie sociale. Les Forces obscures désignent ici les puissances hostiles du Cosmos contre lesquelles, depuis les origines, les générations humaines font une guerre sans merci. Mais hâtons-nous d'ajouter que le livre contient un agréable roman d'amour évoluant parmi de beaux paysages de montagnes et qui abonde en épisodes intéressants. On y trouve un caractère de vierge forte tout à fait sympathique et bien dessiné.

LA GARDIENNE
par **Étienne Garry.**

Un style sobre et net, des caractères bien traités, une action rapide qui ne laisse jamais languir l'intérêt, voilà ce qu'on trouve dans le roman de M. Étienne Garry. L'auteur conte avec beaucoup d'agrément, et son observation est toujours fine et juste. La figure de la « Gardienne », l'institutrice Ursine, est traitée avec une grande délicatesse et un charme original, tous les personnages sont bien vivants et d'une individualité nettement [illegible] .. Le livre se termine au moment où la [illegible] ate ; il s'achève dans un beau mouvem[illegible] ne et d'amour.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2 fr. 50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré. Paris.